John Carter Brown.

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

RPJCB

VIE
DU
CAPITAINE COOK,

Traduite de l'anglois du docteur Kippis, *Membre de la Société Royale de Londres.*

TOME II.

A PARIS,
Rue des Poitevins, Hôtel de Thou.

1789.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

RPJCB

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

CHAPITRE V.

Continuation du ſecond Voyage du capitaine Cook, juſqu'à ſon retour en Angleterre.

LE 22 d'avril, le capitaine Cook arriva à Otahiti, & mouilla l'ancre dans la baie de Matavai. Comme ſon principal objet étoit de fournir à M. Wales l'occaſion de corriger les erreurs des montres marines, de les accélerer ou de les rallentir, il s'empreſſa de faire deſcendre

CHAP. V. ANN. 1774 22 Avril.

CHAP. V
ANN. 1774

les instrumens astronomiques, & de dresser les tentes pour les garder. Il fit aussi mettre à terre les personnes qui avoient besoin d'y travailler. Quant aux malades, il ne s'en trouvoit pas un seul à bord. Les rafraîchissemens pris aux isles Marquises avoient dissipé toute apparence de maladie.

LA grande quantité de provisions que le capitaine Cook trouva, contre son attente, à Otahiti, le détermina à faire, dans cette isle, un plus long séjour qu'il ne l'avoit d'abord résolu. Il prit alors des mesures, pour donner à son vaisseau un radoub, que les hautes latitudes où il avoit navigé, rendoient indispensable.

PENDANT ce nouveau séjour dans une isle que les Anglois avoient tant de fois visitée, ils se concilièrent davantage les habitans. Il y eut continuellement des visites très-amicales entre le capitaine

Cook, Otoo, Towha, & les autres chefs. Les échanges furent beaucoup plus faciles, par rapport aux plumes de perroquets rouges, portées de l'isle d'Amsterdam. Les Otahitiens regardoient ces plumes, comme des ornemens très-précieux. Ainsi, les articles d'échange du capitaine Cook se trouvèrent heureusement renouvellés; mais, sans cela, il eût peut-être été difficile de fournir aux besoins du vaisseau.

Nos navigateurs jouirent à Otahiti du spectacle d'une grande revue navale. Le nombre des vaisseaux de guerre se montoit à cent soixante doubles pirogues, bien équipées, bien armées, & décorées de pavillons & de banderolles. Les chefs, & tous ceux qui devoient combattre, étoient placés sur des gradins, & revêtus de leurs habits de guerre. Cette flotte avoit une apparence noble & imposante. Les Anglois n'en avoient jamais vu, ni espéré d'en voir

CHAP. V. ANN. 1774

une ſemblable dans ces mers. Indépendamment des vaiſſeaux de guerre, il y avoit encore cent ſoixante-dix canots, qui paroiſſoient deſtinés à ſervir de vaiſſeaux de tranſport. Sur chacun de ces petits canots, il y avoit une tente & des cordages, & des voiles qu'on ne voyoit pas dans les autres. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas moins de ſept mille ſept cent ſoixante hommes dans la flotte; mais il ne put pas obtenir des notions certaines ſur le deſſein de cet armement.

MALGRÉ la bienveillance qui régnoit entre les Anglois & le peuple d'Otahiti, il y eut de tems en tems des occaſions où le capitaine Cook fut obligé d'uſer de beaucoup de prudence & de fermeté. Un des Indiens, qui avoit eſſayé de dérober une barrique à eau, dans l'endroit où l'on avoit mis les tonneaux pour les remplir, fut pris ſur le fait, conduit à bord, & mis aux fers. Tandis qu'il étoit

ainſi retenu, le roi Otoo & quelques autres chefs vinrent à bord, & le virent. Le capitaine Cook les ayant inſtruits du crime de leur compatriote, ils demandèrent tous ſa liberté; mais le capitaine les refuſa, en diſant que puiſqu'il puniſſoit les Anglois, lorſqu'ils commettoient quelque faute envers Otoo, il étoit juſte également que l'Indien fût puni. Comme il ſavoit bien qu'Otoo ne voudroit point punir cet homme, il étoit réſolu à ſe rendre juſtice. Il le fit donc conduire aux tentes, qui étoient ſur le rivage; il y alla lui-même avec les chefs Otahitiens. Il ordonna à la garde de ſe mettre ſous les armes, & il fit attacher le coupable à un poteau. Otoo & ſa ſœur ſollicitèrent encore la grace de cet homme, mais en vain. Le capitaine leur retraça la conduite du voleur, & des autres Otahitiens en général, alléguant qu'aucun Anglois ne touchoit à la propriété des Indiens, ſans le payer d'avance; rappellant les objets qu'il avoit

CHAP. V
ANN. 1774

donnés pour les différentes choſes priſes à Otahiti, & obſervant ſur-tout combien les Otahitiens étoient criminels en volant leurs amis. Il ajouta que la punition d'un homme étoit le ſeul moyen de ſauver la vie de pluſieurs ſujets d'Otoo, en les corrigeant de leur inclination au vol, qui, ſans cela, les expoſeroit tôt ou tard à être tués à coups de fuſil. Le roi parut ſatisfait de tous ces raiſonnemens. Il pria ſeulement encore qu'on ne tuât pas l'Indien. Le capitaine Cook fit écarter la foule, qui étoit nombreuſe, & en préſence de tout le monde, le voleur reçut vingt-quatre coups de verges; châtiment qu'il ſupporta avec beaucoup de fermeté. Après cela, on le relâcha. Tandis que les Indiens ſe retiroient, Towha les raſſembla, & avec beaucoup de grace, & d'un ton très-perſuaſif, il leur adreſſa un diſcours, qui dura une demi-heure, en condamnant leur conduite préſente, & les exhortant à en avoir une meilleure

à l'avenir. Pour faire une impreſſion plus profonde ſur l'ame des habitans, le capitaine Cook ordonna à ſes ſoldats de faire l'exercice, & de tirer quelques volées de coups de fuſils, chargés à balle. Les ſoldats furent ſi prompts dans leurs manœuvres, qu'il eſt plus aiſé d'imaginer, que de décrire l'étonnement des Indiens, principalement de ceux qui n'avoient rien vu de ſemblable auparavant.

CHAP. V. ANN. 1774

LES eſprits judicieux verront que ce que nous venons de rapporter, ſert beaucoup à faire connoître le caractère du capitaine Cook; d'ailleurs, il eſt aſſez curieux de voir un étranger, exercer une juriſdiction ſévère ſur les habitans d'un pays lointain, en préſence de leur roi, ſans invoquer l'autorité de ce roi, & même malgré ſes ſollicitations.

LA négligence d'une ſentinelle angloiſe fut cauſe qu'on eut une autre al-

CHAP V.
ANN. 1774.

tercation désagréable avec les habitans d'Otahiti. S'étant endormie, ou ayant quitté son poste, elle perdit son fusil, qu'un Indien emporta. Dès qu'on commettoit quelque vol extraordinaire, il excitoit tant d'alarmes parmi les habitans, que, pour fuir le ressentiment du capitaine Cook, ils abandonnoient leurs habitations, & aucun ne se rendoit au marché. Le fusil dérobé causa donc beaucoup de troubles; mais, grace à la prudence de M. Cook, il fut recouvré, la paix rétablie, & le commerce des provisions repris.

DANS les différends qui survinrent entre notre navigateur & les peuples qu'il visita, il se fit une loi de ne jamais toucher à leur propriété. Il retint seulement quelquefois leurs canots pour un peu de tems, encore étoit-ce dans des occasions très-extraordinaires. Il employoit de préférence les moyens les plus doux pour faire revenir ces peu-

ples à la raiſon ; & par là, non ſeulement il réuſſiſſoit à remettre les choſes dans le premier ordre, mais encore à les arranger ſouvent d'une manière plus favorable & plus sûre.

LES Anglois trouvèrent ſur-tout à Otahiti une grande abondance de fruits & d'autres rafrîchiſſemens. Ce ſecours leur étoit d'autant plus agréable & plus ſalutaire, que leur biſcuit étoit preſque tout gâté. Quoiqu'on l'eût mis à l'air, & trié à la Nouvelle-Zélande, il fallut encore renouveller cette opération, & en jetter une grande partie, qui étoit abſolument pourrie. Nos navigateurs imputèrent cet accident à la glace, au milieu de laquelle ils avoient été fréquemment dans les mers auſtrales, & qui rendoit le fond de cale du vaiſſeau froid & humide ; enſuite, à la grande chaleur, qui ſuccéda rapidement à l'humidité, quand ils navigèrent vers le nord. Quelle qu'en fût la cauſe, on

CHAP. V. ANN. 1774

fut obligé de diminuer beaucoup les rations. Encore au désagrement d'avoir peu de biscuit se joignoit celui de le manger fort mauvais.

DEUX chèvres que le capitaine avoit données à Otoo, lors de son passage à Otahiti, laissoient espérer qu'elles réussiroient parfaitement. La femelle avoit eu, bientôt après, deux petites chèvres, qui étoient déja prêtes à rapporter, & la mère étoit pleine de nouveau. Les Indiens aimoient beaucoup ces animaux. Aussi le capitaine Cook ne doutoit pas qu'en peu de tems l'espèce n'en fût assez multipliée, pour qu'il y en eût dans toutes les isles de la mer du sud. Les moutons qu'on avoit portés à Otahiti n'eurent pas le même succès. Ils y furent bientôt morts, excepté un seul. Nos navigateurs donnèrent aussi aux Otahitiens une vingtaine de chats, sans compter ceux dont ils firent présent à Ulietea & à Huaheine.

CHAP. V.
ANN. 1774

D'APRÈS l'examen que le capitaine Cook avoit fait d'Otahiti, & les divers faits dont il avoit été témoin, il jugeoit qu'il y avoit au moins dans cette isle, deux cent quatre mille habitans, tant hommes que femmes & enfans. Toutefois, cette estimation lui sembla d'abord à lui-même exagérée; mais quand il réfléchit de nouveau à la foule immense de peuple qui se présentoit à lui partout où il alloit, il ne douta plus qu'elle fût exacte.

LES Anglois étoient si bien traités dans l'isle, qu'un des maîtres canoniers forma le dessein d'y demeurer. Comme il savoit bien qu'il ne pourroit pas exécuter son plan, tant que la Résolution seroit dans la baie de Matavai, il attendit qu'elle fût à la voile. Alors il se laissa couler dans la mer. Il nageoit bien, & il ne doutoit pas de joindre un canot qui l'attendoit à une assez grande distance du vaisseau; car il s'étoit concerté pour

CHAP. V. ANN. 1774

cela avec les Indiens. Otoo l'avoit même beaucoup encouragé à rester ; cependant il fut découvert avant d'avoir perdu le vaisseau de vue. Soudain on mit un canot en mer : on atteignit le déserteur, & on le ramena. Quand le capitaine Cook réfléchit sur la situation de cet homme, il ne le jugea pas si coupable, ni son projet de demeurer dans l'isle, si bizarre, comme il le lui avoit paru d'abord. Le canonier étoit Irlandois ; il avoit, pendant sa jeunesse, navigué au service des Hollandois, qu'il quitta à Batavia, pour suivre l'Endéavour. Toujours employé depuis sur le vaisseau du capitaine Cook, il n'avoit ni amis, ni relations, qui dussent lui faire préférer une partie du Monde à l'autre. Toutes les Nations étant égales à ses yeux, où devoit-il être plus heureux qu'à Otahiti ? Là, dans un des climats les plus doux de la terre, il pouvoit jouir à son aise, non-seulement des choses nécessaires à la vie, mais de tous les plaisirs que la nature

donne. Auſſi M. Cook diſoit depuis, que ſi cet homme ſe fût adreſſé à lui avant le départ, il lui auroit peut-être permis de reſter parmi les Indiens.

LE 15 de Mai, le capitaine Cook mouilla l'ancre à Huaheine, dans le port d'Owharre. Il fut reçu immédiatement par ſon ancien ami Orée, & les liaiſons qu'il avoit formées autrefois avec ce bon vieillard ſe renouvellèrent. Les plumes rouges ne parurent point là auſſi précieuſes qu'à Otahiti. Les Indiens de Huaheine avoient aſſez de bon ſens pour préférer des objets utiles à des ornemens vains. Le ſéjour de nos voyageurs fut un peu inquiété par l'inclination des habitans au vol : mais cela n'occaſionna pourtant aucune querelle dangereuſe. Le capitaine Cook traverſa le pays à la tête de quatre-vingts hommes ; & cette marche militaire inſpira aux Indiens, une grande idée de ſon pouvoir. A la vérité, ce peuple avoit été d'abord en-

CHAP. V. ANN. 1774

hardi à dérober par l'indiscrétion de quelques Anglois, qui s'écartoient souvent seuls dans les bois pour tuer des oiseaux, & qui manioient si mal leurs armes, qu'elles cessoient entre leurs mains de paroître formidables aux yeux des habitans.

JE ne puis m'empêcher de parler d'une scène dramatique qu'on joua un soir devant plusieurs Officiers de la Résolution. Le sujet de la pièce étoit une jeune fille d'Otahiti qui se sauvoit avec nos navigateurs ; & ce sujet étoit en partie véritable, puisqu'effectivement une fille s'étoit embarquée dans le vaisseau pour aller jusques à Uliétea. Elle assistoit elle-même à la représentation de ses propres aventures ; & elle en fut si affectée, que les Anglois eurent beaucoup de peine à la faire rester jusqu'à la fin de la pièce, & à l'empêcher de pleurer pendant tout le tems que dura le spectacle. Au dénouement, on supposoit que cette

fille retournoit vers ses parens & ses amis ; & l'accueil qu'ils lui faisoient, n'étoit pas très-favorable. Comme ce peuple compose des petits drames impromptus, quand il en trouve l'occasion, il y a lieu de croire que celui-ci étoit une satyre pour punir la fille qui suivoit les Anglois, & pour décourager celles qui auroient voulu l'imiter. Les idées des Indiens sur l'honneur des femmes ne sont donc pas si perverses.

TANDIS que le capitaine Cook demeura à Huaheine, on lui apporta du fruit pain, des noix de coco, des bananes, & divers autres végétaux en abondance; mais on ne lui fournit pas assez de viande pour la consommation journalière du vaisseau; ce qui provenoit en grande partie de ce que les Anglois manquoient d'objets propres aux échanges. Le capitaine fut alors obligé de mettre le forgeron au travail, pour faire différentes sortes de clous & d'autres inf-

CHAP. V. ANN. 1774.

trumens de fer; car il ne lui en restoit presque plus pour se procurer des rafraîchissemens dans les autres isles qu'il se proposoit de visiter, & pour soutenir son crédit auprès des Indiens.

QUAND la Résolution fut prête à partir de Huaheine, Orée fut le dernier Indien qui sortit du vaisseau. Le capitaine Cook lui disant qu'ils ne se verroient plus l'un l'autre, ce bon vieillard lui répondit en pleurant : « Envoie-» nous tes enfans, & nous les traite-» rons bien. »

LES Anglois se rendirent alors à Uliétea. Il y étoit arrivé, depuis leur absence, des événemens à peu-près semblables à ceux que nous avons déjà rapportés. Les habitans de cette isle ayant toujours bien accueilli le capitaine Cook, ils avoient acquis le droit d'obtenir de lui tout ce qu'il étoit en son pouvoir de leur accorder. A son départ, ils témoignèrent

moignèrent la plus vive affliction, & ils l'importunoient souvent au sujet de son retour. Le Roi Oréo, & sur-tout sa femme & sa fille, ne cessoient de pleurer. Leur chagrin sembloit même si excessif, qu'on pourroit douter qu'il fût sincère, ou du moins qu'il n'y eût pas un peu d'affectation. Mais le capitaine le croyoit réel. Enfin, quand il voulut mettre à la voile, ils lui firent les plus tendres adieux. La dernière prière que lui fit Oreo, ce fut de revenir, & voyant qu'il ne pouvoit pas en obtenir la promesse, il lui demanda le nom de l'endroit où il devoit être enterré. Le capitaine Cook lui dit, sans hésiter, à Stepney, nom de la paroisse dans laquelle il demeuroit à Londres. Mais M. Forster, à qui une pareille question fut adressée, répondit avec plus de réflexion & de sagesse, que l'homme qui se confioit à la mer, ne pouvoit pas savoir où il seroit enseveli.

CHAP. V. ANN. 1774.

LE capitaine Cook ne pouvant pas

CHAP. V. ANN. 1774.

promettre de revenir aux isles de la Société, ne sachant pas même si d'autres vaisseaux anglois y seroient envoyés, déposa Oedibée dans sa terre natale. Ce jeune Indien avoit été, pendant plusieurs mois, le fidèle compagnon de nos navigateurs; & il les vit partir avec le plus tendre regret. Rien ne pouvoit même le séparer d'eux que la crainte de ne jamais revoir son pays. Lorsqu'Oréo pressoit trop vivement le capitaine Cook de retourner à Uliétea, & que le Capitaine lui en donnoit quelque espérance; aussitôt Oedibée le tiroit à part & lui demandoit avec intérêt, si effectivement il reviendroit? M. Cook a avoué lui-même, qu'il ne connoissoit point de mots en état de décrire la douleur de ce jeune homme, quand il le quitta la dernière fois. Oedibée le voyant partir, resta d'abord muet & regarda fixement le vaisseau. Puis tout-à-coup il éclata en sanglots, & se jetta le visage contre le fond de sa pirogue. Oedibée étoit plein d'esprit, docile,

agréable, & sur-tout très-humain. A la vérité il ignoroit en grande partie la religion, le gouvernement, les mœurs, les coutumes, les traditions de son pays & des isles voisines; il n'auroit pas pu en fournir de grandes notions, si le capitaine Cook l'avoit emmené avec lui; mais il auroit donné du moins une meilleure idée de sa nation qu'Omaï.

LORSQUE le capitaine Cook revint dans ces isles, il avoit envie de visiter la fameuse Bolabola, tant vantée autrefois par Tupia; mais l'abondance des rafraîchissemens qu'il avoit pris ailleurs, joint au peu de tems qui lui restoit à perdre, l'en détourna. Il dirigea sa course vers l'oueſt. Ainsi, il prit congé de ces isles heureuses, où la bienfaisante nature a versé d'une main prodigue ses dons les plus doux; & où les Indiens, imitant la bonté de la Providence, sont généreux comme elle, &

CHAP. V. ANN. 1774.

toujours prêts à fournir abondamment aux besoins des navigateurs (*a*).

6 Juin. C'EST le six de Juin que les Anglois partirent d'Uliétéa. Le lendemain ils virent une isle entourée de récifs, très-basse, d'environ quatre lieues de grandeur, & d'une forme circulaire, qu'ils reconnurent bientôt pour l'isle d'Howe (*b*), découverte par le capitaine Wallis. Il n'arriva plus rien de remarquable depuis ce jour jusqu'au 16 du même mois, qu'ils virent une autre terre. Elle étoit également environnée de récifs ; & comme c'étoit une nouvelle découverte, le capitaine Cook l'appella l'*isle Palmerston* (*c*), en

(*a*) M. Wales observa que durant cinq mois que les montres marines passèrent de l'extrême froid à l'extrême chaud, elles allèrent mieux dans les climats froids, que dans les chauds.

(*b*) Sa latitude est à 16° 46′ sud, & sa longitude à 154° 8′ ouest.

(*c*) Sa latitude est à 18° 4′ sud, & sa longitude à 163° 10′ ouest.

l'honneur du Lord qui porte ce nom.

CHAP. V
ANN 1774
20 Juin.

LE 20, on rencontra une nouvelle isle habitée. Le capitaine Cook se détermina à y débarquer avec une suite d'hommes bien armés. Mais les Indiens lui parurent des sauvages intraitables. Toutes les tentatives qu'il fit pour les engager à une conférence, furent vaines. Sans rien écouter, dès qu'ils virent les Anglois s'approcher, ils coururent au-devant d'eux, semblables à des sangliers féroces, & leur lancèrent leurs dards. Deux ou trois coups de mousquet tirés en l'air, ne les empêchèrent pas de s'avancer encore davantage, & de jetter un autre javelot qui rasa l'épaule du capitaine Cook. Le courage de l'Indien qui venoit de porter ce coup faillit lui être à lui-même fatal; car comme il n'étoit qu'à cinq pas de distance, le capitaine Cook, obligé de se défendre, voulut lui tirer un coup de fusil à balle; mais heureusement le fusil ne partit pas, &

CHAP. V. ANN. 1774

le Capitaine en fut après très-satisfait. Quand il rejoignit les autres Anglois, & qu'il essaya son fusil en l'air, le coup partit fort bien. D'après la conduite des Indiens qui ne voulurent consentir à aucune liaison, d'après le mauvais succès que les Anglois avoient eu dans cette isle, ils la nommèrent l'*isle Sauvage* (*a*). Elle a environ dix lieues de circuit. Elle est d'une forme ronde & assez élevée; une mer profonde entoure ses bords escarpés; enfin, parmi beaucoup d'autres desavantages, elle a celui de ne pas offrir un seul port commode.

26 Juin.

En poursuivant sa route à l'oueſt sud-oueſt, la Résolution passa près d'un grand nombre de petites isles; & le 26 Juin, elle mouilla l'ancre dans la partie nord d'Anamocka ou Rotterdam. Soudain les échanges commencèrent avec

(*a*) Sa latitude est au 19° 1′ sud, & sa longitude au 169° 37′ oueſt.

les Indiens; leurs provisions consistoient en ignames & en quelques fruits, qu'ils troquèrent pour des clous, des grains de collier, & d'autres bagatelles pareilles. Là, comme en beaucoup d'autres endroits l'inclination que les habitans ont au vol, causa quelque inquiétude au capitaine Cook. Comme ils s'étoient emparés d'une hache & de deux mousquets, il résolut de leur montrer assez de vigueur pour les leur faire rendre & pour les empêcher de retomber dans de semblables fautes. Il fit donc descendre sur le rivage tous ses soldats de marine bien armés; leur vue en imposa aux Indiens, & les effets volés furent restitués. Cependant le capitaine Cook avoit été forcé de faire tirer quelques coups de fusil avec du petit plomb à un habitant, qui s'étoit conduit plus audacieusement que les autres. Ses compatriotes vinrent dire ensuite qu'il étoit mort; mais il n'étoit en effet que blessé, même très-légérement. Quoique cet Indien se fût attiré

CHAP. V. ANN. 1774

ce malheur par sa propre faute, le capitaine tâcha de le consoler, en lui faisant un présent, & en chargeant le chirurgien du vaisseau de penser ses plaies.

LA première fois que le capitaine Cook mit pied à terre à Anamocka, une vieille femme vint lui présenter une fille, en lui faisant entendre qu'elle étoit à ses ordres. La jeune personne, qui avoit sans doute été prévenue, demanda un présent: mais le capitaine répondit qu'il ne pouvoit lui rien donner, s'imaginant que c'étoit le seul moyen de se délivrer de l'importunité de ces femmes. Il se trompoit. Les faveurs de la plus jeune lui furent offertes à crédit; & comme il persistoit dans son refus, la vieille se fâcha & l'insulta vivement. Il comprit même fort bien, par les gestes par les actions de cette femme, qu'elle l'accabloit de reproches, & le tournoit en ridicule, sur ce qu'il avoit rebuté une jeune & belle fille. Cette fille étoit

effectivement jolie : mais notre navigateur trouva plus facile de réſiſter à ſes attraits, que de ſupporter les injures de la vieille ; & il s'empreſſa de ſe rembarquer.

PENDANT que les Anglois ſéjournèrent à Anamocka, ils apprirent le nom de vingt isles, qui s'étendent au nord-oueſt & au nord-eſt. Du rivage d'Anamocka, on en diſtingue même pluſieurs. Les deux qui ſont le plus occidentales, ſont remarquables par leur grande hauteur. On les nomme *Amattafoa* & *Oghao*. Une colonne de fumée que nos voyageurs virent perpétuellement s'élever du milieu d'Amattafoa, leur fit juger qu'il y avoit un Volcan.

ANAMOCKA eſt l'une des isles que Taſman découvrit. Ce Navigateur hollandois la nomma Rotterdam (*a*). Elle eſt

(*a*) Elle eſt ſituée par les 20° 15′ de latitude ſud, & par les 174° 31′ de longitude oueſt.

CHAP. V. ANN. 1774.

d'une forme triangulaire, chacun de ses côtés à environ trois milles & demi ou quatre milles d'étendue. Du nord est au sud, & de l'est au nord, Anamocka est environnée de petites isles, de bancs de sable & de rochers. On ne peut pas voir la fin de ces écueils dans le nord, & il est possible que vers le sud, ils se prolongent jusqu'à Amsterdam, ou Tongatabao. Ces isles, avec celle de Middlebourg ou Eaoowe, & celle de Pilstart, forment un groupe d'environ trois degrés de latitude & de deux degrés de longitude. Le capitaine Cook donna à toutes ces isles, le nom d'isles ou d'archipel des Amis, d'après les liaisons & la constante amitié, qui regnent entre leurs divers habitans, & la conduite généreuse de ces habitans envers les étrangers: cet assemblage d'isles peut s'étendre plus loin: peut-être même qu'il va jusqu'à celles de Boscawen & de Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, & qui sont presque sous le même méridien.

CHAP. V
ANN. 1774.

TANDIS que le capitaine Cook séjourna à Anamocka, il fut très-attentif à empêcher son équipage de communiquer aux Indiens une maladie funeste. Plusieurs de ses matelots sentoient encore les effets des maux qu'ils avoient pris aux isles de la Société; aussi le Capitaine ne souffrit pas qu'ils approchassent des femmes; & il eut lieu de se flatter que les Anglois n'avoient point corrompu le sang d'un peuple ami.

LES productions de la terre, les mœurs, le langage des habitans d'Anamocka, ressemblent à ce qu'on voit dans l'isle d'Amsterdam. Cependant le sol y est peut-être un peu moins fécond, & la culture n'y est pas aussi perfectionnée. Elle n'a point non plus la même supériorité, relativement aux étoffes, aux nattes, aux ornemens & à tous les objets qui constituent les richesses des Insulaires de la mer du Sud (*a*).

(*a*) Anamocka, est par les 15° 53′ de latitude sud.

CHAP. V. ANN. 1774.

1 Juillet. TANDIS qu'ils continuoient à s'avancer dans l'oueſt, nos navigateurs découvrirent, le premier Juillet, une nouvelle terre. C'étoit une petite isle que le capitaine Cook nomma *l'iſle de la Tortue* (*a*), d'après l'immenſe quantité de tortues qu'on apperçut ſur la côte.

16 *Id.* LE 16, les Anglois virent une haute terre, portant au ſud-oueſt. Nul d'eux ne douta que ce ne fût la terre Auſtrale du Saint-Eſprit, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville a appellée les *Grandes Cyclades*. Après avoir longé la côte pendant quelques jours, le capitaine Cook jetta l'ancre dans un port de l'isle de Mallicollo. Son premier ſoin fut de former des liaiſons, avec les Indiens; mais pendant qu'il s'en occupoit, il ſurvint un accident qui plongea tout le monde dans la conſternation,

(*a*) Elle eſt ſituée au 19° 48′ de latitude ſud & au 178° 21′ de longitude oueſt.

& qui finit pourtant par être plutôt avantageux que nuisible à nos navigateurs. Un jeune Indien qui étoit dans une pirogue, ayant voulu entrer dans un canot de la Résolution, en fut repoussé. Soudain il banda son arc pour percer d'une flèche empoisonnée le gardien du canot. Quelques-uns de ses compatriotes l'en ayant empêché, on avertit le capitaine Cook qui courut tout de suite sur le pont. Dans cet instant, l'Indien visoit de nouveau l'Anglois. Le capitaine l'ayant menacé, cet homme tourna vers lui sa flèche. Par bonheur notre navigateur tenoit en main un fusil chargé avec du petit plomb, qu'il tira sur l'Indien. Cependant ce coup ne fit que retarder le sauvage d'un moment. Il releva bientôt son arc, & s'apprêta à se venger; mais un second coup de fusil, lui fit tomber son arme de la main, & l'obligea, ainsi que ses compagnons, à pagayer vers le rivage avec beaucoup de célérité. Pendant ce tems-là, d'autres

CHAP. V. ANN. 1774.

habitans commençoient à tirer des flèches contre les Anglois. Un coup de fusil en l'air ne fit aucun effet sur eux; mais dès qu'ils virent passer par-dessus leur tête un boulet de canon de quatre livres, ils se dissipèrent confusément.

QUELQUES heures après, nos navigateurs s'embarquèrent dans deux canots, & abordèrent devant trois ou quatre cents Indiens qui étoient assemblés sur la rive; & qui, bien qu'armés d'arcs, de flèches, de piques, de lances, ne firent pas la moindre opposition. Au contraire, quand ils virent le capitaine Cook s'avancer seul vers eux, avec une branche d'arbre à la main, un de leurs chefs déposa son arc & ses flèches dans les mains d'un autre, & prenant aussi une branche d'arbre, il vint à la rencontre du capitaine. Ils changèrent de branche en signe d'amitié; & alors le chef Indien conduisit le capitaine vers le peuple, à qui notre navigateur dis-

tribua quelques préſens. Les ſoldats de marine furent mis à terre. Le capitaine Cook fit ſigne aux Indiens qu'il avoit beſoin de bois ; & ils lui accordèrent auſſi par ſigne la permiſſion de couper des arbres.

ON ne put pas faire grand commerce avec ce peuple ; car il n'attachoit aucun prix ni aux clous, ni aux autres outils de fer, ni même à aucun des objets que les Anglois pouvoient lui fournir. Dans le peu d'échanges qu'on fit avec lui, & qui conſiſtoit en flèches contre des étoffes, il ſe diſtingua par une extrême honnêteté. Le vaiſſeau étoit déja à la voile. Pluſieurs Indiens ſuivoient dans des canots, & ils pouvoient aiſément s'enfuir quand on leur jettoit quelque choſe d'avance ; mais au contraire, ils faiſoient leurs efforts pour ſe rapprocher du navire & s'acquitter de leurs obligations. L'un d'eux ſur-tout ſuivit ſi long-tems la Réſolution, que

CHAP. V. ANN. 1774.

lorsqu'il l'eut jointe, l'Anglois qui avoit acheté ses armes l'avoit déja oublié. Cependant le vendeur les éleva pour les montrer. Plusieurs autres personnes de l'équipage voulurent en faire l'emplette; mais l'Indien refusa d'y consentir. Enfin son premier acquéreur ayant paru, il lui donna les armes; & celui-ci lui offrant quelque chose en retour, l'Indien s'empressa de montrer ce qu'il avoit déja reçu.

LES habitans de Mallicollo sont en général le peuple le plus laid & le plus mal-fait que le capitaine Cook ait vu. Ils diffèrent à tous égards des autres Indiens qui peuplent les nombreuses isles de la mer du Sud. Ils ont la peau très-brune, la tête allongée, le visage plat, & les gestes & la contenance des singes. Leurs cheveux sont noirs, courts & frisés; mais non pas si fins & si laineux que ceux des nègres. Non seulement ce peuple ne ressemble point aux autres

autres nations des mêmes climats ; mais il a un langage entièrement opposé aux leurs. De quatre-vingt mots ou environ, que rassembla M. Forster, à peine un seul paroît avoir quelqu'affinité avec les idiômes des autres isles. Le capitaine Cook observa cependant que les habitans de Mallicollo prononçoient facilement les mots anglois. Ils ne connoissoient point les chiens, ni n'avoient aucun mot pour nommer ces animaux ; & comme ils parurent leur plaire beaucoup, le capitaine leur en laissa un mâle & une femelle, qui probablement se multiplieront.

CHAP. V. ANN. 1774

NOTRE navigateur nomma l'endroit où son vaisseau fut à l'ancre à Mallicollo, le *Port de Sandwich* (*a*). Ce port a beaucoup d'avantages. L'eau y est profonde. Les vents y soufflent peu ;

(*a*) Il est sur la côte nord-est de Mallicollo, non loin de la pointe sud-est par la latitude de 16° 25′ 20″ sud, & sa longitude de 167° 57′ 23″ ouest.

CHAP. V. ANN. 1774.

& on peut y mouiller assez près du rivage pour protéger les hommes qui ont besoin de travailler à terre.

23 Juillet.

Nos navigateurs partirent de Mallicollo le 23 de Juillet. Bientôt après ils virent trois ou quatre petites isles qui, au premier aspect, leur semblèrent n'en former qu'une; en même tems la Résolution étoit peu éloignée de l'isle d'Ambrym, de l'isle de Paoom, & de l'isle

Id. 24.

d'Apée. Le lendemain quelques autres isles s'offrirent à leur vue, en dehors de la pointe sud-est d'Apée; elles formoient un grouppe, que le capitaine Cook nomma les isles de *Shepherd*, en l'honneur du docteur Shepherd, son savant & estimable ami, professeur d'Astronomie à Cambridge. Le vaisseau courut ce jour là quelque risque. Il se trouva tout-à-coup en calme, & entraîné par le courant très-près des isles, sans trouver le fond avec une ligne de cent quatre-vingt brasses. Les isles, au milieu

desquelles les Anglois se trouvoient alors, étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit pas les compter : mais bientôt la brise se leva, le vaisseau fut délivré & toute inquiétude dissipée.

PARMI toutes les isles, que nos navigateurs apperçurent alors, il n'y en avoit qu'une seule, où ils ne virent point d'habitans. Cette isle étoit un rocher pointu, accessible seulement aux oiseaux, il fut nommé à cause de sa structure, l'isle du *Monument*.

EN navigeant vers le sud, nos voyageurs s'approchèrent d'une terre, qu'ils reconnurent pour une très-grande isle, qui s'étendoit du sud à l'est, & dont il leur étoit impossible de voir l'extrémité. Il y avoit dans le nord de cette terre, trois ou quatre petites isles. Le capitaine Cook appella les deux principales du nom de *Montagu* & de *Hinchinbrook*; & il donna à la grande terre le

CHAP. V. ANN. 1774.

nom d'isle *Sandwich*. Cette isle, étoit couverte de bois & de vaſtes champs d'herbes, agréablement variés; au milieu s'élevoit un amphithéâtre de montagnes, qui venant ſe réunir par une pente preſque inſenſible au rivage de la mer, forment une perſpective enchantereſſe. Cependant notre navigateur ne voulut point s'y arrêter, dans l'empreſſement qu'il avoit d'arriver à la dernière des isles de cet archipel.

BIENTÔT les Anglois virent une autre isle, qu'ils apprirent enſuite être nommée, par les naturels du pays, *Erromango*. Ils en longèrent la côte pendant trois jours; & le troiſième jour, ils
3 Août. jettèrent l'ancre dans une baie, qui s'offrit à eux. Le lendemain, le capitaine Cook deſcendit avec deux canots, pour viſiter la côte, & pour chercher un endroit propre au débarquement, où il pût prendre de l'eau & du bois. En même tems, les Indiens s'étoient aſſem-

blés ſur le rivage, & invitoient, par des ſignes, nos voyageurs à mettre pied à terre. Leurs intentions ſembloient ſi amicales, que le capitaine Cook en fut charmé. La ſeule choſe qui pouvoit lui inſpirer des ſoupçons, c'eſt que la plupart des habitans étoient armés de piques, de lances, de javelots, d'arcs & de flêches; auſſi tenoit-il les yeux continuellement fixés ſur le chef, obſervant ſes actions & ſes moindres regards. Bientôt il fut convaincu que ce peuple avoit des deſſeins hoſtiles. Pluſieurs Indiens s'élancèrent tout-à-coup pour ſaiſir un des canots; & quoique le capitaine les visât avec ſon fuſil, ils ne s'en déſiſtèrent qu'avec peine, & revinrent peu-après à la charge, plus déterminés que jamais à s'emparer du canot. A la tête des aſſaillans, étoit le principal chef, tandis que d'autres chefs, qui lui paroiſſoient ſubordonnés, tenoient derrière la troupe leurs armes levées pour protéger l'attaque. Comme les ſignes & les menaces

CHAP. V. ANN. 1774

CHAP. V. ANN. 1774.

demeuroient ſans effets, le capitaine Cook ſentit que la ſûreté de ſes Anglois étoit le principal objet qu'il devoit conſidérer. Cependant il ne vouloit point tirer ſur la multitude; mais il réſolut de rendre le chef victime de ſa trahiſon. Il le coucha donc en joue une ſeconde fois; mais malheureuſement ſon fuſil ne partit point. Cet accident enhardit les Indiens à mépriſer nos armes, & à montrer la ſupériorité des leurs. Ils ſe ſervirent à l'inſtant de pierres, de dards, de flêches; ce qui obligea le capitaine à donner ordre de tirer ſur eux. Une première décharge les mit en confuſion, & une ſeconde leur fit abandonner le rivage. Dans cette eſcarmouche, quatre Indiens étoient tombés, & avoient paru entièrement morts; mais bientôt après on en vit deux ſe traîner juſques derrière les halliers. Il fut heureux pour ce peuple que la moitié des fuſils ne puſſent pas partir; car, ſans cela, il y auroit eu bien plus de monde tué. Les

Indiens furent alors si remplis de terreur, qu'ils n'oserent plus paroître, & abandonnèrent sur des buissons deux de leurs rames, qu'ils avoient quittées pendant le combat.

CHAP V. ANN. 1774

LES Anglois observèrent que ces Indiens paroissoient d'une autre race que ceux de Mallicollo, & qu'ils parloient un langage différent. Ils sont d'une taille médiocre, bien faits, & assez jolis de figure. Leur couleur est naturellement fort brune, & ils la gâtent encore en se peignant le visage, les uns avec du noir, les autres avec du rouge. Ils ont les cheveux courts, frisés & un peu laineux. Le peu de femmes que nos voyageurs virent, étoient très-laides, & portoient une espèce de pagne ou de petit jupon de feuilles de palmier; mais les hommes, ainsi que ceux de Mallicollo, étoient entièrement nuds. La conduite perfide de ces Indiens d'Erromango, fut cause que le capitaine Cook

CHAP. V. ANN. 1774.

nomma le promontoire ou péninsule où se passa la querelle, la *pointe des Traîtres* (*a*).

D'ERROMANGO, le capitaine Cook fit voile pour une isle un peu éloignée, qu'il avoit vue avant, & où il résolut de faire quelque séjour, pour prendre l'eau & le bois dont il avoit besoin. D'abord les habitans parurent mal intentionnés; mais avec non moins d'humanité que de prudence, notre navigateur parvint à les intimider, sans leur faire de mal. Il fit, pour cela, tirer quelques gros anons, qui répandirent d'abord l'effroi parmi les Indiens, & ensuite les engagèrent à céder aux voies de la douceur. Plusieurs de ces insulaires, sur-tout les vieillards, étoient disposés à traiter amicalement les Anglois; mais les jeunes hommes

(*a*) C'est la pointe nord-est de l'isle, cet endroit est situé par les 18° 43′ de latitude sud, est par les 169° 28′ de longitude ouest.

ſe montroient inſolens, audacieux, & forcèrent nos navigateurs à ſe tenir continuellement ſur leurs gardes. Il eſt aſſez naturel que les gens âgés ſoient ſoupçonneux & prudens, & que la jeuneſſe ſe montre téméraire, impétueuſe. Cependant il en a preſque toujours été autrement chez les diverſes nations vues par le capitaine Cook.

L'ISLE où les Anglois relâchoient alors, eſt appellée par les habitans, *Tanna*; & trois autres, qu'on apperçoit du rivage de Tanna, ſe nomment *Immer*, *Erronan* ou *Footoona*, & *Annatom*.

D'APRÈS les connoiſſances que le capitaine Cook put prendre des mœurs des habitans de Tanna, il y a lieu de croire que la circonciſion eſt pratiquée chez eux, & qu'ils ſont cannibales. Ils ne ſe ſeroit point apperçu qu'ils mangeaſſent de la chair humaine, il n'auroit pas même ſongé à les interroger là-

CHAP. V. ANN. 1774.

dessus ; mais ils furent les premiers à demander si les Anglois en mangeoient. On a prétendu que la nécessité a seule introduit cette coutume abominable : mais les Insulaires de Tanna ont du cochon excellent, des volailles en abondance, & une immense quantité de fruits & de bonnes plantes. Ils ne peuvent donc pas s'autoriser de la nécessité. Au reste, comme ils ne donnèrent point d'exemple de ce qu'ils disoient, on peut balancer à croire qu'ils soient réellement antropophages.

INSENSIBLEMENT le peuple de Tanna devint si facile & si complaisant, qu'il souffrit que les Officiers Anglois se promenassent & s'amusassent à chasser dans les bois. Il ne les troubla jamais ni n'en prit ombrage. Un jour quelques enfans cachés derrière des buissons, jettèrent deux ou trois pierres aux matelots qui coupoient du bois. Soudain les bas Officiers qui y étoient, tirèrent

quelques coups de fusil. Le capitaine Cook qui étoit à terre, fut allarmé du bruit des mousquets. Il y courut; & très-mécontent d'apprendre qu'une si légère cause eut engagé ces Officiers à abuser de leur pouvoir, il prit de nouvelles mesures pour prévenir désormais de semblables accidens.

Il y a dans l'isle de Tanna un volcan qui produit souvent un bruit épouvantable; & à chaque explosion, c'est-à-dire, toutes les trois ou quatre minutes, il s'en élève une colonne immense de fumée & de feu. Une fois on lui vit vomir une grande quantité de pierres. On trouve au pied de la montagne plusieurs sources chaudes; & sur l'un des côtés, M. Forster découvrit plusieurs crevasses, d'où s'exhaloit une fumée sulphureuse. Un thermomètre qu'on plaça à l'entrée d'une de ces crevasses, & qui en plein air n'étoit qu'à quatre-vingt dégrés, s'éleva tout-à-coup à cent

CHAP. V. ANN. 1774

soixante-dix. Dans un autre le mercure monta jusqu'à cent quatre-vingt-onze. Le capitaine Cook désirant de contempler de près le volcan, partit avec une suite bien armée. Mais il éprouva tant d'obstacles de la part des habitants, fâchés & jaloux de le voir pénétrer dans leur pays, qu'il jugea à propos de renoncer à son projet. Il est bon d'observer que notre navigateur a, dans la relation de son voyage, excusé lui-même très-judicieusement la jalousie des Indiens de Tanna.

UNE chose singulière, c'est que le volcan qui est dans cette isle, n'a point son crater sur le sommet de la montagne; mais bien sur l'un des côtés. D'ailleurs, cette montagne est une des moins élevées. Il y en a auprès de celle-là plusieurs autres qui ont le double de sa hauteur. Enfin, c'est toujours lorsque le tems est brumeux ou pluvieux, que le volcan a le plus de violence.

AU moment de partir de Tanna, il arriva un accident qui donna beaucoup d'inquiétude au capitaine Cook. Les Anglois embarquoient quelques pièces de bois, & quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour les examiner. Comme ils paſſoient la ligne de démarcation, on leur ordonna de ſe retirer ; ce qu'ils firent ſoudain. Dans le même tems le capitaine Cook qui les examinoit, ayant tourné les yeux, vit la ſentinelle coucher le peuple en joue. Il alloit lui en faire des reproches, lorſqu'il fut encore bien plus ſurpris en entendant cette ſentinelle lâcher ſon coup de fuſil. Une attaque auſſi extraordinaire, auſſi peu provoquée, jetta les Indiens dans l'épouvante. La plupart s'enfuirent, & ce fut avec beaucoup de peine que le capitaine Cook pût obtenir que quelques-uns reſtaſſent. Comme ils couroient tous enſemble, un d'eux tomba du coup qu'il avoit reçu. Soudain deux autres le prirent,

CHAP. V. ANN. 1774.

& le portèrent dans la mer pour laver sa blessure. Le capitaine envoya soudain chercher le Chirurgien du vaisseau. Il le mena lui-même vers le blessé ; mais le malheureux Indien étoit expirant. Le soldat qui l'avoit tué prétendit qu'un Indien avoit bandé son arc, & alloit lui décocher sa flèche, & que pour n'être pas tué lui-même, il avoit fait feu. Cependant les Insulaires n'avoient rien tenté de plus qu'autrefois. Ils montroient seulement qu'ils étoient armés, ainsi que nos voyageurs. Ce qui rend encore l'action du soldat anglois plus criminelle, c'est que l'Indien tué n'étoit pas celui qui leva son arc.

LE port de Tanna où le capitaine Cook avoit séjourné, fut nommé le *Port de la Résolution*, du nom du vaisseau, le premier sans doute qui y eût abordé. C'est un petit havre, d'environ trois quarts de mille de long, & d'un

demi-mille de profondeur (*a*). Il n'y a nul endroit au monde plus commode pour se pourvoir d'eau & de bois; car un ruisseau coule dans le port, & le bois borde le rivage. L'habitant avec lequel le capitaine Cook eut les plus fréquentes relations, & qui le traita toujours avec beaucoup d'amitié, s'appelloit *Paowang*.

LES Anglois firent peu d'échanges avec le peuple de Tanna. Ce peuple n'avoit aucune connoissance du fer. Conséquemment les clous, les instrumens, & tous les autres articles composés de ce métal, & qui sont si recherchés dans les isles de la Société, n'étaient d'aucune valeur à Tanna. Les étoffes même pouvoient-elles convenir à un peuple qui va tout nu?

(*a*) Il est situé sur le côté nord de la pointe la plus est de l'isle, & par les 19° 32′ 25″ ½ de latitude sud, & par les 169° 44′ 35″ de longitude ouest.

CHAP. V. ANN. 1774.

PARMI les productions de cette isle, on doit compter le muscadier. Nos navigateurs furent, par un grand hasard, qu'il y en avoit. M. Forster tua un pigeon d'un coup de fusil; & on trouva dans son jabot une noix de muscade. Cependant toutes les peines qu'on prit ensuite pour découvrir l'arbre d'où elle pouvoit sortir furent inutiles.

NOS navigateurs pensèrent d'abord que la race des Indiens de Tanna tenoit le milieu entre celle des isles des Amis, & celle de Mallicollo; mais dès qu'ils connurent mieux les Tanniens, ils virent qu'ils n'avoient aucune espèce d'affinité avec ces deux peuples, excepté par leurs cheveux qu'ils ont courts & frisés. On vit pourtant aussi à Tanna quelques hommes, quelques femmes & quelques enfans dont les cheveux ressembloient à ceux des Anglois; mais on les soupçonna d'une autre nation, &

& on apprit bientôt qu'ils venoient d'Erronan.

CHAP. V.
ANN. 1774

ON parle à Tanna deux langues différentes. L'une eſt celle d'Erronan, & a beaucoup de rapport avec la langue des iſles des Amis. L'autre eſt l'idiôme naturel du pays, & le même que celui d'Erromango & d'Annatom; mais il diffère en même-tems de tous les autres langages que nos voyageurs avoient entendu parler juſques-là.

LES Indiens de Tanna ſont d'une taille médiocre, & en général fort minces. On voit rarement parmi eux des hommes grands ou gros. Ils ont les traits jolis & les manières agréables. Tels que le peuple de la Nouvelle-Hollande, ils ſont extrêmement agiles. Ils ſemblent très-adroits à ſe ſervir de leurs armes; mais ils aiment peu le travail. M. Wales, en parlant des armes des Tanniens, fait une réflexion ſi honorable pour Homère, que je ne

CHAP. V. ANN. 1774.

puis me refuſer au plaiſir de la citer. « Je dois avouer, dit-il, que j'ai ſouvent penſé que les actions qu'Homère raconte de ſes héros, & le pouvoir qu'il attribue à leurs dards, étoient trop merveilleux, trop extraordinaires pour devoir être employés dans un poëme héroïque & ſérieux, tel qu'Ariſtote le demande. M. Pope, lui-même, ce digne Avocat du Poëte grec, convient que les exploits qu'il décrit ont quelque choſe d'incroyable. Mais depuis que j'ai vu ce que les Indiens de Tanna ſavent faire avec des javelots de mauvais bois, fort peu pointus, j'ai ceſſé de douter de la vérité des tableaux du grand Homère. Au contraire, ils me paroiſſent infiniment plus beaux. Il y a peu de circonſtances, peu de détails dans les deſcriptions qu'il fait de la manière dont ſes guerriers ſe ſervoient de leurs javelots, que je n'aie vu reproduits chez les Taniens. Les tournoiemens, les ſiffle-

» mens, le vol rapide de ces armes, leur » retentiſſement en s'enfonçant dans la » terre; l'air qu'ont les guerriers qui les » lancent, la manière dont ils viſent » leurs ennemis, dont ils les menacent, » dont ils brandiſſent leurs redouta- » bles dards, tout retrace les combats » d'Homère.

LE 20 d'Août, le capitaine Cook partit de Tanna, & employa le reſte du mois à l'examen des iſles voiſines. Il viſita en détail tout cet Archipel, & il eut occaſion de le connoître bien mieux qu'on n'avoit fait juſqu'alors. Les iſles qui ſont le plus au nord, avoient été découvertes en 1606 par le grand navigateur Quiros, qui penſa qu'elles étoient attenantes à un continent ſud, qu'on croyoit dans ce tems-là, & même naguère, devoir exiſter. M. de Bougainville fut le ſecond qui les vit en 1768. Il aborda à l'isle des Lépreux, & il reconnut que ces terres ne formoient

20 Août.

CHAP. V. ANN. 1774.

point un continent ; mais un groupe d'isles qu'il nomma les *Grandes Cyclades*. Le capitaine Cook, en faisant mieux connoître leur étendue & leur situation, en découvrit plusieurs que personne n'avoit encore vues, & il les parcourut toutes. Croyant d'après cela avoir acquis le droit de leur donner un nom collectif, il les appella les *Nouvelles-Hébrides* (*a*). Cet honneur ne lui sera sûrement contesté par aucun peuple de l'Europe, & sur-tout par une nation aussi éclairée & aussi noble que la nation françoise.

(*a*) Les Nouvelles-Hébrides sont situées entre les 14° 29′ & 20° 4′ de latitude sud, & entre les 166° 41′ & 170°. 21′ de longitude est ; elles s'étendent cent vingt lieues du nord-nord-oueſt ¼ oueſt, au sud-sud-eſt ¼ eſt. Les principales des Nouvelles-Hébrides, sont le Pic de l'Etoile, Tierra del Espiritu santo, Mallicola, San Bartholomew, l'Isle des Lépreux, Aurora, Whitsuntide, Ambrym, Paoom, Apée, les trois Montagnes, Sandwich, Erromango, Tanna, Jummer & Annamatom.

CHAP. V. ANN. 1774

LA saiſon exigeoit déjà que le capitaine Cook retournât vers le ſud; cependant il voulut profiter du peu de tems qui lui reſtoit pour examiner s'il n'y avoit point quelque terre inconnue dans le vaſte Océan qui s'étend entre les Nouvelles-Hébrides & la Nouvelle-Zélande. Il avoit beſoin d'ailleurs de faire rafraîchir ſon équipage chez les Zélandois, & d'y prendre une nouvelle proviſion de bois & d'eau pour pouvoir faire une dernière courſe ſur les mers Auſtrales. Dans ce deſſein, il partit le premier de Septembre, & le 4 il découvrit une terre, où dès qu'il apperçut un port, il fit mouiller l'ancre. Non-ſeulement il vouloit prendre connoiſſance du pays; mais y obſerver une éclipſe de ſoleil qui devoit bientôt avoir lieu. Soudain il y eut des liaiſons entre les Anglois & les Indiens. Ce peuple continua à ſe conduire de la manière la plus douce & la plus amicale, pendant

1 Sept.
4 *Id.*

CHAP. V. ANN. 1774

tout le tems que la Réſolution demeura dans l'isle. En revanche le capitaine Cook chercha à témoigner aux habitans toute ſa gratitude. Il fit divers préſens à Teabooma leur chef. Il lui donna, entre autres choſes, deux jeunes chiens, mâle & femelle. Teabooma demeura long-tems ſans pouvoir croire que ces deux animaux étoient réellement pour lui; mais dès qu'il en fut convaincu, il parut pénétré de la joie la plus vive. Un préſent plus précieux encore que lui envoya le capitaine Cook, c'eſt une couple de cochons, mâle & femelle; & comme Teabooma étoit abſent, lorſqu'on les porta à terre, ſon peuple les reçut avec beaucoup de difficultés.

LA dernière fois que notre navigateur mit pied à terre, il fit graver ſur un grand arbre le nom de ſon vaiſſeau, la date de ſon arrivée, & tout ce qui pouvoit atteſter que les Anglois avoient

les premiers découvert le pays. Il en agiſſoit de même partout où cette cérémonie lui ſembloit néceſſaire.

IL fut impoſſible à nos voyageurs d'apprendre des habitans comment ſe nommoit leur iſle ; c'eſt pourquoi le capitaine Cook fut obligé de lui donner un nom, & il l'appella la *Nouvelle-Calédonie*. Les nouveaux Calédoniens ſont forts, robuſtes, agiles, bien faits. Ils parurent aux Anglois être d'une race qui tenoit le milieu entre celle du peuple de Tanna & celle des Indiens des iſles des Amis, ou entre celle du peuple de Tanna & celle des nouveaux Zélandois, ou plutôt encore entre toutes les trois. Leur langage du moins tient de celui de ces trois peuples (*a*). Les nouveaux Calédoniens ſont bons & obligeans &,

(*a*) M. Forſter penſe que le langage des nouveaux Calédoniens, eſt tout-à-fait différent de celui des autres Nations que les Anglois avoient déjà viſitées.

CHAP. V. ANN. 1774

n'ont pas la moindre inclination au vol; ce qu'on ne peut dire d'aucune autre nation de ces mers, excepté peut-être des Indiens de Mallicola.

LES femmes de la Nouvelle-Calédonie, ainsi que celles de Tanna, paroissent beaucoup plus chastes que les Indiennes des isles qui sont dans l'est. Le capitaine Cook n'apprit jamais qu'elles eussent accordé aucune faveur aux Anglois. Elles se permettoient bien quelquefois un peu de coquetterie, mais elles n'alloient pas plus loin.

LES Botanistes qui étoient dans le vaisseau n'eurent point à se plaindre de manquer d'occupation dans la Nouvelle-Calédonie. Chaque jour ils alloient herboriser, & chaque jour ils rapportoient une grande quantité de plantes inconnues, & d'autres curiosités d'histoire naturelle.

CHAP. V.
ANN. 1774
13 Sept.

TOUT étant prêt à partir, le capitaine Cook leva l'ancre le trois de Septembre, dans l'intention de suivre la côte de la Nouvelle-Calédonie. Mais tandis qu'il exécutoit ce projet, qui a tant ajouté aux connoissances nautiques & géographiques, la Résolution fut plus d'une fois en danger de se perdre. Elle courut sur-tout le plus grand risque dans la nuit du 28 du même mois. Nos navigateurs furent alors très-allarmés, & le jour, en se levant, leur fit voir que leurs craintes avoient été trop fondées. En effet, ils avoient eu des brisants continuellement sous le vent & à très-peu de distance du vaisseau; de sorte que le danger étoit imminent. Nous en fumes sauvés, dit le capitaine Cook, par un miracle de la Providence, par une sorte de hasard heureux, & parce que le vaisseau fut manœuvré avec beaucoup de promptitude & de précaution.

A cette époque, notre navigateur,

CHAP. V. ANN. 1774

commença à se lasser de parcourir une côte qu'il ne pouvoit pas longer plus long-tems, sans s'exposer à perdre son vaisseau & tout le fruit de son voyage. Il résolut pourtant de ne pas l'abandonner sans découvrir de quelle espèce étoient les arbres qui formoient de très-jolis bosquets le long du rivage, & qui avoient été l'objet de beaucoup de conjectures parmi les Anglois. Le capitaine Cook désiroit d'autant plus de vérifier cela, que les arbres paroissoient d'un bois propre à la construction des vaisseaux, & qu'il n'en avoit apperçu de pareils que dans le sud de la Nouvelle-Calédonie. Effectivement ces arbres étoient de spruce, & très-bons pour des barres dont on avoit besoin à bord. La rencontre étoit sans doute précieuse, car les Anglois n'avoient pas encore vu une autre isle dans l'Océan Pacifique où ils pussent trouver de quoi faire ni un mât, ni une vergue. Le charpentier de la Résolution, qui étoit très-habile ouvrier,

penſa qu'on pourroit faire de très-bons mâts avec les ſpruces de la Nouvelle-Calédoine. Le bois en eſt blanc, à filamens ſerrés, dur & léger, enfin très-convenable à la mâture. Une des petites iſles où l'on trouva de ces arbres, fut nommée l'*iſle des Pins ;* & une autre, l'*iſle Botanique*, parce que nos herboriſtes y ramaſsèrent beaucoup de plantes nouvelles, pendant le court ſéjour qu'ils y firent.

LE capitaine Cook s'occupa du parti qu'il devoit prendre définitivement. Il avoit bien déterminé l'étendue de la côte ſud-oueſt de la Nouvelle-Calédonie; & il auroit volontiers achevé de prendre connoiſſance du pays, s'il n'en avoit été détourné, non-ſeulement par les écueils qui l'environnent ; mais parce que cet examen exigeoit un tems qu'il ne pouvoit plus y employer. En conſidérant l'immenſe Océan qui lui reſtoit à parcourir, l'état délabré de ſon vaiſ-

CHAP. V. ANN. 1774

seau, l'été qui s'approchoit, les accidens qui pouvoient le retenir une année de plus dans ces mers, il vit bien qu'il lui falloit absolument quitter la Nouvelle-Calédonie. Mais quoique forcé, pour la première fois, à laisser un pays qu'il avoit découvert le premier, sans le connoître parfaitement, il ne s'en éloigna pas, du moins avant de pouvoir juger de son étendue, & prouver qu'après la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie est l'isle la plus grande de l'Océan Pacifique (*a*).

TANDIS que la Résolution poursuivoit sa route, en partant de la Nouvelle-Calédonie, on découvrit une autre terre, qui, dès qu'on l'eut approchée, fut re-

(*a*) La Nouvelle-Caledonie s'étend, depuis les 19° 37′ de latitude sud, jusqu'au 22° 30′. & depuis les 163° 37′ de longitude est, jusqu'aux 167° 14′. Elle porte par le nord-oueſt ½ oueſt, eſt sud eſt ½ eſt; & a quatre-vingt sept lieues de long dans sa direction. Sa largeur n'eſt guère que de dix lieues.

connue pour une isle assez haute, d'environ cinq lieues de tour. Le capitaine Cook la nomma l'*isle de Norfolk*, en l'honneur de la noble famille Howard (*a*). Cette isle est inhabitée, & les premiers hommes qui y ont mis le pied sont, sans contredit, nos navigateurs. Ils y trouvèrent divers arbres & beaucoup de plantes semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande; particulièrement le chanvre. La principale production de l'isle est une sorte de spruce, très-droit & très-élevé, qui y croît en abondance. La grosseur de plusieurs de ces arbres est telle, qu'à cinq pieds de terre deux hommes ne pouvoient pas les embrasser. Les Anglois y trouvèrent aussi beaucoup de choux palmistes qui leur fournirent des rafraîchissemens très-salutaires & le plus agréable repas qu'ils eussent fait depuis long-tems. Ils eurent également le plai-

(*a*) Elle est aux 29° 2′ 30″ de latitude sud, & 168° 16′ de longitude est.

CHAP. V. ANN. 1774

sir de pêcher dans cette isle d'excellent poisson.

DE l'isle de Norfolk le capitaine Cook dirigea sa course vers la Nouvelle-Zélande. Il lui tardoit de relâcher dans le Canal de la Reine Charlotte, pour pouvoir faire rafraîchir son équipage, & remettre son vaisseau en état de braver
18 Octob. encore les mers Australes. Enfin le 18 d'Octobre il mouilla l'ancre dans le port du Vaisseau. La première chose dont il s'occupa à son arrivée, ce fut d'aller visiter l'endroit où il avoit enterré une bouteille avec une lettre. La bouteille n'y étoit plus; & il ne douta pas que l'Aventure ne fût venue dans ce port, après le départ de la Résolution.

IL visita ensuite ses jardins de Motuara. Mais les Indiens les avoient tellement négligés qu'ils étoient presque en friche. Plusieurs légumes y restoient cependant encore pleins de vigueur, &

montrant combien le sol de la Nouvelle-Zélande leur convenoit.

LA Résolution étoit arrivée depuis plusieurs jours, avant qu'aucun des Indiens parût; mais quand ils vinrent & qu'ils reconnurent le capitaine Cook & ses amis, la joie succéda à la crainte. Ils sortirent en foule du fond des bois, où ils s'étoient cachés. Ils embrassèrent les Anglois à plusieurs reprises, sautant & dansant avec des transports de joie qui sembloient tenir de la folie. Cependant, malgré cette espèce de délire, ils se montrèrent soigneux de conserver l'honneur de leurs femmes, ne voulant pas permettre que quelques-unes d'entr'elles qu'on voyoit à une certaine distance, approchassent de nos navigateurs. Toutes les liaisons que le capitaine Cook eut avec ce peuple, pendant sa troisième visite dans le canal de la Reine Charlotte, furent paisibles & pleines d'amitié; aussi un nouveau Zélandois qui

CHAP. V. ANN. 1774

paroiſſoit un perſonnage très-conſidérable, & qui ſe nommoit *Pedero*, préſenta au Capitaine un bâton d'honneur, tel qu'en portent les chefs de ce peuple. En retour le capitaine Cook fit revêtir d'un de ſes uniformes Pedero, qui étoit joli & d'une belle preſtance; & cet Indien ne fut pas peu enorgueilli d'une pareille diſtinction.

NOTRE navigateur ne perdoit point de vue le ſoin de pourvoir la Nouvelle-Zélande d'animaux utiles. En conſéquence, il donna ordre d'y lâcher encore un verrat & une truie. Malgré qu'on ne vît point les coqs & les poules qui avoient été mis à terre au voyage précédent, il y avoit lieu de croire qu'ils exiſtoient encore, puiſqu'on trouva un œuf de poule frais pondu.

M. Wales fit de nouvelles obſervations pour déterminer avec la plus grande exactitude, la longitude & la latitude du

du Canal de la Reine Charlotte. Lors du premier voyage du capitaine Cook, on avoit commis une légère erreur sur cela; mais M. Wales la releva; & il employa toute son attention, tout son talent à vérifier de même la situation des autres endroits que visitèrent nos voyageurs (*a*).

LE 10 de Novembre, le capitaine Cook partit de la Nouvelle-Zélande, dans l'espoir de résoudre enfin la question sur l'existence d'un continent Austral. Ayant navigé jusqu'au 27, par différens dégrés de latitude, depuis les 43 aux 55° 48′, il perdit l'espoir de trouver aucune autre terre dans cette route (*b*). Il revira donc de bord, &

10 Nov.

27 *Id.*

(*a*) La longitude de la baie de la Reine Charlotte, dans le port du vaisseau est de 174° 25′ 7″ ½ est, & la latitude, 41° 5′ 56″ ½ sud.

(*b*) Le vaisseau étoit alors par les 138° 56′ de longitude oueſt.

CHAP. V. ANN. 1774.

cingla vers l'embouchure oueſt du détroit de Magellan, ſe propoſant de longer la côte ſud de la terre de Feu, de doubler le Cap de Horn, & d'entrer dans le Détroit de le Maire. Comme juſqu'alors on n'avoit eu qu'une connoiſſance imparfaite de toute cette côte, notre navigateur crut qu'un examen ſoigné en ſeroit plus avantageux à la géographie & à la navigation que tout ce qu'il pourroit découvrir encore dans de plus hautes latitudes.

17 Déc. LE 17 de Décembre nos voyageurs arrivèrent à la vue de la côte oueſt de la terre de Feu, & ayant continué à

20 *Id.* la ranger juſqu'au 20, ils mirent à l'ancre dans un endroit qu'ils nommèrent la *Baie de Noël*. Depuis qu'ils parcouroient des pays auſſi différents les uns des autres, ils n'avoient pas encore vu de côte qui préſentât un aſpect ſi déſolé. Elle eſt bordée dans toute ſon étendue de montagnes rocailleuſes, où il n'y a pas la

moindre apparence de végétation. Le penchant des montagnes eſt rempli d'horribles précipices, & leurs ſommets ſourcilleux s'élèvent à une prodigieuſe hauteur; enfin, il n'eſt nul pays au monde ſi ſauvage & ſi ſtérile.

LA route que le capitaine Cook venoit de ſuivre à travers l'Océan, depuis les hautes latitudes ſud juſqu'à la terre de Feu, lui fit penſer que c'étoit la première fois qu'on avoit fait directement le même chemin (*a*). Auſſi fut-il très-attentif à remarquer tout ce qui lui parut avoir la moindre importance. Cependant, il crut n'avoir jamais parcouru aucune côte d'une pareille étendue, & même beaucoup moins grande, où il n'eût vu beaucoup plus de choſes dignes d'être obſervées. Preſque rien ne le frappa que la variation de la bouſſole.

(*a*) Il ne pouvoit pas ſavoir encore que l'Aventure l'avoit précédé dans cette courſe.

CHAP. V. ANN. 1774

IL avoit alors rempli ses projets dans l'Océan pacifique ; il l'avoit parcouru & examiné de manière à ne pas laisser soupçonner qu'on pût tenter plus que lui, dans un seul voyage, pour atteindre le but où il étoit enfin arrivé.

QUELQUE stérile, quelqu'affreuse que soit la terre de la baie de Noël, elle ne se trouva pourtant pas entièrement dépourvue de choses qui convenoient à nos navigateurs, & qui leur furent même très-agréables. Dans chaque port, ils eurent de l'eau excellente & du bois à brûler. Ils y trouvèrent aussi du gibier en abondance, principalement des oies sauvages. On put en donner à tout l'équipage ; ce qui fit d'autant plus de plaisir, qu'on étoit à même de célébrer la fête de la Nativité. Si la Providence n'avoit pas ainsi pourvu aux besoins de la Résolution, la bonne chère qu'on alloit faire à bord pour les réjouissances de Noël, auroit été composée & de

bœuf & de porc salé. De toutes les provisions d'Angleterre, il n'y restoit plus qu'un peu de vin de Madère, qui, à la vérité, s'étoit extrêmement amélioré en vieillissant; aussi ce vin, joint aux oies sauvages que les cuisiniers du vaisseau préparèrent de diverses façons, aida nos voyageurs à passer une journée aussi joyeuse peut-être que leurs amis de Londres.

LE capitaine Cook jugea que les habitans de la terre de Feu étoient de la même nation que ceux qu'il avoit déja vus dans la baie de Bon-Succès, & que M. de Bougainville a distingués par le nom de *Pecharas*. Ils sont peu nombreux, fort laids, imberbes, toujours affamés, & presque nuds. Ce ne peut être que par leur faute, s'ils n'ont point de vêtemens; car la nature leur a abondamment donné tout ce qu'il faut pour en faire. En garnissant leurs capots de veau marin, avec des peaux & des plumes

CHAP. V. ANN. 1774

d'oiseaux aquatiques ; en faisant leurs capots même un peu plus larges, & en se couvrant différentes parties du corps qu'ils ne couvrent point, ils rendroient leurs habillemens bien plus chauds & bien plus commodes. Mais, tandis qu'ils sont condamnés à vivre dans un des plus affreux climats du globe, ils ne montrent aucune adresse pour se préserver de rigueurs de ce climat & profiter des moyens que la Providence a mis sous leurs mains. En un mot, le capitaine Cook, après avoir vu tant de diverses nations sauvages, déclara que la plus misérable de toutes étoit celle des Pecharas.

CE pays si pauvre fournît cependant une moisson abondante & variée à nos Botanistes. « Presque toutes les plantes » que nous recueillîmes dans les fentes des » rochers, dit M. Forster, étoient nouvel- » les pour nous, & plusieurs espèces » étoient remarquables non seulement par » beauté de leurs fleurs, mais par leur » parfum ».

CHAP. V.
ANN 1774
13 Déc.

LE 28 de décembre, le capitaine Cook partit de la baie de Noël, & poursuivit sa route autour du cap Horn, dans le détroit de Lemaire, & vers la terre des Etats. Le lendemain il doubla ce cap Horn si fameux, & il entra dans l'Océan atlantique. Dans quelques cartes, le cap Horn paroît être la pointe d'une isle assez petite; mais nos voyageurs ne purent ni confirmer, ni contredire cette assertion. Les brisans qu'il y avoit sur la côte de l'est, ainsi que sur celle de l'oueſt, & sur-tout les brouillards, les empêchèrent de rien voir distinctement. Quoique les sommets des montagnes paruſſent être des rochers arides, les côteaux & les vallées étoient couverts d'herbes & de touffes d'arbres.

EN rangeant l'isle des Etats, les Anglois trouvèrent un bon port, à trois lieues dans l'oueſt de Saint-Jean, & faisant face au nord. Comme ce port fut découvert le premier de janvier, le

1775.
1 Janv.

CHAP. V. ANN. 1775.

capitaine Cook le nomma *le Port du nouvel An*. La connoiſſance de cet endroit peut devenir utile aux navigateurs. A la vérité, il conviendroit mieux aux vaiſſeaux qui vont dans l'oueſt, ou qui veulent doubler le cap de Horn, ſi ſa ſituation leur permettoit de ſortir avec un vent d'eſt, ou un vent de nord; mais cet inconvénient n'eſt pas bien dangereux, puiſque ces ſortes de vents ſont très-rares ſur cette côte.

LE capitaine Cook a déclaré que s'il paſſoit encore le cap Horn pour aller dans l'oueſt, il n'approcheroit point de terre, à moins qu'il ne manquât de bois ou d'eau, ou qu'il n'eût quelqu'autre motif preſſant d'entrer dans un port. En tenant la haute mer, on peut éviter les courans, qui perdent leur force à dix ou douze lieues de terre, & qui n'ont aucune influence à une diſtance plus éloignée.

NOTRE navigateur observa que l'étendue de la terre de Feu, & conséquemment du détroit de Magellan, étoit moindre que la plupart des voyageurs ne l'ont prétendu. Il trouva aussi que la côte n'offroit pas autant de dangers qu'on l'a dit souvent; enfin, l'air lui parut assez tempéré.

PRÈS de la terre des Etats, il y a une petite isle, que le capitaine Cook nomma l'*isle du nouvel An*, comme il avoit nommé le port auprès de Saint-Jean. Là les animaux d'espèce différente paroissent vivre dans une harmonie digne d'être remarquée. Il semble qu'ils ont formé une ligue pour ne point s'inquietter les uns les autres. La plus grande partie de la côte est couverte de lions de mer. Les ours marins vivent un peu plus avant dans l'isle. Les oiseaux crabiers se tiennent sur les rochers escarpés; les pingouins dans les endroits les plus aisés pour pêcher dans la mer, & le reste des

CHAP. V. ANN. 1775

oiseaux occupent les lieux retirés. On voit quelquefois tous les animaux se mêler, comme les animaux domestiques d'une vaste ferme, sans que jamais aucun cherche à en maltraiter un autre. Bien plus, les Anglois virent souvent des aigles, des vautours sur les mêmes rocs où étoient le crabiers, & les crabiers jeunes ou vieux ne paroissoient rien craindre. On demandera peut-être comment les aigles & les vautours font pour vivre ? A cela le capitaine Cook a déja répondu, en supposant qu'ils trouvoient assez de quoi se nourrir dans les carcasses de veaux marins ou d'oiseaux, qui périssent par accident ; & il est en effet probable, d'après l'immense quantité d'animaux qui peuplent cette isle, qu'il y en meurt beaucoup.

4 Janv.

LE 4 de janvier, nos navigateurs partirent de l'isle des Etats. Ils virent alors le premier endroit d'où l'on découvre cette immense côte, que M. Dal-

rymple a tracée sur sa carte, & où est le golfe de Saint-Sébastien. Voulant avoir toutes les parties de ce golfe devant lui, le capitaine Cook forma le dessein d'en atteindre la pointe la plus ouest ; d'ailleurs, il doutoit un peu de l'existence de cette côte, & il crut que c'étoit le meilleur moyen de connoître la vérité, & d'examiner le midi de cet Océan. Quand il arriva dans les situations assignées aux différents points du golfe de Saint-Sébastien, non-seulement il ne vit aucune terre, mais aucun signe de terre. Au contraire, il lui parut évident qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre un peu étendue dans la direction où M. Dalrymple en a supposé une très-grande.

LE 14 de janvier, les Anglois virent une terre, qu'ils prirent d'abord pour une isle de glace. Elle étoit entièrement couverte de neige. On la nomma l'*isle de Willis*, du nom de celui qui la vit 14 Janv.

CHAP. V. ANN. 1775.

le premier (*a*). C'eſt un rocher fort élevé, mais de peu de circonférence, & qu'entourent divers autres petits rocs, qui forment des isles dangereuſes. Une autre grande isle, à quelque diſtance de la première, fut nommée l'*isle des Oiſeaux*, d'après l'immenſe quantité d'oiſeaux qui la couvroient. Le capitaine Cook vit auſſi, pendant quelque tems, une terre bien plus vaſte, & enfin il l'atteignit le 17 du même mois, & il y débarqua dans trois différens endroits. L'entrée de la baie où il mit pied à terre, étoit environnée par des eſpèces de collines de glace fort hautes, dont il ſe détachoit ſans ceſſe des pièces qui flottoient ſur la mer. Pendant que nos navigateurs étoient là, il en tomba une, dont le bruit fut auſſi fort que celui d'un coup de canon. L'intérieur du pays n'eſt ni moins ſauvage, ni moins horri-

(*a*) L'iſle de Willis eſt par la latitude de 54° ſud, & par la longitude de 38° 23′ oueſt.

ble. Le ſommet des montagnes rocailleuſes ſe perd dans les nues, & les vallées ſont inceſſamment couvertes de neige. On n'y trouve pas un ſeul arbre, pas un ſeul buiſſon. Les ſeules choſes qui y croiſſent, ſont des touffes d'herbes, dont le tuyau eſt dur & très-gros; de la pimprenelle ſauvage, & une autre eſpèce de plante ſemblable à de la mouſſe, qui rampe le long des rochers.

EN deſcendant ſur cette rive ſauvage, le capitaine Cook déploya le pavillon Anglois; & faiſant faire une décharge de ſa mouſqueterie, il prit poſſeſſion du pays, au nom de Sa Majeſté Britannique. Il faut pourtant convenir que cette découverte ne lui paroiſſoit pas devoir jamais être d'un grand avantage pour l'Angleterre. A ſon retour à bord, notre voyageur porta une grande quantité de pingouins & de veaux marins, qui furent très-agréables a l'équipage, non qu'il manquât de proviſions, mais à cauſe de

CHAP. V. ANN. 1775.

la variété & de la fraîcheur des viandes. Dans un navire, les mets nouveaux ſont preſque toujours préférés aux ſalaiſons. Le capitaine Cook lui-même ſe trouvoit alors, pour la première fois, las de la viande ſalée qu'il mangeoit; & quoique la chair des pingouins pût à peine être comparée au foie de bœuf, on la trouvoit excellente, parce qu'elle étoit fraîche. Le capitaine Cook donna à l'endroit où il avoit mouillé l'ancre, le nom de *baie de la Poſſeſſion* (*a*).

LA terre où eſt cette baie, fut d'abord priſe, par nos navigateurs, pour une partie d'un vaſte continent; mais ils en firent le tour, & ils reconnurent bientôt que ce n'étoit qu'une isle d'environ ſoixante-dix lieues de circonférence. Le capitaine Cook la nomma, en l'honneur de Sa Majeſté Britannique,

(*a*) Elle eſt ſituée par les 54° 5′ de latitude ſud, & par les 37° 18′ de longitude oueſt.

l'*isle de la Georgie*. On devoit peut-être avoir de la peine à croire qu'une isle comme celle-là, située entre les cinquante-quatre & les cinquante-cinq degrés de latitude, dût être entièrement couverte d'une couche de neige gelée de plusieurs brasses de profondeur au milieu même de l'été; cependant c'est ce qu'ils virent, le penchant & le sommet des montagnes étoit chargé de neige & de glace, & les vallons en contenoient une quantité prodigieuse (*a*). C'est ce qui fut cause que le capitaine Cook ne put pas s'imaginer que cette contrée ne fût qu'une isle : il pensa donc au contraire, qu'elle étoit jointe à une autre terre qu'il voyoit à quelque distance; & d'après cela il espéra qu'un nouveau continent alloit enfin être découvert. Cependant en reconnoissant sa mépriſe il ne s'en affligea pas beaucoup,

(*b*) Elle se trouve entre les 53° 57′ & 54° 57′ de latitude sud, & entre les 38° 13′ & 35° 34′ de longitude oueſt.

CHAP. V. ANN. 1775.

parce qu'il sentit bienpar l'exemple qu'il avoit sous les yeux, qu'un continent dans cette partie du monde ne seroit d'aucune utilité. On doit remarquer qu'on ne vit pas une seule rivière dans toute la côte de l'isle de la Georgie. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas même probablement de source d'eau vive dans le pays, & que le centre de l'isle étant trop froid à cause de son élévation, jamais le soleil ne faisoit fondre assez de neige pour former un courant d'eau. En faisant le tour de l'isle de la Georgie, nos navigateurs furent presque sans cesse dans un épais brouillard ; & ce qu'ils connurent de mieux, c'est qu'ils pouvoient être environnés de dangereux rochers.

25 Janv. LE 25, le capitaine Cook abandonna
27 *Id.* l'isle de la Georgie, & le 27 il se trouva, suivant son calcul, au soixantième degré de latitude sud. Il ne pouvoit point aller plus loin dans la même direction, à moins

moins que quelques signes ne lui annonçassent des découvertes à faire ; mais les vagues très-allongées, qui venoient de l'oueſt, lui firent juger qu'il n'y avoit point de terre de ce côté-là. Tout cela prouve mieux encore ce que nous avons déja remarqué sur l'inexistence de la grande côte entre l'Afrique & l'Amérique, & du Golphe de Saint-Sébastien, faussement indiqués l'un & l'autre dans la grande carte de M. Dalrymple.

LOIN de faire mention de toutes les différentes petites isles que les Anglois rencontrèrent dans cette route, & des noms qu'ils leur donnèrent, je me bornerai à parler de quelques-unes des plus intéressantes, & à citer les événemens les plus remarquables. Le 31, le capitaine Cook ayant vu une isle dont la côte étoit très-élevée, il la nomma la *Thulé méridionale*, parce que c'étoit la terre la plus avant dans le sud qu'il eût en-

CHAP. V. ANN. 1775.

core découverte (*a*). Elle eſt de tous côtés chargée de neige, & les ſommets de ſes montagnes ſont d'une exceſſive hauteur. Nos navigateurs coururent un grand riſque le jour qu'ils approchèrent de cette iſle. Les lames d'eau qui venoient de l'oueſt, les portoient avec violence ſur la côte, dont l'aſpect ſeul fait frémir. Heureuſement qu'ils apperçurent bientôt vers le nord un point où il n'y avoit plus de terre, & leurs craintes ceſsèrent.

LE capitaine Cook donna aux principaux endroits qu'il découvrit depuis le 31 Janvier juſqu'au 6 Février, les noms de *Cap Briſtol*, de *Cap Montagu*, d'*iſle Saunders*, d'*iſle de la Chandeleur* & de *Terre de Sandwich*. Cette dernière terre eſt un groupe d'iſles, ou plutôt un point

31 Janv. 6 Fév.

(*a*) Sa latitude eſt de 59° 13′ 30″ ſud, & ſa longitude de 27° 45′ oueſt.

du continent; car ſuivant la première & conſtante opinion du capitaine Cook, il y a une terre près du pôle, d'où provient en partie tant de glace ſemée ſur le vaſte Océan Auſtral. Il regardoit d'ailleurs comme probable que cette terre devoit s'étendre beaucoup plus loin du côté nord où elle eſt oppoſée aux mers Atlantiques & à l'Océan Indien; & ce qui ſemble confirmer ſon idée, c'eſt qu'il a toujours trouvé beaucoup plus de glace dans le nord qu'ailleurs. Au reſte, s'il eſt vrai qu'un continent exiſte dans ces mers, il ne doit être que ſous le cercle polaire, où la glace le couvre & le rend abſolument inacceſſible. On court même tant de riſque en traverſant cet Océan inconnu & rempli d'écueils & de glaces, que notre navigateur pouvoit hardiment aſſurer, ſans manquer de modeſtie, qu'aucun autre homme ne ſe haſarderoit pas à pénétrer plus loin que lui; & que s'il y avoit un continent dans le ſud, il ne ſeroit sûrement jamais dé-

CHAP. V. ANN. 1775.

couvert. Il faut sans cesse braver dans ces climats & des brouillards épais, & des isles de glace, & des tempêtes de neige, & un froid excessif, & enfin, tout ce qui peut rendre une navigation horriblement périlleuse. De plus, les dangers semblent augmenter par l'affreux aspect de tout ce qui frappe les yeux, dans des contrées condamnées par la nature à ne point sentir la douce chaleur du soleil, & à demeurer ensevelies sous d'éternels glaçons. Il y a peut-être des ports sur la côte; mais ils sont entièrement remplis de neige gelée. Si par hasard il s'en présentoit quelqu'un ouvert aux voyageurs, leur vaisseau y seroit sûrement bientôt retenu par le froid, ou n'en sortiroit qu'entouré d'une isle de glace. Enfin, on peut ajouter que les isles ou les morceaux énormes de glace qui flottent sur cet Océan, les pièces qui se détachent de la côte montueuse & tombent dans la mer, & les torrens de neige, seroient également

funeſtes aux navigateurs qui auroient l'imprudence de s'arrêter là. S'il avoit été poſſible d'aller plus loin vers le pôle, rien ne pouvoit vaincre le déſir qu'en avoit le capitaine Cook; mais les difficultés étoient inſurmontables. D'ailleurs en riſquant de perdre le fruit de ſon voyage, pour tenter de découvrir une côte, dont la découverte ne pouvoit être d'aucune utilité ni à la Géographie, ni à la Navigation, ni à nulle autre ſcience, il ſe rendoit coupable d'une témérité inexcuſable. Il ſe détermina donc à changer de route, & à faire voile vers les parages où il pourroit trouver la terre de Bouvet, dont l'exiſtence n'avoit encore été certifiée que par Bouvet lui-même. Le capitaine Cook la chercha donc depuis le 6 juſqu'au 22 de Février. Il avoit alors parcouru 13° de longitude, dans la latitude aſſignée à la terre de Bouvet. Cependant il ne trouvoit aucune terre, ni n'appercevoit rien qui lui prouvât l'exiſtence du Cap de la Cir-

CHAP. V. ANN. 1775.

6 Fév au 22

CHAP. V. ANN. 1775

conciſion. Il n'étoit pas en ce tems-là à plus de 2° de longitude de la route qu'il avoit faite vers le ſud, en partant du Cap de Bonne-Eſpérance. Il eût donc été inutile de ſuivre la même direction pour aller plus loin dans l'eſt. Mais déſirant de réſoudre la queſtion concernant une autre terre, qu'on ſuppoſoit avoir été vue plus loin dans le ſud, il dirigea ſa courſe vers l'endroit où on prétendoit qu'étoit cette terre. Il y employa deux jours, mais vainement; & enfin après avoir attentivement examiné les lieux où il croyoit pouvoir trouver quelque choſe, & ne trouvant abſolument rien, il reſta convaincu que les isles de glace avoient trompé nos navigateurs auſſi bien que Bouvet.

LE capitaine Cook avoit alors fait le tour de la mer du ſud dans les plus hautes latitudes; & il la traverſa de manière à ne plus laiſſer croire qu'il y ait un continent, à moins qu'il ne ſoit

jusque sous le pôle, & hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois l'Océan, qui s'étend sous les tropiques, non-seulement il confirma plusieurs anciennes découvertes; mais il en fit beaucoup de nouvelles, & on peut même dire qu'en cela il a laissé bien peu de chose à espérer à ceux qui l'imiteront. Le but de son voyage fut, à tous égards, rempli; & l'hémisphère méridional suffisamment examiné. Par-là, il mit fin aux recherches d'un continent sud, qui depuis près de deux siècles ont captivé l'attention de diverses puissances maritimes, & ont été l'objet des sollicitations pressantes des Philosophes & des Géographes.

ENFIN, après tant de courses autour du globe, le capitaine Cook songea à retourner en Angleterre. Il eut cependant d'abord quelque intention de prolonger un peu son voyage, pour examiner l'endroit où est, dit-on, située la

CHAP. V. ANN. 1775.

terre découverte par les François; mais après une mure délibération, il abandonna ce deſſein. Il conſidéra que ſi cette découverte étoit vraie, ceux qui en étoient les auteurs devoient avoir auſſi bien examiné l'endroit qu'il pourroit l'examiner lui-même ; que ce ne pouvoit être qu'une isle, & que d'après le froid que nos voyageurs avoient ſenti par la même latitude, cette isle devoit être ſtérile & mauvaiſe. En outre, il auroit fallu que les Anglois reſtaſſent au moins deux mois de plus en mer, dans une latitude orageuſe, & avec un vaiſſeau très-fatigué. Les voiles & les cordages étoient preſque pourris. A tout moment il ſe caſſoit quelque choſe ; & on n'avoit plus de quoi le remplacer. Les proviſions du vaiſſeau étoient ſi vieillies, qu'elles ne fourniſſoient qu'une mauvaiſe nourriture, & depuis longtems l'équipage manquoit de rafraîchiſſemens. A la vérité tout le monde ſe portoit bien à bord, tout le monde auroit

volontiers ſuivi le capitaine ; mais pour lui que ſa prudence n'abandonnoit pas, il craignoit que le ſcorbut s'emparât de ſes gens, quand il ne lui reſtoit plus de remèdes à oppoſer à cette maladie funeſte. Il penſoit d'ailleurs qu'il y auroit de la cruauté à prolonger ſans néceſſité les périls & les fatigues de ces hommes qui s'étoient tous bien conduits pendant un ſi long voyage ; & il ſe regardoit comme obligé de leur témoigner ſa reconnoiſſance, en leur épargnant des peines ; car il faut le répéter, animés par l'exemple de leurs Officiers, les matelots avoient montré qu'il n'y avoit point d'obſtacles, point de dangers qu'ils n'oſaſſent ſurmonter ; & la ſéparation de l'Aventure n'avoit nullement diminué ni leur ardeur, ni leur courage, ni même leur gaieté.

D'APRÈS ces reflexions, dictées par la ſageſſe & l'humanité, le capitaine Cook

CHAP. V. ANN. 1775

résolut donc, sans perdre de tems à chercher les découvertes des François, de prendre le chemin du Cap de Bonne-Espérance. Il se proposa cependant de voir en passant les isles de Denia & de Marseveen, qui sont placées sur la carte (*a*) des variations du docteur Halley. Mais quoiqu'il eût parcouru, depuis le 25 Février jusqu'au 13 de Mars, les latitudes où devoient être ces isles, il ne les apperçut point. Rien même ne lui fit espérer qu'il pourroit les trouver; & il ne voulut pas employer plus de tems à les chercher ou à prouver leur non-existence. Tous nos voyageurs devoient désirer de gagner un port. Le capitaine Cook qui le souhaitoit non moins que les autres, ne voulut pas paroître s'opposer au vœu général; & il dirigea sa

(*a*) Elles sont placées par la latitude sud de 4° ½, & par la longitude est de 4° du méridien du Cap de Bonne-Espérance.

course, sans plus de délai, vers le Cap de Bonne-Espérance (*a*).

DÈS qu'il eut invariablement formé ce dessein, il demanda à tous les principaux & bas Officiers les livres de Lock & les journaux qu'ils avoient tenus. Ils lui furent sur le champ remis, & il les scella pour être délivrés au bureau de l'Amirauté. Cette formalité étoit conforme aux instructions qu'il avoit reçues à son départ. Il enjoignit aussi à ses Officiers & à tout l'équipage, de ne point divulguer où ils avoient été, jusqu'à ce que l'Amirauté leur en accordât la permission; mais il faut convenir que cet ordre paroît bien difficile à remplir, si on considère le penchant qu'ont tous les hommes à parler des entreprises extraordinaires & des aventures où ils se sont trouvés mêlés.

LORSQUE la Résolution approchoit

(*a*) Il étoit alors par la latitude 38° 38′ sud, & par les 23° 37′ de longitude est.

CHAP. V. ANN. 1775.

du Cap de Bonne-Espérance ; elle rencontra un vaisseau de la Compagnie des Indes Hollandoise, commandé par le capitaine Bosch, & venant du Bengale. Bientôt après elle trouva encore le vrai Breton, vaisseau de la Compagnie Angloise, monté par le capitaine Broadly. M. Bosch s'empressa d'offrir à nos navigateurs du sucre, de l'arake, & tout ce qui étoit à son bord ; & M. Broadly leur envoya généreusement des provisions fraîches, du thé, & plusieurs autres articles qui ne pouvoient pas manquer de leur être très-agréables. Quelques gazettes même assez anciennes, que M. Broadly leur donna, parurent d'un grand prix à des hommes qui avoient été privés si long-tems des nouvelles de leur patrie. Nos voyageurs apprirent aussi, par MM. Bosch & Broadly, quelques particularités concernant l'Aventure, depuis qu'elle s'étoit séparée de la Résolution.

CHAP. V.

ANN. 1775. 22 Mars.

LE mercredi 22 de Mars (*a*), le capitaine Cook fit mouiller l'ancre dans la Baie de la Table, où il trouva des vaisseaux Hollandois, des François, & la Cérès appartenant à la Compagnie des Indes angloises, commandée par le capitaine Newte, & allant à Londres. Le capitaine Cook profita d'une occasion aussi favorable. Il remit à M. Newte la première partie de son journal avec plusieurs cartes & dessins pour les lords de l'Amirauté.

DU moment que le capitaine Cook étoit parti du Cap de Bonne-Espérance pour naviger autour du globe jusqu'à son retour dans le même port, il avoit parcouru vingt mille lieues de mer; ce qui est presque égal à trois fois la circonférence de la terre. Jamais aucun vais-

(*a*) Pour nos Navigateurs, qui avoient fait le tour du Monde, il n'étoit que mercredi 22 Mars; mais au Cap de Bonne-Espérance, il étoit jeudi 21.

CHAP. V. ANN. 1775

seau, avant la Résolution, n'avoit fait une aussi longue route en si peu de tems. Il n'étoit sans doute pas surprenant que les voiles & les cordages fussent endommagés, même entièrement pourris. Cependant dans ce pénible voyage par tant de latitudes différentes, depuis 9 jusqu'à 71°, les Anglois ne perdirent pas une voile, ni ne cassèrent la moindre vergue; bonheur qu'on doit attribuer & à la bonté du vaisseau & de ses agrès, & aux soins vigilans de ses habiles Officiers.

IL est inutile, je crois, de s'étendre sur la suite de ce voyage. Quoique nos navigateurs n'aient point rallenti leur attention pour tout ce qui intéresse la Géographie & la Marine, quoiqu'ils aient observé avec la même sagacité tout ce qu'ils ont cru digne de remarque, comme ils ne voyageoient plus dans des mers inconnues, & qu'ils n'avoient point de pays nouveaux à découvrir, il nous

ſuffira de parler brièvement des endroits où ils s'arrêtèrent en revenant en Angleterre.

LES réparations du vaiſſeau étant complètement achevées & les uſtenſiles embarqués, ainſi que les proviſions fraîches, le capitaine Cook partit du Cap de Bonne-Eſpérance le 27 Avril; & le 15 de Mai il arriva à Sainte-Hélène. Il ſéjourna dans cette isle juſqu'au 21; & en étant reparti, il fit voile pour celle de l'Aſcenſion, où il jetta l'ancre le 28. Là il s'arrêta trois jours. Enſuite il dirigea ſa courſe vers l'isle de Fernando de Noronha, qu'il atteignit le 9 de Juin.

27 Avril.
15 Mai.
21 *Id.*
28 *Id.*
31 *Id.*
9 Juin.

DANS cet intervalle, le capitaine Cook renouvella les expériences pour deſſaler l'eau de la mer. Le réſultat prouva que l'invention étoit bonne; mais qu'il ne ſeroit pas prudent de compter entièrement ſur ce moyen pour ſe procurer de l'eau fraîche. Il eſt certain que

CHAP. V. ANN. 1775

quand on a assez de bois, & que le cuivre de la machine à distiller est bien étamé, on peut dessaler assez d'eau pour soutenir la vie d'un équipage; mais non pas pour s'en procurer une assez grande quantité pour les besoins & la propreté qu'exigent des climats chauds. Le capitaine Cook étoit convaincu par expérience que rien ne contribue plus à la santé des gens de mer que d'avoir beaucoup d'eau.

LE 14 de Juillet, la Résolution entra dans le Port royal de Fayal, l'une des Açores. Le seul dessein qu'avoit le capitaine Cook en s'arrêtant là, c'étoit de fournir à M. Wales, l'occasion de régler les montres marines, & de pouvoir fixer la longitude des Açores avec la plus grande justesse possible. Il n'eut pas plutôt fait mouiller l'ancre, qu'il envoya un de ses Officiers au Consul anglois, afin qu'il instruisît le Gouverneur de l'arrivée de la Résolution, & qu'il lui demandât

mandât la permiſſion de faire à terre des obſervations aſtronomiques. M. Dent qui rempliſſoit la place de Conſul, non-ſeulement obtint cette permiſſion; mais il fit préparer dans ſon jardin un endroit où M. Wales plaça ſon obſervatoire.

LES travaux de M. Wales étant achevés, le 19, nos navigateurs s'empreſsèrent de ſe rendre en Angleterre. Le 30 ils mouillèrent l'ancre à Spithead, & ils débarquèrent à Porſtmouth. Ils avoient été abſens de leur patrie pendant trois ans & huit jours; & quoiqu'ils euſſent continuellement voyagé dans les climats les plus différents, c'eſt-à-dire, ou très-froids ou très-chauds, ils n'avoient perdu que quatre hommes, dont un ſeul de maladie.

19 Juillet.

30 *Id.*

CHAP. IV.
ANN. 1775.

CHAPITRE VI.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis la concluſion de ſon ſecond voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du troiſième voyage dans l'Ocean-Pacifique.

LA manière dont le capitaine Cook avoit dirigé ſon ſecond voyage, les découvertes qu'il avoit faites, la ſolution du grand problême pour lequel il avoit été envoyé ; tout enfin juſtifioit les perſonnes qui avoient concouru à le faire mettre à la tête d'une ſi noble entrepriſe, & le rendoit encore plus recommandable à leurs yeux. Il n'y avoit eu pendant ſon abſence aucun changement dans les départemens de l'Amirauté. L'illuſtre lord Sandwich, dont l'eſprit étendu avoit adopté ce vaſte plan de navigation que le capitaine Cook venoit

de remplir, étoit encore dans le ministère; aussi jouit-il de la plus grande satisfaction, quand il vit ses projets si dignement exécutés. Il ne perdit pas un instant pour faire valoir auprès du Roi les services du capitaine Cook; & Sa Majesté montra qu'elle n'avoit pas besoin d'être long-tems sollicitée pour recompenser le mérite. Le 9 du mois d'Août, notre navigateur qui n'étoit encore que Capitaine commandant, fut élevé au rang de Capitaine en pied. Trois jours après il reçut encore une marque plus distinguée de la protection du Gouvernement. Il eut, en sa qualité de Capitaine, une place dans l'administration de l'hôpital de Gréenwich; place qui lui fut accordée pour qu'il pût jouir agréablement du prix de ses grands travaux.

ON ne peut pas douter que les amis des Sciences ne fussent particulièrement attentifs à l'effet que devoient produire les découvertes du capitaine Cook. Les

CHAP. VI. ANN. 1775.

additions que cet habile Marin venoit de faire aux connoiſſances géographiques, à la navigation, à l'aſtronomie, & les vues qu'il donnoit ſur la vie, les mœurs, les uſages de tant de peuples différens, ne pouvoient pas manquer de lui mériter l'eſtime & la reconnoiſſance des vrais Philoſophes. Intimement lié avec pluſieurs ſavans, & ſur-tout avec ſir John Pringle, alors Préſident de la Société Royale, il fut engagé par ſes amis à ſolliciter une place dans cette Compagnie illuſtre. En conſéquence, vers la fin de 1775, il ſe mit au nombre des

1776. 29 Févr. candidats. Le 29 de Février on l'élut

7 Mars. unanimement, & le 7 de Mars on procéda ſolemnellement à ſa réception. Le même jour, on lut un mémoire de lui adreſſé à ſir John Pringle, relativement à la méthode qu'il avoit ſuivie, pour conſerver la ſanté de l'équipage de la Réſolution, pendant ſon voyage autour

18 Avril. du monde. Le 18 Avril, le Préſident de la Société Royale le détermina à lui

communiquer un autre mémoire sur les marées de la mer du Sud. Ses observations ont été principalement faites dans la rivière de l'Endéavour, & sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande.

CHAP. VI. ANN. 1776.

UN plus grand honneur que celui d'être simple membre de la Société Royale, étoit réservé au capitaine Cook. Sir John Pringle & le conseil de la Société, résolurent de lui accorder la médaille d'or, destinée à l'écrit le plus utile qui ait paru dans l'année, sur des expériences nouvelles; & un tel choix étoit sans doute plein de sagesse & d'équité. Si le capitaine Cook n'avoit point fait des découvertes importantes, s'il n'avoit point résolu le problême sur un continent austral, son nom seroit également immortel, pour avoir veillé avec tant d'humanité & avec tant de bonheur, à la conservation de la santé des gens de mer. Aussi doit-on applaudir à ce qu'il dit modestement de lui-

même, en terminant la relation de son
CHAP. VI. second voyage. « Quel que puisse être
ANN. 1776 » le jugement qu'on portera sur ce que
» je viens d'écrire, c'est avec une véritable
» satisfaction, & sans m'attribuer aucun
» autre mérite que celui de l'attention
» que j'ai portée à mon devoir, que
» je conclurai mon récit par une obser-
» vation importante & fondée sur l'expé-
» rience. J'ai eu l'avantage de trouver
» la possibilité de conserver pendant long-
» tems la santé d'un équipage nombreux,
» dans des climats divers, & parmi les
» fatigues & les dangers; or cela seul
» rendra encore mon voyage précieux
» aux yeux des hommes bienfaisans, lors
» même que les disputes sur un conti-
» nent Australe auront cessé de fixer l'at-
» tention du public, & de diviser les
» Philosophes. »

SIR John Pringle avoit accoutumé, en délivrant la médaille de sir Godfrey Copley, de faire une analyse de l'Ou-

vrage qui avoit mérité cette médaille. Ainſi, à l'occaſion du Mémoire du capitaine Cook, le Préſident put étendre ſon diſcours. L'objet étoit parfaitement analogue à ſon goût & à ſes études. Sa vie entière avoit été conſacrée non-ſeulement à chercher les moyens de guérir les maladies qui affligent l'humanité ; mais les moyens plus utiles de prévenir ces maladies. C'eſt donc avec une douce ſatisfaction qu'il célébra les talens d'un ami, dont les précautions, auſſi ſimples que ſages, ont rendu la navigation autour du monde preſque ſans danger pour la ſanté.

CHAP. VI. ANN. 1776

Au commencement de ſon diſcours, ſir John Pringle demande : « Quelles » expériences peuvent être plus utiles » que celles qui ont pour objet de con» ſerver la vie des hommes? Quand pour» rons-nous en trouver qui aient eu plus » de ſuccès que celles dont nous nous oc» cupons maintenant ? Ici, ajoute le Pré-

CHAP. VI. ANN. 1776.

» ſident ; nous ne voyons point le vain
» pouvoir dont ſe vante l'empiriſme,
» ni les ingénieuſes & trompeuſes théo-
» ries de l'eſprit de ſyſtême ; mais un dé-
» tail ſuccint & inconteſtable des moyens
» dont s'eſt ſervi le capitaine Cook, avec
» l'aide de la Providence divine, pour
» faire un voyage de trois ans & huit
» jours, à travers tous les climats, de-
» puis les 52° nord aux 71° ſud, ſans
» avoir perdu qu'un ſeul matelot, ſur
» cent dix-huit hommes qu'il avoit dans
» ſon vaiſſeau (*a*). Je veux demander
» à préſent, continua ſir John, à ceux
» qui connoiſſent le mieux les calculs
» ſur les mortalités, s'ils ont jamais vu,
» dans le meilleur climat & dans l'état

(*a*) M. PATTEN, chirurgien de la Réſolution, informa ſir John Pringle, que cet homme mourut d'une conſomption, qui ſe termina en hydropiſie. Il s'étoit plaint à bonne heure d'une toux, & enſuite d'autres ſymptomes de conſomption qui ne l'abandonnèrent jamais. Il y a apparence que ſes poumons etoient attaqués avant qu'il entrât à bord.

» de vie le plus paiſible, mourir auſſi peu
» d'hommes ſur cent dix-huit, en trois
» années de tems? Lorſque nous avons
» vu dans l'hiſtoire des anciens naviga-
» teurs, qu'il périſſoit autrefois tant de
» monde à la mer, combien nous de-
» vons être agréablement étonnés, en
» apprenant qu'il eſt poſſible de braver
» l'inſalubrité de l'air qu'on reſpire ſur
» l'Océan, & qu'enfin un voyage autour
» du monde ne ſera déſormais pas plus
» dangereux pour la ſanté qu'une ſimple
» courſe en Europe. »

DANS la ſuite de ce diſcours, le Préſident parle des ravages & de la mort que le ſcorbut avoit coutume de produire dans les voyages de long cours. Enſuite il fait connoître, en y ajoutant ſes propres obſervations, la méthode que le capitaine Cook a ſuivie pour maintenir la ſanté de ſon équipage; & enfin en achevant, il remarque que jamais la Société Royale n'a plus dignement ac-

CHAP. VI. ANN. 1776

cordé la médaille d'or, qui eſt le ſymbole fidèle de l'eſtime & de la bienfaiſance. « Si à Rome, dit-il, on décernoit la couronne civique à celui qui » ſauvoit un ſimple citoyen, quels lauriers ne ſont pas dus à l'homme qui » en ayant ſauvé pluſieurs, éterniſe dans » nos tranſactions les moyens dont doit » ſe ſervir la Grande-Bretagne, pour » conſerver dans les plus longs voyages » la ſanté de ſes intrépides enfans, de ces » enfans qui, en s'expoſant à tant de périls, contribuent noblement à ſa gloire, » à ſon opulence & à la durée de ſa puiſſance maritime (a).

(a) CES citations ſont tirées des Diſcours de ſir John Pringle, pages 145, 147, 199, on ne ſera pas fâché de retrouver ici, ce qu'a dit le capitaine Cook des diverſes cauſes qui, avec l'aide de la Providence, ont contribué à maintenir la ſanté conſtante & vraiment extraordinaire, dont ſon équipage a joui. — « Dans l'Introduction de ma relation, dit-il, j'ai » parlé de l'extrême attention qu'eut l'Amirauté, de » me faire fournir tous les articles que l'expérience

LORSQUE la médaille fut décernée au capitaine Cook, il manquoit une seule

» ou la théorie jugeoit propres à conserver la santé » des gens de mer. Je n'abuserai pas du tems de mes » Lecteurs en les leur détaillant tous, mais je citerai » ceux qui m'ont paru les plus utiles.

» NOUS avions une grande quantité de dreche, » dont nous faisions du *mout-de-biere*. Dès qu'un » matelot avoit le moindre symptome du scorbut, ou » qu'on le soupçonnoit de porter le germe de cette » maladie fatale, on lui faisoit boire chaque jour, » depuis une jusqu'à deux, & souvent trois pintes » de ce mout-de-biere, suivant que le chirurgien le » jugeoit nécessaire. Quelquefois même il en ordon- » noit quatre pintes. Cette boisson, est sans contrédit » une des plus anti-scorbutiques qu'on ait décou- » vertes, & si on s'en sert à tems, & avec l'attention » convenable, je suis convaincu qu'elle empêchera » toujours le scorbut de faire de grands progrés. Ce- » pendant je ne pense pas qu'elle puisse le guérir radi- » calement à la mer.

» NOUS étions pourvus de beaucoup de *sour-krout*. » C'est un aliment sain, & suivant moi, un très-puissant » anti-scorbutique. D'ailleurs il ne se corrompt pas en » vieillissant; quand nous étions en mer, on en ser- » voit une livre à chaque homme, deux fois par

CHAP. VI. ANN. 1776.

chose à cette auguste cérémonie, il n'étoit point lui-même présent à l'assemblée;

» semaine, ou plus souvent si on le jugeoit convenable.

» LES *Tablettes-de-Bouillon* sont aussi très-bonnes, » & nous en avions une provision considérable. On » en faisoit bouillir trois fois par semaine, dans les » rations de fèves, à raison d'une once par homme; » & quand nous relâchions dans des endroits, où » nous pouvions nous procurer des végétaux frais, » on en mêloit tous les matins pour déjeuner dans » les rations de farine de froment, ou de gruau, & » à dîner dans les féves & les herbages. Cela rendoit » nos repas plus sains, & en outre, cela donnoit aux » végétaux un goût plus agréable, & engageoit les » matelots à en manger sans répugnance.

» LE *jus de limon ou d'orange*, est un puissant anti- » scorbutique, dont nous étions bien pourvus. Le » chirurgien l'employa souvent avec succès.

» PARMI nos provisions on nous donna du *sucre* à » la place de l'*huile*; & le *gruau* fut suppléé en partie » par la *farine de froment*. Je pense que ce change- » ment nous fut utile. Non-seulement le sucre est » un assez bon anti-scorbutique, mais l'huile, & sur- » tout celle qu'on emploie dans les vaisseaux anglois, » me semble propre à donner le scorbut.

& il ne put ni entendre le discours du Président, ni recevoir publiquement la

» MAIS les choses les plus salubres, soit comme » alimens, soit comme remèdes, ne peuvent avoir » aucun succès, à moins qu'on ne prenne beaucoup » de précautions. En cela, plusieurs années d'expé- » rience, & les conseils que j'ai reçus de sir Hugh » Palliser, des capitaines Campbell & Wallis, & de » divers autres officiers intelligens, m'ont mis à même » d'établir les règles par lesquelles je me suis gou- » verné dans mon voyage.

» L'EQUIPAGE étoit divisé en trois quarts, * » excepté dans les occasions extraordinaires. Par » ce moyen les matelots n'étoient pas si long-tems » exposés à l'air, que s'il n'y avoit eu que deux » quarts. Ils avoient des hardes sèches pour se changer » lorsqu'ils étoient mouillés; & d'ailleurs on prenoit » soin de les faire mouiller le moins possible.

» ON étoit attentif à faire tenir leurs personnes, » leurs hamacs, leur coucher, leurs vêtemens, &c. » toujours propres & secs. Le vaisseau étoit souvent » seché & nétoyé dans les entreponts. Une ou » deux fois par semaine on y allumoit du feu; & » quand le mauvais tems ne le permettoit pas, on y

* Le quart est la partie de l'équipage qui veille à la conduite du vaisseau.

CHAP. VI. ANN. 1776. couronne. Quelques mois avant l'anniversaire de Saint-André, jour où la Société

» faisoit fumer de la poudre à canon, mêlée avec » du vinaigre & de l'eau. Je faisoit fréquemment » mettre du feu dans un pot de fer, qu'on plaçoit à » fonds de cale, ce qui servoit à purifier l'air des » endroits les plus bas du vaisseau. On ne sauroit ja- » mais apporter assez d'attention au renouvellement » de l'air & à la propreté du vaisseau, comme à » celle de l'équipage. La moindre négligence enfante » des odeurs putrides & désagréables, que le feu » seul peut corriger.

» LES ustensiles de cuivre pour la cuisine, étoient » toujours exactement nétoyés.

» JE ne souffrois jamais qu'on laissât manger à » l'équipage la graisse de bœuf ou de porc salé, parce » que je crois qu'elle donne le scorbut.

» J'AVOIS soin de prendre de l'eau fraîche, par- » tout où je pouvois en trouver, quoique souvent » j'en eusse peu de besoin; parce que je crois que » l'eau nouvellement puisée, vaut toujours beaucoup » mieux que celle qui a resté quelque tems dans les » tonneaux. D'ailleurs nous n'étions jamais obligés » de ménager cette importante provision : nous en » avions au contraire pour nos moindres besoins. A

Royale distribue ses prix, le capitaine Cook étoit parti pour son dernier voyage.

» la vérité tous les navigateurs ne doivent pas s'at-
» tendre à jouir des mêmes avantages que j'ai eus à
» cet égard. Je voyageois dans de très-hautes lati-
» tudes : mais les peines & les dangers inséparables
» d'une pareille entreprise, étoient compensés, en
» quelque sorte, par le plaisir singulier d'extraire
» souvent de l'eau fraîche des glaces qui chargeoient
» l'Océan où nous navigions.

» NOUS vîmes peu d'endroits, où la main de
» l'homme, ou la bienfaisante nature, n'eût pas mis
» quelques provisions fraîches, animales ou végé-
» tales, dont nous pouvions profiter. Mon premier
» soin, en arrivant dans un port, étoit de chercher
» tout ce qui pouvoit convenir à l'équipage, & pour
» obliger les matelots à en faire usage, j'employois
» l'exemple & l'autorité. Mais l'utilité de ces sortes
» de rafraîchissemens, fut sitôt reconnue, que je n'a-
» vois plus guère besoin de les recommander.

» LE capitaine Cook, avant de s'embarquer pour son troisième voyage, écrivit une lettre à sir John Pringle, datée de la rade de Plymouth, le 7 Juillet 1776, dans laquelle il lui dit : « Je conviens avec
» vous que la cherté du jus de limon & d'orange
» doit empêcher d'en prendre en grande quantité,

CHAP. VI. ANN. 1776.

La médaille fut remise entre les mains de madame Cook, qui jouit de la joie la plus vive & la plus pure, en recevant ce témoignage de la gloire de son époux. On ne peut cependant pas douter que le capitaine ne fût instruit, avant son départ d'Angleterre, de la distinction que la Société Royale lui destinoit.

APRÈS son second voyage, le capitaine Cook se fit connoître dans le monde comme un bon Écrivain. Lorsque le Gouvernement avoit fait publier la Relation du voyage de notre navigateur

» mais je ne crois pas cet article absolument néces-
» saire; s'il peut contribuer avec les autres anti-scorbu-
» tiques à la santé des matelots, il me semble du
» moins qu'il ne peut pas suffire. Je n'ai pas non plus
» une grande opinion du vinaigre; mon équipage en usa
» très-peu pendant mon second voyage, & vers la fin
» du voyage il n'en eut point du tout. Cependant nous
» n'eûmes point à nous plaindre qu'il nous eût manqué.
» Je fais rarement arroser le dedans de mon vaisseau
» avec du vinaigre, parce que je crois que le feu &
» la fumée produit un bien meilleur effet.

dans

dans l'Endéavour, ainſi que les voyages des capitaines Byron, Carteret & Wallis, on penſa qu'il falloit employer la plume d'un homme de lettres à rédiger les différens journaux de ces Officiers. Le docteur Hawkeſworth, connu & eſtimé du public, fut employé à ce travail; mais au ſecond voyage de M. Cook, on crut que ce ſavant marin pouvoit ſe paſſer d'une main étrangère, & qu'il étoit lui-même en état d'écrire ſes relations. Son journal n'avoit effectivement beſoin que de quelques légères corrections, & d'être diviſé par chapitres. Nous ne faiſons qu'lui rendre juſtice, en diſant que ſa manière d'écrire ajoute beaucoup à ſa gloire. Son ſtyle eſt naturel, clair, vigoureux, digne de ſon caractère & de ſon ſujet; & nous croyons qu'un Auteur plus élégant auroit peut-être nui à la ſimplicité qu'exige une pareille narration. C'eſt quelque tems après le départ du capitaine qu'on imprima ſon Ouvrage, & l'édition en fut conſiée à ſonſavant & eſtimable

CHAP. VI. ANN. 1776.

CHAP. VI. ANN. 1776.

ami le docteur Douglas, dont la promotion à l'épiscopat, a depuis causé le plus grand plaisir à tous les amis des lettres & de la vertu. La relation du capitaine Cook fut d'ailleurs enrichie d'excellentes cartes, & de plusieurs belles gravures, d'après les dessins de M. Hodges.

CET Ouvrage fut bientôt suivi par les observations astronomiques que M. Wales avoit faites à bord de la Résolution, & M. Bayley à bord de l'Aventure; observations entreprises aux dépens des commissaires des longitudes, & publiées par leur ordre. Les livres de M. Wales & de M. Bayley, prouvent encore mieux de quelle utilité le voyage du capitaine Cook a été pour les sciences (*a*).

(*a*) Indépendamment des Ouvrages que le Gouvernement fit publier à cette occasion, M. George Forster en fit imprimer un en deux volumes, in-4°, intitulé: *Voyage autour du Monde dans la frégate la*

LE récit de quelques-unes des circonſtances dont nous venons de parler a précédé la date où elles auroient dû naturellement paroître ; mais nous avons cru qu'il valoit mieux les rapporter ici que d'interrompre le fil de la narration du dernier voyage qui doit remplir le chapitre ſuivant.

QUOIQU'ON s'attendît bien que le capitaine Cook ne dût ſonger qu'à ſe repoſer de ſes grands travaux, le projet des découvertes n'avoit pas été entière-

Réſolution. Il parut en 1777. L'année ſuivante, le docteur John-Reynold Forſter donna au public un autre volume in-4°, ſous le titre d'*Obſervations faites pendant un Voyage autour du Monde, ſur la Phyſique, la Geographie, l'Hiſtoire Naturelle & la Morale*. Il eſt inutile de dire que ces différens ouvrages contiennent beaucoup de choſes curieuſes. M. George Forſter, ayant été accuſé de s'être trompé ſur pluſieurs faits, M. Wales écrivit des remarques critiques, auxquelles M. George Forſter répondit. Quant à deux ou trois autres livres publiés à la hâte ſur le même ſujet, nous n'en parlerons pas ici.

CHAP. VI. ANN. 1776

ment abandonné L'espérance de trouver une terre Australe inconnue pour y établir un commerce & des colonies utiles, s'étoit évanoui ; mais il restoit une autre importante question à résoudre ; on vouloit savoir s'il existoit réellement un passage dans le nord de l'Océan Pacifique.

DIVERS navigateurs, & sur-tout des Anglois, ont cherché ardemment à découvrir une route plus courte, plus commode & plus avantageuse pour la navigation du Japon, de la Chine, & en général de toutes les Indes Orientales, que l'ennuyeux circuit du Cap de Bonne-Espérance. Des marins intrépides ont tenté de s'ouvrir un chemin par l'ouest de l'Amérique septentrionale. Forbisher a commencé à le chercher en 1576, & il a été imité par plusieurs autres jusques à James & Fox en 1631. Leurs expéditions ont sans doute beaucoup étendu les connoissances nautiques.

L'Amérique en a été mieux connue. On a découvert les baies d'Hudſon & de Baffin. Mais le paſſage qu'on déſiroit n'a point été trouvé. Toutes les tentatives des Hollandois, & de nos compatriotes pour paſſer dans le nord de l'Aſie, en allant vers l'eſt, n'ont pas été plus heureuſes. Le voyage de Wood en 1676, ſemble avoir terminé la longue liſte des inutiles entrepriſes qu'on fit dans le ſiècle dernier pour trouver ce paſſage; & enfin ſi la poſſibilité de le découvrir n'a pas été abſolument démontrée, les recherches en furent toujours ſi infructueuſes qu'on crut pendant long-tems devoir y renoncer.

L'ESPÉRANCE ſe ranima un peu avant le milieu de ce ſiècle. M. Dobbs ſoutint vivement la probabilité d'un paſſage au nord-oueſt de la baie d'Hudſon, & fixa l'attention de l'Angleterre ſur cet important objet. Il fut cauſe que le Gouvernement envoya le capitaine Middle-

CHAP. VI. ANN. 1776

ton en 1741, & les capitaines Smith & Moore en 1746, pour tâcher de découvrir ce paſſage; mais quoiqu'un acte du Parlement aſſurât vingt mille guinées de récompenſe à celui qui réuſſiroit dans une pareille entrepriſe, elle n'en fut pas plus avancée.

LA ſolution d'un problême auſſi important pour la navigation, étoit réſervée au règne de George III, & ce projet, digne du premier lord de l'Amirauté, fut adopté par lui avec empreſſement. On fit d'abord partir lord Mulgrave avec deux vaiſſeaux pour examiner juſqu'où on pouvoit aller vers le pôle nord. Dans cette expédition lord Mulgrave rencontra les difficultés inſurmontables qui ont rebuté tant d'autres voyageurs. Cependant l'eſpoir d'ouvrir une communication par le nord, entre l'Océan Atlantique & l'Océan Pacifique, ne fut point rejetté; on réſolut au contraire d'accélérer le voyage qui devoit dé-

cider s'il y avoit un passage ou non.

LA conduite d'une entreprise si intéressante, si difficile, exigeoit un chef d'une expérience consommée, & d'un talent & d'un courage supérieurs. D'après cela, on ne pouvoit pas douter que le capitaine Cook ne fût l'homme le plus capable de remplir dignement cet emploi. Cependant, quoique tout le monde désirât vivement qu'il s'en chargeât, personne, pas même lord Sandwich, son digne patron & ami, n'osa le lui proposer. Les services récens que le Capitaine avoit rendus à la navigation & aux autres sciences, les fatigues, les dangers qu'il avoient éprouvés, tout faisoit croire qu'il ne seroit pas raisonnable de lui demander qu'il s'exposât à des périls nouveaux. En même tems il étoit naturel de prendre ses conseils sur les moyens les plus convenables pour réussir dans un pareil voyage; & on demanda particulièrement son avis sur le choix de la personne à qui

CHAP. VI. ANN. 1776.

on pouvoit donner le commandement. Pour conférer plus aisément sur cet objet, lord Sandwich invita à diner notre navigateur, sir Hugh Pallisер & M. Stephens. Là, indépendamment des bienfaits du Roi, que devoit attendre l'Officier qui auroit l'avantage de trouver le passage qu'on désiroit, on parla de tout ce qui avoit rapport à cette entreprise. On en fit valoir l'importance. On s'étendit sur l'utilité dont elle seroit pour la navigation, en complétant en quelque sorte toutes les découvertes maritimes. Le capitaine Cook se sentit si animé par tant de considérations, qu'il s'élança de son siége, en disant qu'il se chargeroit lui-même d'exécuter le projet. On peut facilement imaginer le plaisir qu'eurent ses amis. La proposition du capitaine flattoit leurs vœux secrets; car ils pensoient que lui seul pouvoit entièrement réussir dans ce périlleux voyage. Lord Sandwich ne perdit pas un moment. Il mit le projet

sous les yeux du Roi ; & le capitaine Cook fut nommé commandant de l'expédition le 10 de Février 1776. En même-tems, on décida qu'à son retour en Angleterre, il seroit de nouveau établi à Gréenwich ; & que s'il n'y avoit point alors de place vacante, l'Officier qui lui succéderoit lui résigneroit la sienne.

LE commandement de l'expédition étant ainsi arrêté, on s'occupa à déterminer quel étoit le chemin le plus convenable pour espérer de réussir. Tous les premiers navigateurs autour du monde sont retournés en Europe par le cap de Bonne-Espérance ; mais il fut résolu que l'intrépide capitaine Cook tenteroit d'y revenir par les plus hautes latitudes nord, entre l'Amérique & l'Asie, & il y a lieu de croire que c'est lui-même qui proposa de suivre cette dangereuse route. Ainsi le plan connu pour découvrir un passage au nord, fut renversé. Au lieu de chercher à entrer

CHAP. VI. ANN. 1776

de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, on voulut essayer de venir des mers Australes dans notre Océan. Quelque canal, quelque entrée qu'il puisse y avoir dans l'est de l'Amérique, propre à fournir l'espérance d'un passage, on prévit avec raison qu'il falloit que la mer fût navigable entre l'oueſt de ce continent & les extrémités de l'Asie, pour que l'expédition pût complettement réussir. Le capitaine Cook eut donc ordre de se rendre dans l'Océan Pacifique, de traverser la chaîne des nouvelles isles qu'il avoit déja vues vers le Tropique du Capricorne ; de passer sous l'Equateur dans le nord de cet Océan, & de suivre alors la route qui lui paroîtroit la plus convenable, pour fixer plusieurs points intéressans de géographie, pour faire des découvertes, & pour se rendre dans l'endroit où il croiroit pouvoir trouver un passage. La recherche de ce passage, principal objet de son expédition, lui fit résoudre, après les plus

mûres délibérations, que dès qu'il seroit arrivé sur les côtes de la Nouvelle-Albion, il s'avanceroit dans le nord, jusqu'à la latitude de 65°, & qu'il ne perdroit aucun tems à visiter les Baies ou les rivières qu'il rencontreroit avant d'être arrivé par cette latitude.

POUR donner toute sorte d'encouragement à l'exécution d'un si grand projet, les motifs d'intérêt furent joints aux obligations du devoir. L'acte du Parlement de 1745, accordoit une récompense de vingt mille livres sterlings aux vaisseaux des sujets du Roi d'Angleterre qui trouveroient le passage. Les vaisseaux même de Sa Majesté n'avoient point droit à ce prix. Un plus grand défaut de cet acte, c'est qu'il exigeoit que le passage fût trouvé dans la baie d'Hudson ; mais on remédia à ces deux inconvéniens dans une nouvelle loi, passée en 1776. On déclara que « si quelque » vaisseau appartenant aux sujets de Sa

CHAP. VI. ANN. 1776.

» Majeſté, ou à Sa Majeſté elle-même, » trouvoit une communication entre » l'Océan Atlantique & l'Océan Pacifi- » que, dans quelque direction ou paral- » lèle de l'hémiſphère nord, au-deſſus » de 52° de latitude, les propriétaires » de ces vaiſſeaux, s'ils étoient ſujets » du Roi d'Angleterre, ou le comman- » dant, officiers & matelots, ſi les vaiſ- » ſeaux appartenoient à Sa Majeſté, re- » cevroient, comme une récompenſe de » cette découverte, la ſomme de vingt » mille livres ſterling ».

LE lieutenant Pickerſgill fut expédié, en 1776, pour aller examiner les côtes de la baie de Baffin. L'année ſuivante, on chargea le lieutenant Young, non-ſeulement de parcourir l'oueſt de cette baie, mais d'eſſayer de trouver, de ce même côté, une entrée de la mer Atlantique dans la mer du ſud; mais ces deux officiers ne découvrirent rien de favorable au projet du capitaine Cook.

LE gouvernement choisit deux vaisseaux pour l'expédition principale, la Résolution & la Découverte. Le commandement du premier fut donné au capitaine Cook ; celui du second, au capitaine Clerke. La Résolution eut le même nombre d'officiers, soldats & matelots qu'à son précédent voyage; & la Découverte fut armée comme l'Aventure, excepté qu'on ne lui donna point de soldats de marine.

PENDANT que les deux vaisseaux furent en armement, le comte de Sandwich & tous les autres lords de l'Amirauté montrèrent le zèle le plus ardent, la plus grande attention pour qu'ils fussent équipés de la manière la plus satisfaisante. Ils leur firent fournir abondamment toutes les meilleures provisions qu'on pût trouver; & les choses que l'expérience avoit fait juger les plus propres à conserver la santé des équipages, furent également accordées com-

CHAP. VI. ANN. 1776

me dans le voyage précédent. Sa Majesté voulant que les habitans d'Otahiti & des autres isles de la mer du Sud que nos navigateurs pourroient visiter, jouissent des marques durables de sa bienfaisance, ordonna qu'on leur portât un assortiment d'animaux utiles. En conséquence, on embarqua dans la Résolution un taureau, deux vaches, leurs veaux, & plusieurs moutons, avec du foin & du grain pour leur nourriture; & on résolut de joindre plusieurs autres animaux à ceux-ci, quand les vaisseaux arriveroient au cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Cook eut aussi une provision considérable de graines de jardinage; ce qui ne pouvoit pas manquer d'être un présent très-agréable pour les insulaires de l'Océan Pacifique. L'Amirauté fit joindre à ces objets plusieurs choses propres à améliorer la condition de ces peuples, ainsi que divers outils de fer, & une grande quantité d'articles curieux, qui pouvoient servir aux échan-

ges du capitaine Cook, & à reſſerrer ſes liaiſons avec les Indiens. On ne ſe borna cependant point à s'occuper des nations qu'on alloit viſiter : on ſongea aux beſoins de nos matelots ; on leur donna des vêtemens propres aux climats froids. Enfin, on mit à bord tout ce qu'on crut pouvoir contribuer à la ſanté ou aux agrémens de nos navigateurs.

LES ſoins extraordinaires de lord Sandwich & des autres chefs de l'Amirauté s'étendirent à tout, afin qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit rendre l'expédition utile. Divers inſtrumens aſtronomiques & nautiques furent confiés, par le Bureau des longitudes, au capitaine Cook, & à M. King ſon ſecond lieu tenant, qui ſe chargea de faire, pendant ce voyage, les obſervations d'aſtronomie & de navigation. On avoit d'abord décidé d'envoyer un aſtronome particulier dans la Réſolution;

CHAP. VI. ANN. 1776

mais l'habileté du capitaine & celle du lieutenant rendirent ce double emploi inutile. Il en fut autrement pour la Découverte. M. Williams Bayley s'y embarqua. Il avoit déja donné des preuves de sa sagacité & de son zèle, lorsqu'il étoit dans l'Aventure avec le capitaine Furneaux. La partie de l'histoire naturelle fut confiée à M. Anderson, chirurgien de la Résolution, très-capable d'observer & de décrire tout ce qui pouvoit avoir rapport à cette science. M. Anderson avoit été d'un grand secours au capitaine Cook pendant son second voyage. Il l'avoit sur-tout beaucoup aidé dans le nombreux vocabulaire du langage d'Otahiti, & dans la comparaison des idiômes des autres isles que les Anglois avoient vues. Le capitaine Cook choisit en outre plusieurs jeunes officiers, qu'il pouvoit employer à tracer des cartes, à relever des points de vue des côtes & des caps près d'où les vaisseaux devoient passer, & à dessiner

ſiner le plan des ports & des baies où on jetteroit l'ancre. Il penſoit que ce n'étoit qu'en prenant toutes ces précautions, que ces découvertes ſeroient utiles aux navigateurs à venir. Enfin, pour rendre de toutes les manières ce voyage inſtructif & agréable, on engagea M. Webber à s'embarquer dans la Réſolution. On deſira qu'il ſuppléât, par ſon pinceau, à l'inſuffiſance des narrations, & qu'il nous repréſentât les ſcènes les plus intéreſſantes de ce mémorable voyage.

LE 8 de juin, le comte de Sandwich, ſir Hugh Palliſer, & tous les autres chefs du Bureau de l'Amirauté, par une dernière & extraordinaire marque d'attention, ſe rendirent à Long-Reach, où étoient les vaiſſeaux. Ils voulurent vérifier ſi tout l'armement étoit achevé ſuivant leurs intentions, & à la ſatisfaction des voyageurs. Cette viſite fut ſuivie d'un dîner que le capitaine Cook

CHAP. VI. ANN 1776.

donna à ſon bord à tous les lords de l'Amirauté, & à pluſieurs de leurs amis; & lorſqu'ils montèrent dans le vaiſſeau, & lorſqu'ils en débarquèrent, il les fit ſaluer de dix-ſept coups de canon, & de trois acclamations de ſon équipage.

COMME la Réſolution devoit toucher à Otahiti & aux autres isles de la Société, on ne manqua pas la ſeule occaſion qui pourroit peut-être s'offrir pour reconduire Omaï dans ſon pays natal. Il quitta Londres le 24 juin, avec le capitaine Cook; mais il ne partit qu'avec une ſatisfaction mêlée de regrets. Le ſeul nom de l'Angleterre, & des perſonnes qui, pendant ſon ſéjour, l'avoient protégé & aimé, l'affectoit ſenſiblement, & faiſoit couler ſes pleurs. Mais la joie renaiſſoit dans ſes yeux, dès qu'on lui parloit des isles où il étoit né. Les bons traitemens qu'il avoit reçus à Londres, avoient fait une profonde impreſſion ſur ſon ame. Il con-

24 Juin.

ſervoit la plus haute idée & de l'Angleterre & de la nation angloiſe ; cependant, l'eſpoir ſi doux de revoir ſa patrie, & l'avantage d'y retourner chargé de choſes qu'il ſavoit être inappréciables pour ſes compatriotes, & dont la poſſeſſion devoit le mettre à même d'obtenir une grande diſtinction, ſuffiſoient pour bannir bientôt les ſentimens triſtes qui l'affectoient, & en mettant le pied à bord, il parut preſque conſolé.

LE Roi avoit accordé à Omaï une ample proviſion de tout ce que nos navigateurs avoient vu eſtimé comme utile ou agréable pendant leur premier voyage à Otahiti, & aux autres isles de la Société. Lord Sandwich, ſir Joſeph Banks, & pluſieurs autres perſonnes de diſtinction, tant hommes que femmes, firent auſſi beaucoup de préſens à ce jeune Indien : en un mot, pendant qu'il demeura en Angleterre, & quand il en

CHAP. VI. ANN. 1776.

partit, on ne négligea rien pour qu'il pût donner aux insulaires de l'Océan pacifique, la plus noble opinion de la grandeur & de la générosité des Anglois.

CHAPITRE VII.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook depuis le commencement de ſon troiſième voyage juſqu'à ſa mort.

TOUT étant prêt à bord de la Réſolution, le capitaine Cook reçut ordre de ſe rendre à Plimouth, & de prendre la Découverte ſous ſon commandement. L'ordre fut également donné au capitaine Clerke, d'obéir à M. Cook. Le 25 de Juin, il partit de Nore pour les Dunes, & le 30 il mouilla l'ancre dans la baie de Plymouth, où la Découverte étoit déja arrivée. Ce ne fut que le 8 Juillet que notre navigateur reçut les dernières inſtructions de l'Amirauté, avec l'injonction de faire voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance. Le capitaine Clerke, retenu à Londres pour des affaires indiſpenſables, devoit le

25 Juin.
30 *Id.*

8 Juillet.

CHAP. VII
ANN. 1776

suivre dès qu'il pourroit joindre son vaisseau.

12 Juillet. DANS la soirée du 12, le capitaine Cook appareilla & sortit de Plimouth pour descendre le canal. Il commença à bonne heure à user de ses précautions pour conserver la santé de son équipage;

17 *Id.* car dès le 17, il fit fumiger les entreponts du vaisseau avec de la poudre à canon, & donner de l'air dans les endroits où l'on serre les voiles. Le 30 il

30 *Id.* y eut une éclipse totale de lune, que le capitaine Cook se prépara à observer avec un télescope de nuit; mais il ne put pas marquer les progrès de l'éclipse, parce que la lune fut presque toujours cachée par un nuage épais.

S'ÉTANT apperçu qu'il n'avoit pas assez de foin & de grain pour nourrir, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, les bestiaux qui étoient à bord, le capitaine Cook résolut de relâcher à Ténériffe. Il

crut qu'il trouveroit dans cette Isle, plutôt qu'à Madère, les rafraîchissemens & les fourrages dont il avoit besoin. Le premier du mois d'Août, il entra dans la rade de Santa-Crux, & ayant envoyé un de ses Officiers au Commandant, il en reçut l'assurance polie d'obtenir tout ce qu'il demandoit.

1 Août.

Si l'on jugeoit de Ténériffe, par la campagne qui avoisine la rade de Santa-Crux, on la trouveroit si pauvre & si stérile, qu'on ne la croiroit pas en état de nourrir ses propres habitans. Cependant, d'après toutes les provisions que nos navigateurs y trouvèrent, il paroît que l'abondance règne dans cette isle. Tout y étoit d'ailleurs à un prix si modéré, que le capitaine Cook persista à croire que Ténériffe étoit préférable à Madère pour la relâche des vaisseaux dans les voyages de long cours. A la vérité, le vin de Madère vaut mieux que celui de Ténériffe; mais aussi il coûte bien plus cher.

CHAP. VII
ANN. 1776

DURANT le court séjour que le capitaine Cook fit à Ténériffe, il continua, avec assiduité, ses observations astronomiques. M. Anderson fit aussi beaucoup de remarques sur le pays en général, sur la nature du sol, les productions & les habitans. Il apprit d'un homme, plein d'esprit & de connoissances, lequel résidoit depuis long-tems dans l'isle, que l'arbuste décrit par Tournefort & par Linnæus, sous le nom d'*arbuste à thé*, & qu'on dit ne croître qu'à la Chine, est fort commun à Ténériffe. On l'y regarde comme une herbe parasite, & chaque année on en arrache beaucoup en sarclant les vignes. Cependant les Espagnols en prennent quelquefois la feuille, en guise de Thé, & lui attribuent toutes les qualités du thé de la Chine. Ils lui donnent même le nom d'*arbuste à thé*, & ils disent qu'il y en avoit déja dans l'isle, quand elle fut découverte. Une autre curiosité botanique, fort singulière, qu'on trouve à

Ténériffe, c'eſt une eſpèce de Limon, dans lequel il y en a un plus petit & plus rond, renfermé & abſolument diſtinct.

LE climat de Ténériffe eſt généralement remarqué pour ſa ſalubrité. Il eſt ſur-tout, dit-on, très-bon pour les pulmoniques. L'habitant que nous avons déja cité, attribuoit cette propriété à la facilité qu'on a de changer ſans ceſſe de température, en ſe tranſportant à diverſes hauteurs de la montagne; & il s'étonnoit beaucoup que les Médecins Anglois n'envoyaſſent jamais leurs malades à Ténériffe, au lieu de les faire paſſer à Nice & à Lisbonne.

QUOIQU'ON diſe que les manières des Eſpagnols reſſemblent fort peu à celles des Anglois, Omaï ne trouvoit pas beaucoup de différence entr'eux. Il diſoit ſeulement que les Eſpagnols ne paroiſſoient pas être auſſi bienveillans que les Anglois, & que par leur figure

CHAP. VII. ANN. 1776.

& par leur couleur, ils avoient quelque rapport avec ses compatriotes.

4 Août

LE 4 d'Août la Resolution partit de Ténériffe, & cingla vers le Cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Cook étoit si attentif à conserver la discipline & la santé dans son vaisseau, qu'il fit faire l'exercice des canons & de la mousqueterie deux fois dans l'espace de cinq jours, ainsi que nétoyer & fumiger les

10 *Id.*

entreponts. Dans la soirée du 10, nos navigateurs arrivant près de l'isle de Bonavista, se trouvèrent environnés de rochers à fleur d'eau; de sorte qu'ils touchoient presque les brisans. Leur situation étoit sans doute très-allarmante. Mais le capitaine, avec ce sang-froid intrépide qui le caractérisoit, ne s'amusa point à sonder, pensant que ce retard, loin de diminuer le péril, pourroit l'augmenter.

LORSQUE le capitaine Cook fut près des isles du Cap-Verd, il eut occasion

de relever une erreur de M. Nichelſon, relativement à la manière de naviger dans ces parages ; erreur qui pourroit devenir funeſte aux marins qui l'adopteroient. CHAP. VII ANN. 1776

LE 13, nos voyageurs paſsèrent devant le port de Praya, dans l'iſle de Sant-Jago. Mais la découverte n'étant point-là, & la Réſolution ayant conſommé très-peu d'eau depuis ſon départ de Ténériffe, le capitaine Cook ne voulut point s'arrêter. Il fit voile au ſud. 13 Août.

ENTRE les latitudes de 12 & de 7° nord, nos navigateurs trouvèrent un ciel ſombre & brumeux. La pluie tomboit fréquemment, & elle étoit accompagnée de ces chaleurs étouffantes qui engendrent ſouvent des maladies funeſtes. Dans des tems pareils, les Commandans des vaiſſeaux ne ſauroient jamais prendre trop de précautions pour prévenir les effets du mauvais air. Il eſt

CHAP. VII. ANN. 1776.

nécessaire de purifier les entreponts avec du feu & des fumigations, & d'obliger les matelots à tenir leurs vêtemens aussi secs qu'ils le peuvent. Ces soins qu'on prenoit constamment à bord de la Résolution, eurent le plus grand succès. Le capitaine Cook avoit, à son dernier voyage, en passant dans la même latitude, six malades de moins qu'aux deux premiers. C'étoit d'autant plus surprenant, que les jointures des planches du tillac laissoient entrer beaucoup d'eau, & que les matelots étoient souvent mouillés dans leurs hamacs. Les Officiers qui avoient leurs chambres dans l'entrepont, se voyoient également chassés de leur lit par l'eau qui entroit à travers les côtés du vaisseau. Au premier beau tems on employa les calfats à boucher les ouvertures & sur le pont, & en-dedans des flancs du vaisseau; car le Capitaine ne vouloit pas exposer ses ouvriers à travailler en-dehors pendant qu'il tenoit la mer.

CHAP. VII.

ANN. 1776.

LE premier de Septembre nos navigateurs passèrent sous l'Équateur (*a*). Le 8, ils atteignirent la côte orientale du Brésil. Le capitaine Cook eut alors beaucoup de peine à déterminer sa longitude. Il fut obligé de débarquer pour faire ses observations astronomiques, & il trouva qu'il étoit à 35° & demi ou 36° au plus.

1 Sept.

8 *Id.*

LA nuit nos voyageurs virent souvent de ces petits poissons lumineux qui sont sur la mer, & dont nous avons déja donné la description. On en prit plusieurs qui parurent bien plus gros que ceux qu'avoit autrefois vus le capitaine Cook; & de tems en tems ils étoient si nombreux, qu'on les voyoit par centaines.

LE 18 Octobre, la Résolution arriva au Cap de Bonne-Espérance, & mouilla

18 Octob.

(*a*) Par la longitude de 27° 38′ ouest.

CHAP. VII
ANN. 1776.

dans la baie de la Table. Les complimens & les visites d'usage ayant été faits à M. le baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, le capitaine Cook s'occupa à faire raccommoder son vaisseau & à se procurer des provisions. Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 31 qu'on essuya une tempête horrible qui dura trois jours, & qui fut si violente, que de tous les vaisseaux qui étoient dans le port, la Résolution seule tint à l'ancre. Les effets de la tempête devinrent fatals aux Anglois qui se trouvoient à terre. Leurs tentes & leur observatoire furent mis en pièces, & leur octan astronomique éprouva beaucoup de dommages. Le 3 de Novembre la tempête cessa; & le jour suivant nos voyageurs purent reprendre leurs diverses occupations.

31 Octob.

3 Nov.

10 *Id.* CE ne fut que le 10 de Novembre que le capitaine Cook eut la satisfaction de voir arriver la Découverte. Elle étoit

partie d'Angleterre le premier d'Août, & elle seroit entrée dans la baie de la Table, huit jours plutôt, si la tempête ne l'en avoit écartée. On s'empressa à la mettre en état de continuer le voyage.

PENDANT que nos navigateurs achevoient de se préparer à partir du Cap, il leur arriva un accident assez fâcheux. Ils avoient mis leur bétail à terre pour le faire rafraîchir. Le taureau, les deux vaches & leurs veaux paissoient le long du rivage avec beaucoup d'autres bœufs; mais le capitaine Cook fut averti de garder ses moutons qui étoient au nombre de seize, du côté des tentes, & de les faire rentrer tous les soirs. Dans la nuit du 13 au 14, quelques chiens s'étant élancés parmi les moutons, les forcèrent de sortir de leur parc, & après en avoir étranglé quatre, ils dispersèrent le reste. Le lendemain on en retrouva six; mais les deux béliers & quatre des plus belles brebis furent perdus. Le baron de Plet- 14 Nov.

CHAP. VII
ANN. 1776

temberg étant alors à la campagne, le capitaine Cook s'adreſſa à M. Hemay, Lieutenant du Gouvernement, & au Fiſcal; & ces deux Meſſieurs promirent de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour retrouver les moutons volés. Les Hollandois ſe vantent que la police eſt ſi bien obſervée au Cap, qu'il n'eſt pas poſſible à un eſclave, quelque ruſé qu'il ſoit, de ſe dérober à leur vigilance. Cependant les moutons des Anglois demeurèrent cachés, malgré toutes les recherches du Fiſcal & des autres Officiers. Enfin après beaucoup de peines & de dépenſes inutiles, le capitaine Cook ayant employé quelques mauvais garnemens du Cap, il recouvra ſes moutons, à l'exception de deux brebis, dont on n'entendit plus parler. La perſonne qui lui conſeilla de s'adreſſer à ceux qui lui ramenèrent quatre de ſes moutons, les lui peignit comme des drôles qui, pour un ducat, couperoient le cou à leurs maîtres, mettroient le feu à leurs maiſons,

ſons, & les enſeveliroient dans les cendres avec toute leur famille.

TANDIS que la Réſolution étoit au cap, M. Anderſon & quelques officiers pénétrèrent dans le pays. M. Anderſon ſe montroit ſans ceſſe attentif à obſerver tout ce qui étoit digne de remarque; cependant, ce qu'il recueillit au cap ne ſemble que fort peu de choſe à côté de l'exacte & curieuſe deſcription qu'a publiée M. Sparrman.

SANS négliger un inſtant les objets qui avoient rapport à ſes vaiſſeaux, & qui pouvoient contribuer de quelque manière au ſuccès de ſon voyage, le capitaine Cook s'occupoit ſoigneuſement à faire des obſervations. Il étoit jaloux de bien connoître les courans, les variations de la bouſſole, la latitude & la longitude de tous les endroits où il alloit. Auſſi, les remarques qu'il inſéra dans ſon Journal, pendant ſon ſéjour

CHAP. VII
ANN. 1776

au cap de Bonne-Espérance, doivent être très estimées des navigateurs.

APRÈS le désastre arrivé à ses moutons, le capitaine n'eut pas assez de confiance pour les laisser plus long-tems à terre. Il donna ordre de rembarquer tous ses bestiaux le plutôt possible. Il en ajouta même beaucoup d'autres à ceux qu'il avoit portés d'Angleterre. Il acheta deux jeunes taureaux, deux génisses, deux poulains, deux jumens, deux béliers, des brebis, des chèvres, des lapins & de la volaille. Tous ces animaux étoient destinés pour la Nouvelle-Zélande, pour Otahiti, & pour les isles voisines, & même pour les autres endroits qu'on pourroit découvrir dans le cours du voyage, & où on jugeroit qu'ils deviendroient utiles.

EN s'approvisionnant au cap de Bonne-Espérance, le capitaine Cook eut égard à la nature & à la durée de son entre-

CHAP VII
ANN. 1776

priſe. Il n'étoit pas poſſible de dire où, ni quand il pourroit trouver un lieu propre à renouveller ſes vivres. Auſſi il en prit aſſez pour que les deux vaiſſeaux en euſſent au beſoin pour deux ans.

NOTRE navigateur ayant donné une copie de ſes inſtructions au capitaine Clerke, & un ordre qui lui dictoit ce qu'il devoit faire, en cas de ſéparation, ſortit du Cap le 30 Novembre, & le 1 de Décembre il perdit la terre de vue. Le 6, les deux vaiſſeaux paſſèrent dans des endroits où la mer étoit preſque rouge comme du ſang. On prit un peu d'eau, & en l'obſervant au microſcope, elle parut remplie d'une eſpèce de petits poiſſons, ſemblables à des écréviſſes infiniment petites.

30 Nov.
3 Déc.
6 *Id.*

EN cinglant vers le ſud-eſt, nos voyageurs eurent un vent très-fort de l'oueſt, qui fut ſuivi d'une groſſe mer. Le vaiſ-

CHAP VII
ANN. 1776

seau rouloit tant, qu'on ne put sauver le bétail qu'avec beaucoup de peine. Bientôt après il mourut plusieurs chèvres & quelques moutons, quoiqu'on prit tous les soins imaginables pour prévenir ce malheur. L'air étoit devenu si froid, que ces animaux ne purent y résister.

12 Déc. LE 12, nos navigateurs découvrirent la terre, & en s'en approchant, ils reconnurent que c'étoit deux isles; la plus grande, qui est dans le sud, fut jugée par le capitaine Cook, avoir environ quinze lieues de circuit; & celle qui est au nord, neuf lieues, ou à-peu-près. Ces deux isles sont à cinq lieues l'une de l'autre (*a*). Quoique les Anglois passassent dans le canal qui les sépare, ils ne purent découvrir avec leurs lunettes

(*a*) La plus grande est par les 46° 53′ de latitude sud, & par les 37° 46′ de longitude est, l'autre est par les 46° 4′ de latitude sud, & par les 38° 8′ de longitude est.

d'approche, ni un arbre, ni un arbriſſeau ſur aucune de ces iſles; elles paroiſſent avoir des côtes bordées de rochers, d'où partent des montagnes arides, dont les ſommets ſont couverts de neige. Ces deux iſles, ainſi que quatre autres, qu'on voit depuis neuf juſqu'à douze degrés de longitude plus loin dans l'eſt, ont été découvertes en 1772 par les capitaines Marion Dufreſne & Crozet, navigateurs françois, quand ils paſsèrent avec deux vaiſſeaux du Cap de Bonne-Eſpérance aux Philippines. Comme ces différentes iſles n'étoient point nommées dans la carte de la mer du ſud, que M. Crozet communiqua en 1775 au capitaine Cook, le capitaine Cook appella les deux premières les iſles du prince Edouard, en l'honneur du quatrième fils de Sa Majeſté Britannique; & il nomma les quatres autres, les iſles de Marion & de Crozet, afin de perpétuer la mémoire de ceux qui les ont découvertes.

CHAP. VII
ANN. 1776

QUOIQUE ce fût alors le milieu de l'été, pour l'hémisphère où navigeoient les Anglois, ils sentoient le froid aussi vivement qu'on le sent dans le fort de l'hyver en Angleterre. Cependant bien loin d'être découragés par cet inconvénient, le capitaine Cook dirigea sa route de manière à passer au sud des isles Marion & Crozet, & à pouvoir atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen, autre Navigateur françois. D'ailleurs notre voyageur se conformoit à ses instructions pour la recherche d'un port dans cette terre.

24 Déc. LE 24 Décembre les brouillards qui enveloppoient nos vaisseaux, & qui rendoient leur navigation désagréable & dangéreuse, commencèrent à s'éclaircir; les Anglois découvrirent une terre portant au sud-sud-est. Bientot ils virent que ce n'étoit qu'une isle d'environ trois lieues de circonférence & d'une excessive hauteur. Peu après une seconde isle

de la grandeur de la première fut découverte; enſuite une troiſième, & enfin beaucoup d'autres petites. Pendant ce tems-là, les brouillards s'étoient tout-à-fait diſſipés, & il y avoit une apparence de terre derrière les petites isles, ce qui donnoit au capitaine Cook l'envie de les traverſer & d'aborder à cette terre. Mais en s'approchant, il vit que les brouillards s'épaiſſiſſoient de nouveau, & qu'il ſeroit trop dangereux de s'expoſer au milieu de tant d'écueils; parce que s'il n'y avoit point eu de paſſage, ou s'il étoit ſurvenu quelque autre accident, les vaiſſeaux n'auroient pas pu échapper dans une mer impétueuſe aux briſants qui s'offroient de toutes parts. En même tems le capitaine vit une nouvelle isle, & ne pouvant pas ſavoir combien il y en avoit encore, il crut qu'il devoit éviter prudemment de s'embarraſſer dans un tems auſſi brumeux, au milieu de terres inconnues, & qu'il valoit mieux attendre qu'on pût y voir clair.

CHAP. VII ANN. 1776.

LA principale isle, dont nous venons de parler, est un rocher très haut, nommé le Cap de Bligh. Le capitaine Cook avoit reçu à Ténériffe, quelques inductions relatives à cet endroit; & sa sagacité lui fit juger soudain que c'étoit le même que M. de Kerguelen a nommé l'isle du *Rendez-vous*. Le motif qu'a eu cet officier pour donner un pareil nom, n'est guère concevable; car il ne peut y avoir que les oiseaux qui se donnent rendez-vous en ce lieu là. L'air s'éclaircissant, le capitaine Cook se rapprocha de la terre, qu'il avoit commencé à voir le matin. C'étoit véritablement celle de M. de Kerguelen.

NOS navigateurs n'eurent pas plutôt gagné le Cap François, qu'ils se mirent à visiter la côte dans le sud, où il sembloit y avoir quelque baie, ou au moins

(*a*) La latitude du Cap de Bligh est de 48° 29′ sud, & la longitude de 68°. 40′ est.

quelque port sûr. En effet, ils en trouvèrent bientôt un fort commode où ils jettèrent l'ancre, le 25 de Décembre, jour de Noël. En débarquant, ils virent le rivage couvert de phoques ou veaux marins, ainsi que de pingouins, & de plusieurs autres oiseaux. Les veaux de mer qui n'avoient pas coutume d'être visités par des hommes, ne témoignerent pas la moindre peur; & comme les Anglois en avoient besoin à cause de leur graisse, ils en tuèrent tant qu'ils voulurent, sans difficultés. Ils trouvèrent aussi en cet endroit de l'eau en abondance. Les ruisseaux y sont très-multipliés. Mais en revanche il n'y a aucune espèce de bois; l'herbe même y est fort rare. Le capitaine Cook monta sur les rochers qui s'élèvent en amphithéâtre, afin de pouvoir jetter un coup d'œil observateur dans le lointain. Mais sa peine fut perdue. Le brouillard devint si épais, que notre voyageur ne pouvoit presque plus retrouver son chemin pour rega-

CHAP. VII
ANN. 1776. 25 Déc.

CHAP. VII
ANN 1776

gner le canot. Le soir il fit jetter la seine à l'entrée du port; mais on ne prit qu'une demi douzaine de petits poissons. Le lendemain la pêche ne fut pas plus heureuse à l'hameçon. Il n'y eut que les oiseaux qui fournirent à nos navigateurs des provisions fraîches en abondance.

LES équipages ayant beaucoup travaillé pendant deux jours, & les tonneaux d'eau étant presque achevés de remplir, le capitaine Cook accorda aux
27 Déc. matelots la journée du 27 pour se reposer & pour célébrer la fête de Noël. Plusieurs d'entr'eux descendirent sur le rivage, & allèrent se promener en différens endroits. Ils trouvèrent par-tout la campagne stérile & sauvage. Un d'eux découvrit une petite bouteille qu'il porta le soir au Capitaine. Cette bouteille étoit appendue avec du fil d'archal à un roc, sur le côté nord du havre; & elle renfermoit un parchemin où on lisoit cette inscription :

LUDOVICO XV GALLIARUM REGE ET D. DE BOYNES REGI A SECRETIS AD RES MARITIMAS ANNIS 1772 ET 1773.

IL eſt indubitable, d'après cette inſcription, que les Anglois ne ſont pas les premiers qui aient abordé dans ce port. Auſſi le capitaine Cook voulant ſeulement faire connoître qu'il étoit venu dans le même endroit, ſe contenta d'écrire ſur le revers du parchemin :

NAVES RESOLUTION ET DISCOVERY DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ, DECEMBRIS 1776.

ENSUITE il le remit dans la bouteille, avec une petite pièce de monnoie d'argent de 1772 ; & l'ayant bien bouchée avec du plomb, il la plaça ſur une petite pyra-

CHAP. VII ANN. 1776

mide de pierres, qu'il fit arranger dans le côté nord du rivage, & près de l'endroit où on l'avoit trouvée. Là, elle ne peut échapper à la connoissance d'aucun des Européens que le hasard ou un dessein prémédité conduira dans ce port. Le capitaine Cook y déploya le pavillon Anglois, & le nomma le *Port de la Noël*, d'après le jour où il y étoit arrivé.

APRÈS que notre navigateur eut placé la bouteille, & nommé le port, il s'embarqua dans son canot pour en faire le tour, & visiter la côte voisine. Le principal objet de ses recherches étoit du bois sec; mais il ne put pas en trouver un seul morceau. Le même jour il se rendit avec M. King, son second Lieutenant, jusques sur les hauteurs du Cap François, dans l'espérance d'observer, dans le lointain, la mer & les isles voisines. Ce fut encore une vaine tentative. Quand ils furent montés sur la pointe la plus élevée du Cap, les brumes leur

dérobèrent tout ce qui étoit un peu éloigné d'eux. La terre du Cap qu'ils pouvoient voir, leur sembla une terre entièrement nue & sauvage; & les montagnes du côté sud étoient couvertes de neige.

LE 29, le capitaine Cook sortit du port de Noël, & rangea la côte, dans le dessein d'examiner sa position & son étendue. Il découvrit plusieurs promontoires, plusieurs baies, ainsi qu'une peninsule; il donna à ces divers endroits des noms de ses amis. Durant cette route, les vaisseaux coururent plusieurs fois risque de périr. Enfin ils rencontrèrent un port où ils jettèrent l'ancre pour une nuit seulement. Le capitaine Cook, M. Gore & M. Bayley descendirent sur le rivage qu'ils trouvèrent encore plus stérile & plus affreux que dans le port de la Noël. Cependant si on pouvoit espérer quelque fertilité sur cette côte malheureuse, elle devroit être où nos na- 29 Déc.

CHAP. VII. ANN. 1776

vigateurs étoient alors, parce que la campagne y eſt à l'abri du froid vent du ſud qui déſole preſque continuellement les environs. Le capitaine Cook obſerva qu'il n'y avoit là de nourriture pour aucune eſpèce de bétail, & que s'il y en laiſſoit, il périroit infailliblement. Rebuté de cette terre, il leva l'ancre le 30 de Décembre, & ſortit du port, qu'il nomma le *Port Palliſer* (*a*). Le même jour il atteignit l'extrémité eſt de la terre de Kerguelen (*b*).

DANS une grande baie qui eſt très-près de la pointe eſt, nos voyageurs virent beaucoup d'herbe marine, d'une hauteur extraordinaire. Elle ſembloit de la même eſpèce que celle que ſir Jo-

(*a*) Il eſt par la latitude de 49° 3′ ſud, & par la longitude de 69° 37′ eſt.

(*b*) Le capitaine Cook nomma cet endroit le Cap Digby. Il eſt ſitué par les 49° 23′ de latitude ſud, & par les 70° 34′ de longitude eſt.

seph Banks a nommée *Fucus Giganteus*. Quoique sa tige ne soit pas plus grande que la main d'un homme, le capitaine Cook assure que cette herbe a jusqu'à six brasses de long.

IL résulte de l'examen de la terre de Kerguelen, qu'elle occupe à peu-près un dégré un quart de latitude. Son étendue de l'est à l'oueſt n'est pas encore déterminée. Lorsqu'elle fut découverte, on supposa probablement qu'elle faisoit partie d'un continent sud; mais ce n'est pourtant qu'une isle, même peu considérable (*a*). Si notre navigateur n'avoit pas voulu conserver à M. de Kerguelen l'honneur de laisser son nom à cette terre, il l'auroit appellée, à cause de sa stérilité, l'isle de *la Désolation*.

NOUS ne devons pas oublier de dire

(*a*) M. de Kerguelen, qui en avoit vu quarante lieues de côte, dit qu'il croit avoir raison de penser qu'elle a au moins deux cens lieues de tour.

CHAP. VII. ANN. 1776.

que M. de Kerguelen aborda deux fois sur cette côte, d'abord en 1772, & enſuite en 1773. Le capitaine Cook n'avoit eu que quelques inductions relatives au premier voyage, & il n'avoit jamais entendu parler du ſecond; auſſi ne put-il guère comparer ſes propres découvertes avec celles de l'Officier François. M. de Kerguelen avoit eu aſſez de malheur dans cette iſle, puiſque dans les deux fois qu'il s'en approcha, il ne put jamais faire tenir ſon vaiſſeau à l'ancre en aucun endroit de la côte. Le capitaine Cook y rencontra moins d'obſtacles, ou il fut plus heureux en les ſurmontant.

QUOIQUE le ſéjour de la Réſolution fût très-court dans le port de la Noël, M. Anderſon en profita pour parcourir la campagne de tous les côtés. Peut-être n'avoit-on jamais découvert juſqu'alors aucune terre dans la même latitude qui offrît un champ ſi borné à l'Hiſtoire de la Nature. Tout ce qui pouvoit être obſervé

ſervé dans le peu de tems qu'avoit M. Anderſon, ou plutôt tout ce qui étoit digne de remarque, fut recueilli par lui. La verdure qu'on avoit apperçue de la mer, & qui donnoit quelque eſpérance à nos voyageurs de leur fournir beaucoup de plantes, fut reconnue de près pour une eſpèce de ſaxifrage, preſque la ſeule herbe qui croiſſe dans l'isle. On la voit en groſſes touffes couvrir le penchant de la montagne. Le reſte des plantes qu'on y rencontre en petite quantité, n'excède pas le nombre de ſeize ou dix-huit, en y comprenant les mouſſes & les lichens qui y garniſſent les rocs, & qui ſont de la plus rare beauté. D'ailleurs, il n'y a pas le moindre arbriſſeau dans tout le pays. La Nature s'y eſt montrée moins avare dans le règne animal; quoique, à proprement parler, les animaux qu'on y trouve ſoient plutôt des habitans de la mer que des habitans de la terre. Mais ils font leurs petits à terre,

CHAP. VII. ANN. 1776.

parce qu'ils y sont plus tranquilles. L'espèce la plus grande est celle des ours marins. Les oiseaux, comme nous l'avons déja dit, y sont aussi en grande quantité. Ce sont des pingouins, des canards sauvages, des albatrosses, des poules d'eau, des mouettes & des hirondelles de mer. Les pingouins y sont les plus nombreux. Il y en a de trois espèces, dont une étoit inconnue à nos voyageurs.

LES rochers de l'isle & toute la base des montagnes, sont de cette sorte de pierre d'un bleu foncé & très-dure, qui semble la production fossile la plus commune. Rien n'indiqua qu'il pouvoit y avoir dans l'isle des mines de fer ou de quelqu'autre métal.

31 Déc. LE 31 Décembre, le capitaine Cook partit de cette terre sauvage, se proposant de toucher à la Nouvelle-Zélande,

conformément à ses instructions. Il avoit, en outre, besoin d'y prendre de l'eau, du bois & du fourrage. Le nombre de ses bestiaux étoit pourtant bien diminué. Deux jeunes taureaux, un poulain, deux béliers & plusieurs chèvres, étoient morts pendant que les Anglois visitoient la terre de Kerguelen.

CHAP. VII
ANN. 1776.

Nos navigateurs eurent quelque tems un vent assez bon & des beaux jours; mais le 3 de Janvier 1777, le vent passa au nord, & continua pendant huit jours, avec un brouillard si épais, que les vaisseaux firent trois cens lieues toujours dans les ténèbres. Le tems s'éclaircissoit seulement quelquefois par hasard, & permettoit aux Anglois de voir le soleil; mais c'étoit toujours fort rare & de peu de durée. Cependant, malgré l'obscurité des brumes qui empêchoient les vaisseaux de se voir, ils furent assez heureux pour ne pas se séparer. Il est vrai qu'ils tiroient fréquemment des coups de canon

1777.
3 Janv.

CHAP. VII. ANN. 1777. 12 Janv.

pour se faire des signaux (*a*). Le 12 un calme profond succéda aux vents de nord. Bientôt le vent du sud souffla, & fut suivi d'une pluie qui dura vingt-quatre heures. Mais enfin la pluie cessa, le vent renforça en tournant à l'oueſt-nord-oueſt, & le tems devint très-clair.

24 *Id.*

Nos voyageurs n'éprouvèrent rien de remarquable jusqu'au 24, qu'ils découvrirent la côte de la terre de Van Diemen, & le 26 ils jettèrent l'ancre dans la baie de l'Aventure. Le capitaine Cook fit soudain mettre les canots à la mer, & il s'embarqua lui-même dans le sien, pour chercher un lieu où il pût prendre commodément le bois, l'eau & le fourrage dont il avoit besoin. Il trouva plusieurs endroits où il y avoit de l'eau & du bois en abondance; mais l'herbe dont on manquoit le plus étoit rare & très-

(*a*) Les vaisseaux étoient alors par la latitude de 48° 40′ sud, & par la longitude de 110° 26′ est.

coriace. Cependant la néceſſité força les Anglois d'en prendre autant qu'ils purent en trouver.

LE 28 de Janvier, les matelots qui coupoient du bois, furent agréablement ſurpris, en recevant la viſite de huit hommes Indiens & d'un enfant. Ces Indiens s'approchèrent des Anglois, non-ſeulement ſans témoigner de la crainte; mais avec un grand air de confiance & d'amitié. Ils étoient ſans armes. Un ſeul d'entr'eux portoit un petit bâton pointu par un bout. Ils n'avoient aucune eſpèce d'habit ni d'ornement, à moins qu'on n'appelle ornement pluſieurs piquures qui paroiſſoient ſur leur peau, & qui formoient des lignes droites ou courbes. La plupart de ces Indiens avoient la barbe & les cheveux chargés d'une eſpèce de pommade rouge. Il y en avoit même dont tout le viſage étoit peint de cette couleur. Ils reçurent tous les préſens que leur fit le capitaine Cook,

28 Janv.

CHAP. VII. ANN. 1777.

sans marquer aucun contentement. Lorsqu'on leur offrit du pain & du poisson, ils refusèrent d'en manger ; mais ils firent entendre qu'ils aimoient beaucoup à se nourrir d'oiseaux. Deux petits cochons que le capitaine avoit fait mettre à terre, s'étant approchés d'eux, ils les saisirent par les oreilles, comme auroient pu faire des chiens dressés pour cela, & ils vouloient les emporter, dans l'intention sans doute de les tuer. Le capitaine Cook désirant de connoître à quoi pouvoit servir le bâton qu'un des Indiens avoit dans les mains, le lui demanda par signes. Alors un d'eux plaça une pièce de bois pour servir de but, & se mettant à environ vingt pas de distance, il y lança plusieurs fois son bâton; mais il manquoit d'adresse, car le bâton passa toujours fort loin de la marque. Omaï voulut faire voir à ces Indiens que nos armes étoient bien supérieures aux leurs. D'un coup de fusil il frappa le but; ce qui les épouvanta tellement, que malgré tout ce

que les Anglois firent pour les rassurer, ils s'enfuirent précipitamment dans les bois.

APRÈS la retraite des Indiens, le capitaine Cook jugeant que la frayeur les empêcheroit de se rapprocher, il donna ordre qu'on portât les deux petits cochons, mâle & femelle, à un mille de distance de la baie; & il les fit déposer lui-même sur le bord d'un ruisseau. Il avoit d'abord eu l'intention de laisser aussi sur la terre de Van Diemen un taureau & une vache, avec des moutons & des chèvres; mais il changea de dessein, en songeant que les Indiens, incapables d'entrer dans ses vues bienfaisantes, détruiroient sûrement ces animaux. Les cochons étant disposés à devenir sauvages, & recherchant toujours les endroits les plus épais des bois, il étoit probable qu'ils échapperoient aux Indiens. Les autres animaux avoient au

CHAP. VII ANN. 1777. contraire besoin de pâturages libres & découverts.

29 Janv. LE 29 Janvier une vingtaine d'Indiens, hommes & enfans, sans témoigner les moindres craintes, joignirent le capitaine Cook, au moment où il venoit de descendre sur le rivage avec quelques autres Anglois. L'un de ces Indiens étoit extrêmement difforme; mais la bosse qu'il avoit sur les épaules ne le distinguoit pas plus que ses singeries & la jovialité de ses discours, dont le but étoit probablement de récréer nos voyageurs. Par malheur ils n'entendoient pas un mot de la langue dans laquelle ce farceur s'exprimoit. Le capitaine Cook donna à chaque grouppe d'Indiens des grains de collier avec une médaille; & ils parurent recevoir ce présent avec beaucoup de satisfaction. Tous les ustensiles de fer n'avoient au contraire nul prix à leurs yeux. Il y a lieu de croire

qu'ils ne connoiſſoient pas les hameçons; cependant, on ne peut ſuppoſer qu'un peuple qui habite les rivages de la mer, & qui ne paroît ſe nourrir d'aucune production de la terre, ignore toutes les manières de prendre le poiſſon. Pourquoi donc ne l'a-t-on jamais vu pêcher? Pourquoi ne l'a-t-on jamais apperçu dans aucun canot, ou autre machine propre à aller ſur l'eau? Pourquoi ces Indiens ne voulurent-ils pas manger du poiſſon que le capitaine Cook leur offrit? On n'en ſait rien; mais il n'en ſemble pas moins certain qu'ils ſe nourriſſoient en partie de coquillages.

APRÈS que le capitaine Cook eut quitté le rivage, pluſieurs femmes & enfans parurent, & furent préſentés au lieutenant King par quelques hommes qui les conduiſoient. Les femmes avoient ſur les épaules une peau de kangourou nouée pour ſoutenir leurs enfans. Le reſte de leur corps étoit nu, auſſi bien

CHAP. VII. ANN. 1777.

que celui des hommes, également noir & chargé de ſcarifications. Les enfans avoient en général les traits fins & la phyſionomie jolie ; mais nos voyageurs n'ont point rendu le même témoignage aux femmes, ſur-tout à celles qui étoient avancées en âge. Malgré cela, quelques Officiers de la Découverte leur firent la cour & leur offrirent des préſens qui furent refuſés avec beaucoup de dédain. Leurs maris en parurent non moins offenſés. Un des plus âgés s'appercevant du deſſein des jeunes Anglois, ordonna ſoudain aux femmes de ſe retirer ; & elles obéirent, quoique avec un peu de répugnance.

LE capitaine Cook a fait ſur cet événement quelques réflexions qui ſont trop ſages pour que je ne les rapporte pas ici. « La manière dont les Européens » ſe conduiſent auprès des femmes ſau- » vages, dit-il, eſt très-blâmable. Elle » remplit leurs maris d'une jalouſie qui

» peut devenir fatale à ceux qui la font
» naître, & à tout le corps des navi-
» gateurs, ſans que la galanterie qu'on
» témoigne aux femmes Indiennes ſoit
» preſque jamais ſuivie d'aucun ſuccès.
» Je vois que parmi toutes les nations
» barbares, chez leſquelles on a trouvé
» les femmes d'un accès facile, les hom-
» mes ont été toujours les premiers à
» les offrir aux étrangerss; mais quand
» elles ne ſont pas offertes, ni le pou-
» voir des préſens, ni les déſirs qu'on
» leur témoigne en particulier, n'ob-
» tiennent guère leurs faveurs. Cette ré-
» flexion du moins convient aux diffé-
» rens pays de la mer du Sud où j'ai
» été. Pourquoi donc y a-t-il des hom-
» mes aſſez imprudens pour riſquer leur
» vie & celle de leurs compagnons, en
» pourſuivant un triomphe qu'ils ſont
» preſque certains de ne pas obtenir? »

TANDIS que nos navigateurs étoient ſur la terre de Van-Diemen, ils ramaſ-

CHAP. VII
ANN. 1777

sèrent beaucoup de fourrage pour leur bétail. Ils en trouvèrent même, lorsqu'ils eurent pénétré dans le pays, de beaucoup meilleur que celui qu'ils avoient vu à leur premier débarquement; & ils en prirent assez pour espérer d'en avoir jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

LA terre de Van-Diemen avoit été visitée deux fois avant que le capitaine Cook y abordât. Tasman fut le premier qui la découvrit en 1642, & qui lui donna le nom qu'elle porte. Depuis ce tems-là les Européens sembloient l'avoir oubliée jusqu'au voyage du capitaine Furneaux, qui y relacha en 1773. On sait maintenant que la terre de Van-Diemen est la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande, qui est sans contredit la plus grande isle du monde; peut-être même assez grande pour mériter le nom de continent.

LE capitaine Cook ne négligea point

ſur cette côte, tout ce qu'il crut pouvoir contribuer aux avantages de la navigation & des ſciences en général. Il détermina la latitude & la longitude du lieu, ainſi qu'il avoit coutume de le faire par-tout où il alloit (*a*); il marqua les variations de la bouſſole, & il dreſſa une table des marées. Il corrigea auſſi une erreur du capitaine Furneaux, relativement à la ſituation de l'iſle Marie; & il a avoué franchement, à cet égard, que ſon opinion n'eſt point le réſultat d'une obſervation plus ſavante, mais d'un ſecond examen.

M. Anderſon profita auſſi du ſéjour des vaiſſeaux dans la baie de l'Aventure, pour recueillir autant de connoiſſances qu'il étoit poſſible d'en eſpérer en ſi peu de tems, ſur les productions du pays & ſur les Indiens qui l'habitent. Il

(*a*) La Baie de l'Aventure eſt par les 43° 21′ 20″ de latitude ſud, & par les 147° 29′ de longitude eſt.

CHAP. VII. ANN. 1777.

y a peu de choſes à dire de l'activité & du génie de ce peuple; car il paroît en général fort indolent, & il ſemble avoir encore moins d'intelligence que les habitans à demi-brutes de la terre de Feu. Son peu d'étonnement à la vue d'autres hommes qui lui étoient ſi étrangers, & qui lui reſſembloient ſi peu, ainſi qu'à la vue d'une foule de choſes qu'il ne connoiſſoit abſolument pas; ſon indifférence pour les préſens que les Anglois lui offrirent; ſon peu d'attention; tout enfin prouve qu'il manque d'eſprit & d'intelligence. Ce que les anciens nous ont raconté des faunes & des ſatyres, vivans dans le creux des arbres, eſt préciſément ce qu'on voit encore dans la terre de Van-Diemen. Les Anglois trouvèrent bien ſur le rivage quelques mauvais bâtons plantés dans la terre, & recouverts d'écorce d'arbre, leſquels méritoient à peine le nom de hutes; mais ils n'étoient mis là que pour procurer un abri momentané. Les vraies habitations des In-

diens de la terre de Van-Diemen ſont les gros arbres. Ils y font un creux avec du feu juſqu'à la hauteur de ſix ou ſept pieds, de ſorte qu'ils peuvent s'y loger au nombre de trois ou quatre perſonnes, & même s'y aſſeoir autour d'un foyer qu'ils y font avec de l'argile. Cependant ces abris doivent durer long-tems ; car les Indiens ont ſoin de conſerver un côté de l'arbre très-ſain, pour que la sève y circule aiſément & entretienne les branches dans toute leur vigueur. Les habitans de la terre de Van-Diemen ſont sûrement de la même race que les autres peuples de la Nouvelle-Hollande. Leurs idiômes ne ſemblent pourtant pas les mêmes; mais nos voyageurs ne purent pas juger juſqu'à quel point ils différoient. Il eſt probable auſſi que tous ces Indiens ont une origine commune avec ceux des autres iſles de la mer du Sud.

CHAP. VII ANN. 1777.

Le 30 de Janvier, le capitaine Cook partit de la baie de l'Aventure, & le

30 Janv.

CHAP. VII. ANN. 1777. 12 Févr.

12 de Février il mouilla l'ancre dans son port accoutumé du canal de la Reine Charlotte. Ne voulant pas y perdre un seul moment, il commença l'après midi même du jour de son arrivée à vaquer à ses occupations. Plusieurs tonneaux à eau qui se trouvèrent vuides, furent immédiatement débarqués. On prépara une place pour élever les observatoires & poser les tentes des gardes & des autres personnes qui devoient être employées à terre.

A peine les vaisseaux furent à l'ancre qu'une foule de canots indiens s'en approcha ; mais très-peu de nouveaux-Zélandois voulurent monter à bord. Ce qui paroissoit d'autant plus extraordinaire, c'est que la plupart d'entr'eux reconnoissoient parfaitement le capitaine Cook, & n'ignoroient pas combien il avoit toujours été juste & bienfaisant envers eux. Il y en avoit un sur-tout qu'il avoit traité avec une amitié particulière, lors de son dernier

dernier voyage ; malgré cela aucun témoignage de bienveillance, aucun préſent ne put le déterminer à entrer dans la Réſolution.

CHAP VII
ANN. 1777.

CETTE crainte des Nouveaux-Zélandois étoit fondée. Elle avoit pour motif un événement funeſte, arrivé à une partie de l'équipage du capitaine Furneaux, lorſque l'Aventure vint dans le canal de la Reine Charlotte, après s'être ſéparée de la Réſolution. Dix hommes partis dans une chaloupe de l'Aventure pour recueillir des herbages, avoient été maſſacrés dans un combat que leur livrèrent les Indiens. Quelle qu'eût été la cauſe de cette querelle, il fut impoſſible de la connoître, puiſqu'aucun Anglois ne ſe ſauva. Le lieutenant Burney, qu'on envoya pour chercher ces infortunés, trouva quelques reſtes de leurs corps, qui prouvoient qu'ils avoient été mangés par les Indiens. C'étoit donc le ſouvenir de cet événement, & la peur

CHAP. VII
ANN. 1777.

de la vengeance qu'on pouvoit en tirer, qui empêchoit les Nouveaux-Zélandois d'entrer dans le vaisseau du capitaine Cook. Ils savoient bien que notre navigateur ne devoit pas ignorer cette histoire malheureuse, puisqu'Omaï étoit à bord de l'Aventure lorsqu'elle arriva. Cependant le capitaine Cook crut qu'il étoit nécessaire de les assurer que son amitié n'étoit point changée; & qu'il ne songeoit point à les punir. Aussi, enhardis par ce qu'il leur disoit, ils mirent bientôt de côté toute espèce de contrainte & de méfiance.

CEPENDANT le radoub des vaisseaux se faisoit avec promptitude, & on travailloit avec non moins de zèle à se procurer les provisions dont on avoit besoin. Pour protéger les hommes qui travailloient à terre, le capitaine Cook établit une garde de dix soldats de marine, & il fit donner des armes à tous les ouvriers. En outre M. King & deux ou

rois bas Officiers demeurèrent conſ- CHAP VII
amment avec eux. On n'envoyoit ja- ANN. 1777
mais un canot à quelque diſtance ſans
e bien armer, & ſans le faire comman-
der par des Officiers qui connuſſent les
Indiens, & ſur leſquels on pût compter.
Lorſque le capitaine Cook étoit venu
autrefois à la Nouvelle-Zélande, il n'a-
voit jamais uſé de pareilles précautions;
l ne les croyoit pas même encore d'une
néceſſité abſolue: mais les aventures tra-
giques arrivées aux gens du Capitaine
Furneaux, & celles qu'éprouva le Ca-
pitaine Marion du Freſne dans la baie
des isles en 1772, donnoient à nos na-
vigateurs quelques appréhenſions fâ-
cheuſes.

LES craintes des habitans s'étoient, comme nous l'avons déja dit, plus aiſément diſſipées. Loin de continuer à ſoupçonner que les Anglois vouluſſent ſe venger de leur barbarie, ils parurent fort tranquilles, & ils vinrent s'établir

CHAP. VII. ANN. 1777.

auprès des tentes de nos voyageurs. L'avantage de les avoir aussi à portée n'étoit pas peu considérable. Toutes le fois que le tems le permettoit, ils s'occupoient à pêcher ; & on obtenoit facilement par des échanges une partie de leur poisson qui étoit d'un grand secours, joint à celui que nos navigateurs prenoient avec leurs filets & leurs hameçons. On trouvoit également là beaucoup de végétaux bons à manger : on y faisoit de l'excellente bière de spruce ; de sorte que s'il y avoit eu quelque semence de scorbut parmi l'équipage, elle auroit été facilement détruite par le régime qu'on suivoit ; mais il n'y avoit que deux seuls malades sur la liste des deux vaisseaux.

LES curiosités, les poissons & les femmes étoient les objets du commerce des Nouveaux-Zélandois. Les deux premiers avoient un cours raisonnable ; mais le troisième se trafiquoit moins facile-

ment, & étoit peu recherché. Nos matelots avoient conçu de la répugnance pour ce peuple, & sembloient désormais effrayés ou dégoûtés de s'associer avec lui. Un pareil éloignement eut un heureux effet; car le capitaine Cook ne s'apperçut pas une seule fois qu'aucun de ses gens quittât son poste pour aller trouver les Indiennes. Il eût été sans doute impossible à notre navigateur d'empêcher toujours les hommes qui lui étoient soumis, de former des liaisons avec les femmes des pays où il abordoit; mais jamais il ne les encouragea, & il en craignit toujours les conséquences. Plusieurs personnes pensent que de pareilles connexions sont très-utiles auprès des Nations sauvages: mais si par hasard cela offre quelque avantage aux Européens, qui fondent des Colonies & s'établissent chez les Indiens, il n'en est pas de même pour les voyageurs qui ne font qu'y passer. Nos navigateurs se trouvoient dans une situation, où le com-

CHAP. VII
ANN. 1777.

CHAP. VII
ANN. 1777.

merce des femmes indiennes pouvoi
plutôt les exposer à la méchanceté per
fide des maris, que de les en préserver
« Que pouvoit-on attendre que du mal
» dit le capitaine Cook, d'un peuple
» dont toutes les vues étoient intéres
» sées, & sans aucun mélange de res
» pect ou d'attachement? J'ai eu occa
» sion de l'étudier long-tems : mais j
» n'ai pas pu m'appercevoir une seul
» fois qu'il eût d'autres sentimens qu
» ceux de la cupidité ».

PARMI les Indiens qui venoient pa
hasard voir les Anglois, se trouvoit u
chef nommé *Kahoora*, qui, dit-on
étoit à la tête du parti par lequel les gen
du capitaine Furneaux furent massacrés
& qui même tua de sa main M. Rowe
l'officier Anglois qui commandoit l
chaloupe. Plusieurs personnes, même
parmi les Nouveaux-Zélandois, sollici
toient le capitaine Cook de faire donne
la mort à cet homme. Omaï sur-tou

l'en preſſoit vivement ; mais le capitaine Cook demeura inébranlable. Il admiroit le courage de Kahoora ; il ſe plaiſoit à voir que ce chef avoit aſſez de confiance en lui pour ſe mettre en ſon pouvoir. Kahoora fondoit en effet ſa ſûreté ſur la déclaration qu'avoit fait le capitaine Cook à tous les Nouveaux-Zélandois, d'être toujours leur ami, juſqu'à ce qu'ils lui donnaſſent une nouvelle occaſion de changer à leur égard ; d'oublier leur mauvais traitement envers quelques Anglois, puiſqu'il étoit paſſé depuis long-tems, & qu'il n'en avoit pas été le témoin ; mais d'être aſſurés qu'ils ſentiroient le poids de ſon reſſentiment, s'ils tentoient de nouveau d'exercer une pareille perfidie.

CHAP. VII
ANN. 1777

LE 16 de Février, le capitaine Cook ayant pénétré dans l'intérieur du pays, pour recueillir du fourrage pour ſes beſtiaux, il eut occaſion de s'informer plus exactement des circonſtances de la

16 Fév.

CHAP. VII
ANN. 1777.

malheureuse querelle des Indiens avec les gens du capitaine Furneaux. Omaï lui servoit d'interprète, & il apprit, par les questions qu'il lui fit faire, que la dispute étoit survenue pour quelques vols; que les voleurs avoient été découverts, & qu'ils ne s'étoient révoltés, que parce que les Anglois avoient voulu les punir avec trop de sévérité; que sans cela il ne seroit point arrivé de malheur, puisqu'il n'y avoit eu aucun projet d'attaque. Les principaux ennemis de Kahoora, même ceux qui avoient le plus violemment demandé sa mort, confessèrent qu'il ne prétendoit point chercher querelle aux Anglois, encore moins les assassiner jusqu'au moment où le combat commença.

PENDANT le dernier séjour que le capitaine Cook fit à la Nouvelle-Zélande, il continua à montrer les mêmes desirs qui l'avoient animé lors de ses précédens voyages, pour y laisser des mar-

ques durables de sa bienfaisance. Il donna à l'un des chefs, deux chèvres, mâle & femelle, avec un petit chevreau; à l'autre, une truie & un verrat. Cependant, quoiqu'ils lui promissent de ne point tuer ces animaux, jusqu'à ce qu'ils les lui eussent représentés, il n'osa guère compter sur leurs assurances. Il avoit eu l'intention, avant d'arriver dans le canal de la Reine-Charlotte, non-seulement d'y déposer des chèvres & des cochons, mais des brebis, un jeune taureau & deux génisses. Cependant il falloit, pour exécuter ce dessein, trouver un chef assez puissant pour protéger ces animaux, ou il falloit au moins les déposer dans un endroit caché, où ils fussent à l'abri des Indiens, qui pourroient chercher à les détruire, & c'étoit impossible. Le capitaine Cook avoit laissé en différens tems à la Nouvelle-Zélande dix ou douze cochons, sans compter ceux qu'y porta aussi le capitaine Furneaux. Il seroit donc bien extraordinaire

CHAP. VII
ANN. 1777

que la race de ces animaux ne s'y conservât pas dans l'état sauvage ou domestique. Nos navigateurs apprirent qu'un chef, bon & populaire, nommé *Tiratou*, avoit plusieurs coqs, plusieurs poules, & une truie en sa possession.

LES jardins semés autrefois par les Anglois, avoient été entièrement négligés, & même détruits en partie; cependant ils produisoient encore des herbages & des racines d'Europe. On y trouva des choux, des oignons, des poirreaux, des radis, de la moutarde & des patates. Les patates, qui avoient d'abord été portées du cap de Bonne-Espérance, s'étoient singulièrement améliorées en changeant de sol, & donnoient lieu de croire que si elles étoient bien cultivées, elles deviendroient supérieures à celles de beaucoup d'autres pays.

LE tems que les Anglois passèrent alors à la Nouvelle-Zélande, leur fournit

beaucoup de lumières nouvelles sur les productions du pays, & sur les mœurs des Indiens. Le zéle du capitaine Cook pour obtenir des connoissances sur ces différens objets ; étoit admirablement secondé par l'intelligence de M. Anderson, qui ne perdoit aucune occasion de s'instruire sur tout ce qui étoit à sa portée. Nous nous bornerons à citer ici quelques-uns des traits qu'il recueillit, & qui peignent le mieux le caractère des nouveaux Zélandois.

CE peuple semble entièrement satisfait du peu qu'il posséde. Il ne paroît point curieux. Il ne fait presque jamais de questions. Les choses nouvelles qu'on lui présente, lui causent beaucoup moins d'étonnement qu'on ne le croiroit. Elles ne fixent même son attention que peu d'instans. Il n'a pas un grand nombre d'arts : mais il excelle dans ceux qu'il connoît. Il fait mieux ce qu'il sait faire, que ne le feroient les autres peuples Indiens les plus

CHAP. VII
ANN. 1777

intelligens. Sans connoître l'usage de outils de métal, il fabrique tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir, pour s'habiller & pour combattre ; & ses instrumens de pêche ou de labourage, ses étoffes, ses armes, sont faits avec une adresse, & une perfection proportionnées à l'emploi auquel il les destine. Il n'y a point de nation aussi sensible à l'injure que les nouveaux Zélandois, & aussi prompte à témoigner son ressentiment. Cependant ils n'ont pas le caractère du vrai courage, puisqu'ils se montrent toujours insolens, lorsqu'ils ne courent point risque d'être punis. On doit juger par le nombre de leurs armes, & par leur addresse à s'en servir, que la guerre est leur principale occupation. Leurs quérelles générales sont fréquentes ou plutôt durent sans cesse. Aussi doivent-ils vivre dans une méfiance continuelle les uns des autres, & dans l'appréhension de se voir massacrer à tout instant. L'horrible coutume, qu'ils

ont de manger leurs ennemis, non-seulement sans répugnance, mais avec une satisfaction barbare, feroit croire qu'ils sont privés de tout sentiment d'humanité, même pour leurs parens & leurs amis : cependant il en est tout autrement. Ils regrettent la perte de leurs compagnons, avec une expression de douleur, qui prouve qu'ils leur sont tendrement attachés. Les enfans sont habitués, dès leur plus tendre jeunesse, aux bonnes ou mauvaises coutumes de leurs pères. Ainsi un garçon, ou une fille de neuf ou dix ans, imite déjà les gestes effrayans avec lesquels les plus vieux guerriers cherchent à épouvanter leurs ennemis. Les enfans chantent également avec beaucoup de justesse dans leurs chansons; & ils ont beaucoup de mélodie en célébrant l'histoire de leurs aveux, leurs exploits ou leurs passions. Leur plus grand plaisir, le plaisir qui les occupe le plus souvent, est celui de chanter la gloire militaire de leurs ancêtres. Ils s'accom-

CHAP. VII
ANN. 1777

pagnent alors avec un instrument assez harmonieux, & un peu semblable à une flûte.

QUANT à leur langage, il n'est ni dur, ni désagréable, quoiqu'ils prononcent beaucoup du gosier. Si nous en jugeons même par la mélodie de quelques-unes de leurs chansons, il ne manque point des qualités qui rendent une langue propre à la Musique. Nos voyageurs acquirent encore, pendant leur dernier séjour à la Nouvelle-Zélande, de nouvelles preuves de l'identité de ce langage, avec les idiômes des autres isles de la mer du Sud.

OMAÏ pria si vivement le capitaine Cook de prendre avec lui deux enfans Zelandois, que le capitaine y consentit. Mais pour que ces enfans ne quittassent pas leur pays dans la fausse espérance de le revoir, il eut soin de prévenir leurs parens qu'ils n'y retourneroient jamais.

Cette assurance ne parut pas leur faire la moindre impression. Le père du plus jeune se sépara de lui avec autant d'indifférence qu'il auroit pu se séparer d'un chien; & avant de le livrer à nos voyageurs il le dépouilla du peu d'habits & d'ornemens qu'il avoit, & le laissa aller absolument nud. La mère de l'autre enfant agit d'une manière différente. Elle n'en prit congé qu'avec les marques de la plus tendre affection & des regrets les plus vifs : mais ensuite ayant repris sa gaîté, elle se retira fort tranquillement.

CHAP. VII
ANN. 1777.

LE 24 du mois de Février, le capitaine Cook sortit du canal de la Reine Charlotte, & le 27 il perdit de vue la Nouvelle-Zélande. A peine les vaisseaux ne virent plus la terre, que les deux jeunes Zélandois, dont l'un avoit environ dix-huit ans, & l'autre dix, commencèrent à se repentir vivement de leur démarche. A la vérité le mal de mer

24 Fév.

CHAP. VII
ANN. 1777.

contribuoit beaucoup à leur inſpirer de la mélancolie. Toutes les complaiſances, tous les encouragemens des Anglois ne pouvoient pas les conſoler. Ils pleuroient quand ils étoient ſeuls; ils pleuroient de même devant tout le monde, & ils chantoient une eſpèce de complainte triſte & lamentable, à la louange de leur pays & de la Nation, dont ils s'étoient ſéparés pour jamais. Ces marques de douleur continuèrent pluſieurs jours; mais dès qu'ils ne ſentirent plus le mal de mer, & que les premiers mouvemens de leur ame furent appaiſés, leur triſteſſe diminua peu-à-peu. Ils ceſsèrent de témoigner des regrets; ils finirent même par oublier leur terre natale & leurs amis, & ils parurent auſſi attachés à nos navigateurs, que s'ils étoient nés en Angleterre.

APRÈS ſon départ de la Nouvelle-Zélande, le capitaine Cook eut des vents contraires, qui le retardèrent long-tems,

tems, & ce ne fut que le 29 de Mars qu'il vit la terre. C'étoit une isle habitée. Les Anglois apprirent par deux Indiens, qui vinrent à bord dans une pirogue, qu'elle se nommoit *Mangeea*; mais ne pouvant pas y trouver un port commode pour mettre les vaisseaux à l'ancre, ils ne s'y arrêtèrent point, quoiqu'elle semblât propre à fournir beaucoup de rafraîchissemens & de provisions. L'isle de Mangeea est d'environ cinq lieues de circuit, & n'a pas beaucoup d'élevation (*a*); l'aspect en est très-agréable, & présente des campagnes propres à la culture; les habitans qui étoient en grand nombre sur le rivage, ressembloient à ceux d'Otahiti & des isles Marquises pour la beauté & les graces de leurs personnes; ils paroissoient même avoir des dispositions & un caractère aussi doux, si l'on en peut

29 Mars.

(*a*) Mangeea est par les 21° 57′ de latitude sud, & par les 20° 57′ de longitude est.

CHAP VII
ANN. 1777

juger du moins en auſſi peu de tems que nos Voyageurs les virent.

30 Mars. LE capitaine Cook s'éloigna le 30 de Mars des côtes de Mangeea. Le lendemain il vit une nouvelle terre, à environ quatre lieues de diſtance, & il y
1 Avril. arriva le premier Avril; il reconnut alors que c'étoit une iſle à-peu-près ſemblable à celle qu'il venoit de quitter. Quelques Indiens s'embarquèrent ſoudain dans leurs canots pour venir du côté des vaiſſeaux, & trois d'entr'eux, cédant aux offres des Anglois, montèrent à bord de la Réſolution. Toute leur conduite prouva qu'ils étoient tranquilles & qu'ils ne craignoient, ni qu'on les retînt, ni qu'on les maltraitât. Quelques autres habitans étant venus, ils témoignèrent les plus grandes craintes à l'approche des chevaux & des bœufs; & ils ne purent jamais ſe former une idée de la nature de ces animaux. Mais pour les moutons & les chèvres, ils en avoient une opi-

nion singulière. Ils firent entendre à nos Navigateurs qu'ils savoient que c'étoient des oiseaux. Comme il n'y a pas la moindre ressemblance entre les chèvres ou les brebis & des animaux aîlés, l'idée de ces Indiens montre jusques où peut aller l'humaine ignorance. A l'exception des cochons, des chiens & des oiseaux, ce peuple ne connoissoit aucune espèce d'animaux terrestres.

QUELQUES tems après les Indiens portèrent à bord un cochon avec des bananes & des noix de coco; & ils demandèrent un chien en échange. Tout ce qu'on leur offrit à la place ne put leur convenir; ils voulurent absolument un chien. Un des officiers possédoit un chien & une chienne, qui étoient très-nuisibles à bord, & il auroit pu en disposer d'une manière utile, en les donnant à ces insulaires: mais il avoit d'autres intentions. Alors Omaï, avec une générosité, qui fait beaucoup d'honneur

CHAP. VII
ANN. 1777.

à son caractère, céda un chien qu'il avoit amené de Londres, & qu'il aimoit beaucoup, & les Indiens parurent extrêmement satisfaits de cette acquisition.

3 Avril. LE 3 d'Avril le capitaine Cook envoya M. Gore avec trois canots, pour essayer de descendre dan l'isle. M. Gore, Omaï, M. Anderson & M. Burney furent les seules personnes qui mirent pied à terre. Les événemens de ce jour, dont M. Anderson rendit un compte agréable & intéressant, ajoutèrent aux lumières que les Anglois avoient acquises sur le pays, mais ne remplirent point les intentions du capitaine Cook. On ne rapporta de terre aucune espèce de rafraîchissemens. En cette occasion Omaï donna des preuves de ce goût pour l'exagération, dont on accuse ordinairement les voyageurs. Les Indiens l'interrogeant sur les Anglois, sur leur pays, sur leurs vaisseaux, sur leurs armes, il leur fit des réponses qui tenoient toutes du mer-

veilleux. Il leur dit qu'il y avoit en Angleterre des vaiſſeaux auſſi grands que leur isle, dans leſquels étoient des machines de guerre, qui pouvoient tuer pluſieurs perſonnes à la fois. Il vouloit parler des canons; & il ajouta qu'un ſeul coup de ces machines ſuffiroit pour briſer l'isle où ils étoient. Quoiqu'il fut obligé de convenir, que les canons des vaiſſeaux, qui étoient alors ſur la côte, n'avoient pas autant de pouvoir, il tira un coup de fuſil, pour eſſayer de leur trer combien l'effet en étoit formidable. Il y a apparence que ces récits contribuèrent à ſauver les Officiers anglois, qui étoient deſcendus ſur le rivage, car les Indiens avoient paru déterminés à les retenir dès qu'ils les avoient vus débarquer.

CE moment paroiſſoit deſtiné à faire valoir les talens & la bonne volonté d'Omaï. Il eut la principale part à tout ce qui arriva durant la journée. Quoi-

CHAP. VII
ANN. 1777

que les Européens n'eussent jamais abordé dans cette isle, il y avoit cependant des étrangers. Omaï le découvrit, & c'étoit sûrement assez intéressant pour mériter l'attention des Anglois. A peine Omaï avoit-il mis le pied sur la plage, qu'il distingua dans la foule des habitans, trois Indiens des isles de la Société. La rencontre de ces hommes, venus d'un pays à deux cents lieues de distance, à travers des mers inconnues, & dans une pirogue fragile, & propre seulement à naviger près des côtes, & qu'on trouve dans une isle où l'on aborde par hasard, ressemble un peu à ces aventures surprenantes, inventées par les faiseurs de Romans, & mérite d'être rapportée, ne fût-ce qu'à cause de sa singularité. On peut imaginer avec quel étonnement & quelle satisfaction mutuelle, Omaï & ses compatriotes se reconnurent. Douze années avant, environ vingt Indiens des deux sexes s'étoient embarqués dans une pirogue à Otahiti, pour se rendre à

Ulietea, qui en eſt peu éloignée. Mais une tempête violente s'étant élevée, & les ayant écartés de leur route, ils ſouffrirent des maux extrêmes; la plupart mourut de fatigue & de faim; & il ne reſtoit plus que quatre hommes quand leur pirogue fut chavirée. La perte de ces infortunés ſembloit inévitable: cependant ils s'accrochèrent aux bords de la pirogue, & ils flottoient ainſi depuis quelques jours, quand la Providence les conduiſit à la vue de l'isle où Omaï les trouva. Les habitans avoient tout de ſuite mis un canot à la mer, & avoient été les chercher. Quand Omaï arriva dans l'isle, l'un de ces malheureux étoit mort depuis quelques années. Les trois autres témoignèrent la plus vive reconnoiſſance du traitement hoſpitalier, qu'ils avoient reçu des habitans. Ils étoient même ſi ſatisfaits de vivre là, qu'ils refuſèrent l'offre que les Anglois leur firent de les ramener dans leur patrie.

CHAP. VII
ANN. 1777

CHAP VII
ANN. 1777

ON peut tirer de l'hiſtoire que nous venons de rapporter, une concluſion importante. Elle doit ſervir à montrer bien mieux qu'une foule de conjectures incertaines & de raiſonnemens ſpéculatifs, comment les différentes parties de la terre, & ſur-tout les isles de l'Océan Pacifique, les plus éloignées & du continent & des autres isles, ont été peuplées. De ſemblables aventures ſont ſouvent arrivées, & ſi elles étoient connues, elles groſſiroient beaucoup l'hiſtoire de la navigation & des naufrages.

L'ISLE où deſcendirent MM. Gore, Anderſon & Burney, & où Omaï rencontra ſes trois compatriotes, ſe nomme *Wateeoo* (*a*); elle eſt charmante. Le mélange des plaines & des côteaux, couverts d'une verdure variée, plaît beau-

(*a*) Wateeoo eſt par la latitude de 20° 1′ ſud, & par la longitude de 201° 45′ eſt. Elle a environ ſix lieues de circonférence.

coup à l'œil qui les contemple. Les habitans y ſont en grand nombre. La plupart des jeunes hommes ſont extrêmement bien faits & de la taille la plus élégante. Ils ont en outre le teint auſſi délicat que celui de leurs femmes, & ils paroiſſent d'un caractère auſſi doux. Les manières, les mœurs, les opinions, les cérémonies religieuſes de ce peuple a beaucoup de rapport avec celles d'Otahiti & des autres isles de la Société, & ſon langage étoit fort aiſément compris par Omaï & par les deux nouveaux Zélandois.

DE Wateeoo le capitaine Cook ſe rendit dans une autre petite isle, nommée *Wennooa-ette* ou *Otakootaix*. M. Gore y deſcendit à la tête d'un parti; il en rapporta une centaine de noix de coco, pour chaque vaiſſeau, avec de l'herbe & des jeunes branches d'arbre pour le bétail. Quoique aucun Indien ne ſe montrât à Wennooa-ette, ce qu'on

CHAP. VII
ANN. 1777.

y trouva prouvoit qu'elle étoit habitée au moins de tems en tems; & M. Gore laissa sur la plage une petite hâche & plusieurs clous, pour prix de ce qu'il en emportoit.

5 Avril. LE 5 d'Avril nos Navigateurs cinglèrent vers l'isle d'Harvey, qui n'étoit qu'à quinze lieues de distance, & où ils espéroient de se procurer quelques rafraîchissemens (*a*). Le capitaine Cook, avoit déjà découvert cette isle en 1773; mais il n'y avoit alors trouvé aucun habitant. Cette fois-ci, elle étoit au contraire fort bien peuplée, par une race d'Indiens, qui paroissoient différer beaucoup de ceux de Wateeoo. Leur assemblée étoit bruyante & désordonnée. Ils avoient la peau noire, & plusieurs d'entr'eux sembloient brutaux & méchans. Ce qui frappa les Anglois, c'est qu'aucun de

(*a*) Elle est au 19° 15′ de latitude sud, & au 201° 37′ de longitude est.

ces Indiens n'avoit sur le corps les découpures ou marques piquetées, que se font en général tous les Insulaires de la mer du Sud. Cependant ils ont indubitablement une origine commune avec les autres Indiens; nos Voyageurs en eurent des preuves. Leur langage approchoit beaucoup plus de celui d'Otahiti que de celui de Wateeoo & de Mangeea. L'isle d'Harvey, n'offrant aucun port où les vaisseaux pussent mouiller l'ancre, ils s'en éloignèrent promptement.

LE capitaine Cook s'étant trompé relativement aux isles qu'il avoit rencontrées, & où il avoit espéré de trouver des secours, depuis son départ de la Nouvelle-Zélande; sa marche ayant en outre été retardée par les vents contraires & par quelques autres circonstances imprévues, il vit bien qu'il ne pouvoit rien entreprendre cette année dans les hautes

CHAP. VII
ANN. 1777

latitudes de l'hémisphère septentrional; la saison étoit déjà propre à y commencer ses recherches, & il en étoit à une distance immense. Il avoit besoin de relâcher dans le premier endroit commode pour se procurer les moyens de sauver les bestiaux qu'il avoit à bord. Un motif plus important, c'étoit de conserver les provisions des vaisseaux, afin d'être en état de poursuivre les découvertes qu'il devoit tenter dans le Nord, mais qui se trouvoient réculées d'un an. S'il avoit eu le bonheur d'obtenir de l'eau & du fourrage dans l'une des isles récemment visitées, il auroit soudain reviré de bord, & fait voile vers le Sud, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les vents d'oueſt. Mais en prenant ce parti, sans un supplément de fourrage & d'eau, il ne pouvoit pas manquer de perdre tout son bétail; & ce changement de route n'eût pas été fort avantageux pour le principal objet de son voyage. D'après toutes ces considéra-

tions, il prit le chemin des isles des Amis, où il étoit sûr de trouver des provisions en abondance.

LE 14 d'Avril, nos Navigateurs arrivèrent à l'isle de Palmerston; là & dans une autre petite isle voisine inhabitée, comme celle de Palmerston, ils prirent quelques rafraîchissemens. On y chargea les canots d'herbes aux cuillers, & de jeunes cocotiers, qui furent d'un grand secours pour les bestiaux; on y prit aussi beaucoup de choux palmistes & de jeunes branches de l'arbre de Wharra. De sorte qu'on eut de quoi nourrir les animaux pendant plusieurs jours. Le 16 Omaï étant descendu à terre avec le capitaine Cook, prit en peu de tems, en pêchant à l'épervier, assez de poisson pour le dîner de tous les Anglois qui étoient à terre, & pour en envoyer un présent à bord des deux vaisseaux. On tua beaucoup d'oiseaux, principalement des frégates & d'autres oiseaux du Tropique.

14 Avril

16 Id.

CHAP. VII ANN. 1777. Auſſi nos Voyageurs firent un ſomptueux repas. En cette occaſion Omaï voulut ſervir de cuiſinier. Il fit cuire le poiſſon & les oiſeaux avec des pierres chaudes à la manière de ſon pays, & il s'en acquitta avec une addreſſe, une gaîté, qui le rendirent encore plus agréable aux Anglois. On recueillit ſur la petite isle douze cents noix de coco, qu'on partagea entre les équipages des deux vaiſſeaux. Il n'y a point d'eau dans l'isle de Palmerſton, ni dans les islets voiſins. Si on y trouvoit de l'eau & qu'on pût jetter l'ancre en dedans des recifs, le capitaine Cook eût préféré cette isle à toutes les autres isles inhabitées de la mer du Sud, à cauſe des rafraîchiſſemens qu'elle fournit. L'équipage d'un vaiſſeau peut y pêcher aſſez de poiſſon pour ſe nourrir, & on a l'agrément de s'y promener, ſans courir riſque d'y être inquiété par perſonne.

IL y a pluſieurs opinions différentes

ſur la formation des petites isles de l'Océan. D'après ſes obſervations, le capitaine Cook demeura convaincu, que les isles qu'il voyoit alors, étoient formées par des bancs de corail, & croiſſoient ſans ceſſe ; & il a détaillé avec beaucoup de ſageſſe & de ſagacité, les raiſons qui lui avoient fait embraſſer cette hypothèſe.

EN partant de l'isle de Palmerſton, notre navigateur fit voile vers l'oueſt, dans le deſſein de relâcher à Annamooka. Pendant cette route, les grains de pluie devinrent ſi fréquens, que les Anglois ramaſsèrent une grande quantité d'eau. Voyant qu'une heure de pluie donnoit plus d'eau qu'un mois de diſtillation de la machine à deſſaler, on mit de côté cette machine ennuyeuſe.

LA chaleur & l'humidité de l'air, jointe à l'impoſſibilité de tenir les vaiſſeaux ſecs, firent craindre alors pour

CHAP. VII ANN. 1777

les équipages. Cependant, ni l'usage continuel des viandes salées, ni les changemens de climat, n'avoient encore produit aucun mauvais effet. Depuis le départ des vaisseaux du Cap-de-Bonne-Espérance, on n'avoit eu des rafraîchissemens un peu considérables qu'à la Nouvelle-Zélande, malgré cela une seule personne étoit malade à bord. Cet avantage étoit dû sans contredit à l'attention, à la vigilance perpétuelle du capitaine Cook, qui ne laissoit pas échapper la moindre occasion de procurer à ses gens ce qui pouvoit être utile à leur santé.

28 Avril. Le 28 d'Avril nos Voyageurs touchèrent à l'isle de Komango. Le premier de Mai ils arrivèrent à Annamooka; & ils jettèrent l'ancre dans le même endroit où le capitaine Cook s'étoit arrêté trois ans auparavant. C'étoit vraisemblablement là aussi que Tasman, qui le premier découvrit Annamooka & les

1 Mai.

isles

les isles voisines, mouilla l'ancre en 1643.

IL y eut bientôt un commerce établi entre les Anglois & les habitans. Tout fut arrangé à la satisfaction du capitaine Cook. Il reçut les plus grandes marques d'amitié de la part de Toobou, chef d'Annamooka, & Taïpa, chef de l'isle de Komango, s'attacha aux Anglois d'une manière si extraordinaire, que voulant être auprès d'eux la nuit comme le jour, il fit transporter sa maison sur les épaules de ses Indiens, à plus d'un quart de mille de distance, & il la fit placer à côté des tentes de nos Voyageurs.

LE 6 de Mai, le capitaine Cook fut visité par un grand chef de l'isle de Tongataboo. Son nom étoit Feenou; Taïpa le présenta faussement comme Roi de toutes les isles des Amis. L'amitié qui régnoit alors entre les Anglois & les habitans d'Annamooka, fut un peu 6 Mai.

CHAP. VII. ANN. 1777.

interrompue par l'inclination que ce peuple avoit pour le vol. Il donna souvent des preuves étonnantes de son adresse à dérober. Les chefs même ne croyoient pas en volant ce qui leur convenoit, manquer à leur dignité. Un d'eux fut pris emportant du vaisseau un verrou qu'il avoit caché sous ses vêtemens; le capitaine Cook le condamna, pour punition, à recevoir douze coups de fouet, & à rester à fond de cale jusqu'à ce qu'il eût payé l'amende d'un cochon. Après cet acte de justice, nos Navigateurs n'eurent plus à craindre des voleurs d'un rang élevé; leurs sujets ou leurs esclaves furent seuls occupés à ce vil emploi; & quand on les y attrapoit, une volée de coups de verges ne faisoit pas plus d'impression sur eux, que si on l'avoit appliquée sur le mât du vaisseau. Les maîtres même étoient alors si éloignés d'intercéder en faveur de ces malheureux, qu'ils conseilloient souvent aux Anglois de les tuer : mais

les Anglois n'avoient garde de suivre ces conseils. Quelquefois même ils laissoient les voleurs impunis; car le fouet & la honte étoient des châtimens inutiles. A la fin pourtant le capitaine Clerke trouva un moyen efficace de les punir. Il fit raser complettement la tête à tous les voleurs qu'il prit en flagrant délit. Ce fut pour eux une infamie, parce qu'ils en devenoient ridicules aux yeux de leurs compatriotes; & les Anglois les distinguant, ne les laissoient plus approcher du vaisseau, ni des tentes, & ne pouvoient pas être surpris deux fois par les mêmes voleurs.

L'ISLE d'Annamoaka commençant à fournir moins de provisions à nos Voyageurs, le capitaine Cook se proposa d'aller le 11 de Mai à Tongataboo; mais il en fut détourné par Feenou, qui le sollicita vivement de se rendre dans une isle, ou plutôt un groupe d'isles, qui sont au nord-est, & qu'on nomme 11 Mai.

CHAP. VII ANN. 1777

Hapaée. Feenou assura le Capitaine, qu'il y trouveroit abondamment des provisions; & pour preuve de ce qu'ils disoit, il offrit d'accompagner les Anglois. Hapaée devint donc le lieu où on résolut de relâcher; notre Navigateur y consentit d'autant plus facilement, qu'aucun autre Européen n'y étoit allé avant lui.

17 Mai. LE 17 les vaisseaux arrivèrent à Hapaée; le capitaine Cook fut très-amicalement reçu par les habitans, & surtout par Earoupa, le chef de l'isle. Tout le tems qu'il y demeura, se passa dans un commerce réciproque de présens, de civilités & de fêtes. Les Indiens donnèrent des spectacles, des combats à la lance, à la lutte, aux coups de poings: les femmes même se mêloient à ces gymnases; les hommes exécutoient des pantomimes. Enfin, les nuits étoient employées à chanter & à danser. Les Anglois, en revanche, firent manœuvrer

leurs soldats de marine, & tirerent des feux d'artifice, qui causèrent aux Indiens beaucoup de plaisir & d'étonnement.

APRÈS les premiers divertissemens, le capitaine Cook s'occupa de l'examen d'Hapaée, de Lefooga & des autres isles voisines dont il prit pleine connoissance.

LE 31, il venoit de quitter ces isles pour s'en retourner à Annamooka, lorsque la Résolution se trouva en danger d'échouer sur une petite isle de sable, entourée de brisans, & nommée *Pootoo Pootooa*. Heureusement qu'alors tous les matelots étoient sur le pont, & exécutèrent les ordres du capitaine avec autant de sang froid que d'agilité. Cela seul sauva le vaisseau. « Ces situations pé- » rilleuses, dit M. Cook, sont néces- » sairement le partage de l'homme qui » navige dans des mers inconnues. » 31 Mai.

CHAP. VII
ANN. 1777.

PENDANT que le capitaine Cook demeura à Hapaée, il fut présenté à Poulaho, le véritable Roi de toutes les isles des Amis. C'est en présence de ce Roi qu'on reconnut que Feenou avoit faussement pris ce titre. Feenou étoit cependant un grand chef qui ne manquoit pas d'influence.

POULAHO invita le capitaine Cook à passer à Tongataboo; ce que notre Navigateur, fit après s'être arrêté trois ou quatre jours à Annamooka. Dans cette route, la Résolution fut entraînée sur les hauts fonds couverts de roches de corail, plus ou moins cachés sous les eaux. Malgré toute l'attention, tous les soins des Anglois pour s'en préserver, ils ne purent pas empêcher qu'elle ne touchât à la pointe d'un roc; la Découverte toucha aussi: mais ni l'une, ni l'autre ne frappèrent assez fort pour être endommagées.

CHAP. VII
ANN. 1777
10 Juin.

LE 10 de Juin le capitaine Cook arriva à Tongataboo; le Roi s'étoit rendu ſur le rivage pour le recevoir, & dès que le Capitaine mit pied à terre, ce Prince le conduiſit lui-même dans une maiſon, petite, mais propre & jolie, qu'il lui avoit deſtinée pour tout le tems de ſon ſéjour dans l'isle. Cette maiſon, ſituée à l'entrée du bois, avoit devant elle une grande prairie & un point de vue étendu. On ne pouvoit pas déſirer un endroit plus commode & plus agréable. L'arrivée des Anglois à Tongataboo fut ſuivie des mêmes plaiſirs, des mêmes ſpectacles qu'ils avoient eus à Hapaée, mais plus variés & repréſentés avec plus de ſplendeur. Cela n'empêcha pourtant pas que quelques Indiens ne ſe ſignalaſſent de tems en tems par de petits vols. Rien ne pouvoit corriger ce peuple d'un ſi déteſtable défaut; ſouvent même il s'y abandonnoit avec audace. Il n'y avoit rien dans le vaiſſeau ou dans les tentes, ſur quoi il n'osât

CHAP VII ANN. 1777

porter les mains ; & comme la foule étoit toujours considérable, le Capitaine ne vouloit pas permettre aux sentinelles de tirer, de peur que les innocens ne payassent pour les coupables.

19 Juin.

Le 19 de Juin le capitaine Cook distribua les animaux qu'il avoit choisis dans son bétail, pour faire des présens aux principaux Indiens. Poulaho, Roi de toutes les isles des Amis, eut un jeune taureau, une vache & trois chèvres. Mareewagée, l'un des grands chefs, eut un bélier avec deux brébis (*a*) ; Feenou, un cheval & une jument. Omaï fut en même tems chargé d'expliquer aux Indiens l'importance de ces animaux &

(*a*) Comme personne ne prenoit soin des trois brebis, échues en partage à Mareewagée, le capitaine Cook, les fit rapporter à bord du vaisseau. Indépendamment des animaux ci-dessus mentionnés, il laissa aussi dans l'isle, un jeune verrat, & trois truies, de la race des cochons d'Angleterre, deux lapins & deux daims mâle & femelle.

la manière dont il falloit s'y prendre pour les conſerver & les faire proſpérer. Cependant la généroſité du capitaine Cook ne fut pas ſans quelques inconvéniens. Il y eut des Indiens jaloux des dons qu'on avoit faits aux autres ; car dès le lendemain matin on vola deux chevreaux & quelques poules d'Inde. Comme notre Navigateur ne dut pas s'imaginer que ces animaux ſe fuſſent égarés d'eux mêmes, il voulut abſolument les ravoir. Il commença par faire ſaiſir trois pirogues, qui étoient venues le long de ſon bord. Enſuite s'étant rendu au rivage, & ayant trouvé le Roi, le frère du Roi, Feenou & quelques autres chefs, il les fit envelopper par une garde angloiſe, & leur déclara qu'il ne les relâcheroit pas, juſqu'à ce qu'on eût rapporté, non-ſeulement les chevreaux & les poules d'Inde, mais encore toutes les choſes qu'on lui avoit dérobées en différens tems. Cette démarche hardie eut le plus heureux effet. La plus grande partie des objets

CHAP. VII. ANN. 1777.

volés fut immédiatement rendue, & on donna de si fortes assurances de rapporter promptement le reste, que le capitaine Cook fit dès l'après midi mettre les chefs en liberté. Ce qu'il y eut encore d'assez heureux c'est que cette affaire ne diminua point la confiance que Poulaho & ses amis avoient dans la générosité de notre navigateur.

5 Juillet. LE 5 de Juillet il y eut une éclipse de soleil que le tems ne permit d'observer qu'imparfaitement; mais cet inconvénient ne nuisit pas beaucoup. La longitude avoit déja été très-exactement déterminée par les observations lunaires.

10 *Id.* LE capitaine Cook partit de Tongataboo le 10 de Juillet. Deux jours après il mouilla l'ancre dans un port de l'isle de Middlebourg ou d'Eooa, comme l'appellent les Indiens. Il reçut soudain une visite de Taoofa, chef de l'isle, qu'il connoissoit depuis son second voyage.

Leur amitié fut renouvellée de la manière la plus affectueuse ; & tous les autres Indiens imitèrent la conduite de Taoofa. Le capitaine Cook leur fit un préſent qui devoit leur devenir très-agréable par la ſuite. Il planta dans une des habitations de Taoofa un pommier, & il y ſema diverſes graines de fruits & d'herbages d'Europe. Ce qui l'encouragea à prendre ces ſoins, c'eſt qu'il eut une preuve qu'ils ne ſeroient point inutiles ; car Taoofa lui fit un jour ſervir à diner un plat de turneps, provenant des graines que les Anglois lui avoient autrefois données.

Le ſéjour que fit alors le capitaine Cook aux iſles des Amis fut de près de trois mois. Il régna entre les Anglois & les Indiens une amitié qui ne fut que rarement troublée par les légers accidens dont nous avons parlé, & qui n'eurent jamais de conſéquences fâcheuſes. Il eſt vrai que le capitaine Cook apportoit une attention continuelle à prévenir tout ce

CHAP. VII. ANN. 1777

qui pouvoit nuire aux habitans ou aux Anglois.

CE qu'il y a de remarquable, c'eſt que pendant tout le tems que nos voyageurs reſtèrent dans ces iſles, ils ne touchèrent preſque point aux proviſions du vaiſſeau. Ce qu'ils obtenoient par leurs échanges leur ſuffiſoit pour vivre ; & ils eurent même aſſez de proviſions fraîches pour eſpérer qu'elles dureroient juſques aux autres endroits où ils devoient relâcher, & où ils en trouveroient de nouvelles. Auſſi le capitaine Cook, content de ces bons Indiens, & de tout ce qu'il recevoit d'eux, jouit de la plus douce ſatisfaction en augmentant leurs richeſſes & leur bonheur par les dons qu'il leur fit, & d'un grand nombre de végétaux, & de divers animaux d'Europe. Enfin le ſéjour des Anglois aux isles des Amis fut réciproquement utile ; & cette utilité ne retarda pas d'un ſeul moment le grand projet du capitaine Cook ;

puiſque la ſaiſon étoit déja trop avancée pour paſſer dans le nord, quand il arriva à Annamooka.

INDÉPENDEMMENT de tous les avantages dont nous venons de parler, nos navigateurs acquirent alors beaucoup de connoiſſances géographiques ſur cette partie de la mer du Sud. Sous le nom des isles des *Amis* on doit comprendre, non-ſeulement Annamooka, Tongataboo, le groupe des isles d'Hapaée, mais toutes celles qui ont été découvertes ſous le même méridien, en tirant vers le nord, ainſi que les autres isles qui avoient été juſqu'alors inconnues aux Européens, & qui ſont ſous la domination de Tonga-taboo. D'après ce que le capitaine Cook apprit des Indiens, cet Archipel eſt immenſe. Ils diſent qu'il comprend plus de cent cinquante isles; & ils ſe ſervent, pour marquer ce nombre, d'autant de petits morceaux de bois ou de feuilles d'arbres. M. Anderſon,

CHAP. VII
ANN. 1777.

avec ses soins ordinaires, recueillit tou
les noms de ces différentes isles. Il
en a, dit-on, quinze très-hautes, &
trente-cinq assez basses, mais fort vastes
Trente-deux que les Anglois ne visi-
tèrent point, sont de la grandeur d'An
namooka, qui est comptée au nombre
des plus petites. Aussi la plus grande
partie de ces petites isles est inhabitée.
On en voit, sur la carte que le capi-
taine Cook a donnée des isles des Amis
& du port de Tongataboo, soixante-une,
dont les gissemens & les noms sont exac-
tement marqués. Le capitaine Cook ne
doutoit pas que les isles du prince Wil-
liams, découvertes & nommées par Tas-
man, ne fussent compriſes dans la liste
de celles que les Indiens fournirent aux
Anglois. Il pensoit aussi que les isles de
Keppel & de Boscaven, vues en 1765
par le capitaine Wallis, devoient se
trouver dans la même liste, & étoient
sous la dépendance de Tongataboo,
chef lieu du gouvernement de toutes

es isles & de l'empire de Poulaho. Les navigateurs à venir pourront étendre la géographie de cette partie de l'Océan Pacifique, & déterminer la grandeur & le giſſement de près de cent des iſles les Amis que le capitaine Cook n'eut pas le tems de viſiter.

Il acquit pourtant beaucoup plus de connoiſſances qu'il n'en avoit eu à ſon précédent voyage ſur l'hiſtoire naturelle, ſur les productions du pays & ſur les mœurs & les coutumes des peuples qui l'habitent. Il y fit en même-tems des réflexions ſi ſages & ſi remplies de candeur & d'humanité ſur l'inclination que ces peuples ont à dérober, que je ne puis m'empêcher de rapporter ſes propres paroles. « Le ſeul défaut, dit-il, qui » dégrade ces Indiens, c'eſt leur penchant à voler. Ils y ſont adonnés avec » une ſorte de fureur, quelque âge qu'ils » aient & de quelque ſexe qu'ils ſoient. » Cependant il eſt bon d'obſerver qu'ils

CHAP. VII
ANN. 1777

» ne dérobent que les Anglois; & je suis
» fondé à croire qu'il se commet aussi
» peu de vols entr'eux, même peut-être
» moins que dans les autres pays où les
» vices de quelque individu ne suffisent
» pas pour faire accuser une Nation en-
» tière. On doit sans doute pardonner
» les foiblesses de ces bons Indiens de
» l'Océan pacifique, dont l'ame est en-
» traînée par l'éclat des objets nouveaux
» & séduisans que nous leur présentons.
» Le vol peut être considéré chez les
» peuples civilisés, comme l'effet d'un
» caractère profondément vicieux & an-
» nonçant un homme qui par avarice
» brave les loix de l'équité, ou qui par
» inconduite, se trouve réduit à une ex-
» trême indigence & dédaigne les moyens
» honnêtes d'en sortir. Mais aux isles
» des Amis, & dans les autres pays nou-
» veaux où je suis allé, les petits pillages,
» auxquels nous étions si souvent expo-
» sés, doivent être imputés à des motifs
» moins odieux. On peut les attribuer
à

à la curiosité & au desir qu'avoient les Indiens de se procurer des choses extraordinaires & appartenant à un peuple étranger & si différent d'eux. Peut-être que s'il étoit possible qu'une espèce d'êtres aussi supérieure à nous pour les richesses, que nous l'étions aux Indiens, vînt tout-à-coup dans notre pays, tous nos principes d'équité ne nous rendroient pas capables de résister à la tentation. Je crois que j'ai eu d'autant plus raison d'attribuer à l'envie de posséder des choses rares, la disposition des Indiens pour le vol, qu'ils déroboient en effet la première chose qui s'offroit à leurs yeux, sans savoir s'ils pourroient jamais s'en servir : mais parmi nous il en est tout autrement. Nul homme ne voudroit s'exposer à l'infamie & aux châtimens, avant de connoître le prix & l'emploi des objets pour lesquels il s'exposeroit. Enfin, les pillages des Insulaires de la mer du Sud, quoique souvent

CHAP. VII
ANN. 1777.

CHAP VII ANN. 1777 » inquiétans & désagréables, nous mi-
» rent du moins à même de connoître
» leur agilité & leur intelligence.

QUANT à la Religion des Indiens des isles des Amis, M. Anderson prétend qu'ils croient fermement à l'immortalité de l'ame; & qu'ils n'adorent ni des ouvrages sortis de la main des hommes, ni aucun autre objet matériel. Leur langage est absolument conforme à celui de la Nouvelle-Zélande, de Wateeoo & de Mangeea. M. Anderson en a recueilli plusieurs centaines de mots; & parmi ces mots il y en a qui expriment des nombres jusqu'à cent mille; mais ils ne vont ni ne peuvent vraisemblablement compter au-delà; car les Anglois observèrent que quand ils vouloient exprimer davantage, ils se servoient toujours d'un mot qui signifie un nombre indéfini.

ON ne doit pas douter que pendant que le capitaine Cook fut aux isles des Amis,

l ne s'occupât toujours avec le même èle de ſes obſervations nautiques & aſ- ronomiques. Auſſi il a marqué avec le lus grand ſoin la latitude & la longi- ude des différens endroits où il aborda, es variations de la bouſſole, la force des narées, & tout ce qui peut être utile ux marins qui voudroient viſiter les mê- nes contrées.

LE 17 de Juillet nos navigateurs pri- ent leur dernier congé des Inſulaires e Tongataboo & des environs, pour ller enfin revoir ceux des iſles de la ociété. Ils pourſuivoient leur route dans nuit du 21, lorſqu'ils obſervèrent une clipſe. Le 8 d'Août, ils découvrirent ne terre. Quelques Indiens vinrent dans es pirogues, le long des vaiſſeaux, & reſſerent vivement les Anglois de deſ- endre dans leur iſle; mais le capitaine Cook ne voulut pas courir le riſque de erdre l'avantage d'un bon vent, pour xaminer un pays qui paroiſſoit de fort

17 Juillet.

21 *Id.*

8 Août.

CHAP. VII ANN. 1777.

peu de conſéquence. Le nom de cet endroit eſt Toobouai (*a*). Les habitans qui vinrent à bord parloient la même langue que les Otahitiens.

12 Août.

LE 12 d'Août nos voyageurs arrivèrent à Otahiti. Ils entrèrent dans la baie d'Oheitepeha, où ils mouillèrent l'ancre. Le capitaine Cook vouloit d'abord prendre les proviſions qu'il pourroit obtenir dans le ſud-eſt de l'iſle, & puis ſe rendre à Matavai.

LE premier accueil qu'on fit à Omaï ne fut pas flateur pour lui. Quoiqu'il vînt à bord pluſieurs Indiens de ſa connoiſſance, & même ſon beau-frère, aucun d'eux ne témoigna beaucoup de

13 *Id.*

plaiſir à le revoir; mais le lendemain il eut une entrevue avec ſa ſœur, dans

(*a*) Toobouai eſt par les 23° 25′ de latitude ſud, & par les 210° 37′ de longitude eſt. Cette iſle n'a que cinq ou ſix milles de long.

laquelle la nature fit sentir tout son pouvoir; & il est plus aisé d'imaginer que de décrire avec quelle tendresse le frère & la sœur s'embrassèrent & se parlèrent. Une tante du bon Omaï vint aussi le voir, & dans les premiers transports de sa joie, cette vieille femme se jetta aux pieds du jeune homme, & les inonda de ses larmes.

LE capitaine Cook fut informé par les Indiens que, depuis son départ, deux vaisseaux étoient venus dans la baie d'Oheitepeha, & qu'ils avoient laissé des animaux dans le pays. Ces animaux étoient des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau, un bélier. Les vaisseaux étoient Espagnols. Les Anglois ne purent pas en douter quand ils virent une Inscription gravée sur une croix de bois qu'on avoit plantée à quelque distance d'une maison où s'étoient établis les étrangers. Sur la partie transversale de la croix on lisoit :

CHAP. VII
ANN. 1777

CHRISTUS VINCIT.

Et sur la partie perpendiculaire :

CAROLUS II. IMPER. 1774.

LE capitaine Cook saisit cette occa-sion de conserver la mémoire des pre-miers voyages des Anglois à Otahiti. Il grava sur l'autre côté de la croix :

GEORGIUS TERTIUS REX,
ANNIS 1767,
1769, 1773, 1774 & 1777.

QUELLES que fussent les intentions des Espagnols en venant dans l'isle, on doit avouer à leur gloire qu'ils se con-duisirent si bien envers les habitans, que ceux-ci en parloient toujours avec de grands témoignages d'estime & de reconnoissance.

LE capitaine Cook eut alors une im-

portante affaire à régler. Il ſavoit qu'il pouvoit ſe procurer beaucoup de noix de coco, dont la liqueur eſt une boiſſon agréable & ſaine; & il déſiroit d'obtenir le conſentement de ſon équipage pour que cette boiſſon remplaçât les rations d'eau-de-vie pendant tout le tems qu'il ſéjourneroit à Otahiti & dans les iſles voiſines. Mais comme cette innovation auroit pu occaſionner des murmures, ſi on n'en avoit pas expliqué la cauſe, le capitaine Cook crut devoir prudemment aſſembler tous ſes gens, pour leur faire connoître le but de ſon voyage & les travaux qui les attendoient. Afin de les animer d'abord à braver les fatigues & les dangers d'une telle entrepriſe, il leur rappella la récompenſe que le parlement offroit à tous les ſujets de Sa Majeſté Britannique, qui découvriroient une communication entre les mers du Sud & l'Océan Atlantique, dans quelque partie que ce fût de l'hémiſphère ſeptentrional, ainſi qu'à ceux qui

CHAP. VII
ANN. 1777

CHAP. VII
ANN. 1777.

s'avanceroient les premiers au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude nord. Il leur dit enſuite, qu'il ne doutoit nullement qu'ils ne fuſſent tous diſpoſés à entreprendre avec lui de mériter ces récompenſes : mais que pour ſe préparer au ſuccès, il étoit néceſſaire d'obſerver la plus grande économie relativement à toutes leurs proviſions, ſur-tout aux proviſions de bouche, parce qu'il n'y auroit plus d'eſpoir d'en trouver de nouvelles, quand ils ſe ſeroient éloignés des iſles de la Société. Il ajouta que cette précaution devenoit d'autant plus importante, qu'ayant déjà perdu l'occaſion de ſe rendre dans le Nord cet Eté, leur voyage dureroit au moins une année de plus qu'on ne l'avoit d'abord cru ; qu'ils devoient donc conſidérer les nombreux obſtacles, qu'il leur reſtoit à ſurmonter, les peines horribles qu'ils avoient à ſouffrir, & qu'il ne falloit point les aggraver en ſe mettant dans le cas de voir diminuer leurs ra-

tions dans des climats froids ; qu'il leur expliquoit ces différentes raisons, pour qu'ils jugeassent s'il n'étoit pas plus prudent de se passer des liqueurs spiritueuses pendant qu'ils se trouvoient dans un pays chaud, que de courir le hasard d'en manquer quand elles leur seroient vraiment nécessaires ; & qu'ils déclarassent s'ils consentoient à renoncer à l'eau-de-vie, & à y suppléer l'excellente boisson que fournissoient les cocos, qu'ils avoient alors en abondance ; enfin, il conclut en leur disant qu'il s'en rapportoit là-dessus absolument à leur choix.

CE discours rempli d'une éloquence simple, naturelle & persuasive, eut tout l'effet qu'on pouvoit désirer, il entraîna facilement l'ame généreuse des matelots Anglois ; le capitaine Cook eut la satisfaction de voir accepter d'une commune voix & sans la moindre objection, ce qu'il venoit de proposer. Soudain il donna ordre au capitaine Clerke d'en

CHAP. VII. ANN. 1777.

dire autant à son équipage, ce qui fut exécuté & agréé de la même manière. Ainsi on ne servit plus d'eau-de-vie, excepté le samedi au soir, qu'on en donnoit une forte ration, afin que nos marins pussent se rejouir & boire à la santé de leurs amis d'Angleterre.

24 Août. LE 24 du mois d'Août, les vaisseaux quittèrent leur station dans le sud-est d'Otahiti, & se rendirent dans la baie de Matavai. Dès qu'ils furent arrivés, le capitaine Cook reçut la visite d'Otoo, roi de l'isle, & leur ancienne amitié se renouvella de la manière la plus satisfaisante. Les civilités, les bons offices, les fêtes, en resserrèrent même les nœuds. Un des premiers soins de notre Navigateur, fut de disposer de tous les animaux d'Europe qui lui restoient. Il fit conduire à Oparre, lieu de la résidence ordinaire d'Otoo, un paon & sa femelle, un coq d'Inde & sa femelle, un jar & trois oies, un canard & trois canes. Les

deux dernières espèces de ces volailles, couvèrent & réussirent fort bien, avant que les Anglois quittassent l'isle. Otoo possédoit déjà, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des chèvres & un taureau espagnol, qui étoit sans contrédit le plus bel animal qu'on pût voir. Cela n'empêcha pas que le Capitaine ne donnât au Roi un taureau anglois, avec trois belles vaches. Il lui fit aussi présent d'un cheval & d'une cavale, ainsi que de tous les moutons qui se trouvoient à bord des deux vaisseaux.

En disposant ainsi de ces animaux, le capitaine Cook se vit délivré d'un fardeau très-pesant. Il n'est pas aisé de concevoir combien il avoit fallu prendre de soins pour conduire cette cargaison vivante à travers tant de dangers & à une si grande distance ; mais notre Navigateur en fut bien recompensé par le plaisir qu'il eut de remplir heureusement les intentions bienfaisantes

CHAP. VII. ANN. 1777.

de notre digne Monarque, qui avoit songé à envoyer tant de préſens utiles aux bons Inſulaires de la mer du Sud.

IL y avoit alors des hoſtilités commencées entre les habitans d'Eimeo & ceux d'Otahiti. Les Otahitiens prièrent fortement le capitaine Cook de combattre pour eux; mais il étoit trop ſage pour y conſentir. Il réſiſta à toutes leurs ſollicitations. Il allégua à Otoo & aux autres Chefs, qu'il ne connoiſſoit pas aſſez le ſujet de leur querelle; & que le peuple d'Eimeo ne l'ayant jamais offenſé, il ne pouvoit pas raiſonnablement s'armer contre lui. Otoo & la plupart des Chefs parurent ſatisfaits de ces raiſons; mais l'un d'eux, Towha en fut ſi mécontent, que notre navigateur perdit pour jamais l'amitié de cet Indien.

DANS cette occaſion, le capitaine Cook eut des preuves inconteſtables que le peuple d'Otahiti immoloit des victi-

mes humaines dans ſes ſolemnités religieuſes. Il fut lui-même témoin d'un de ces abominables ſacrifices. Il l'a décrit avec les expreſſions de l'indignation & de l'horreur qu'un pareil acte de barbarie doit inſpirer. La victime infortunée qu'on offroit alors à la divinité d'Otahiti, paroiſſoit un homme d'un âge mur & de la plus baſſe claſſe du peuple; mais, malgré toutes ſes recherches, le capitaine Cook ne put jamais apprendre ſi ce malheureux Indien avoit commis quelque crime qui méritât la mort. Il eſt certain qu'en général le choix tombe ou ſur des criminels, ou ſur des gens de la lie du peuple, qui n'ayant point d'habitation fixe, rôdent ſans pouvoir ſe procurer honnêtement leur ſubſiſtance. Ceux qu'on deſtine à périr, n'en ſont jamais avertis qu'au moment où le coup fatal tombe ſur eux. Lorſque dans des cas extraordinaires, quelque chef juge à propos de faire un ſacrifice humain, il choiſit lui-même une victime, & donne

CHAP. VII. ANN. 1777.

CHAP VII. ANN. 1777.

foudain l'ordre de la saisir & de l'immoler; ce qui s'exécute toujours, ou avec des piques, ou à coup de pierres. Quoiqu'il y ait apparence qu'on ne sacrifie jamais qu'une seule personne à la fois, ces atrocités sont si fréquentes à Otahiti, que la population y perd sans doute beaucoup. Le capitaine Cook compta quarante-neuf cranes humains appendus devant le *Morai*, où on alloit en attacher un cinquantième. Il vit bien aussi, d'après l'état de ces débris de victimes, qu'il ne pouvoit pas y avoir longtems que les infortunés, dont ils étoient les restes, avoient péri sur ces autels de sang.

ON ne peut douter que cette horrible coutume ne soit suivie dans toutes les isles semées au milieu du vaste Océan Pacifique. Le capitaine Cook avoit déja eu des preuves qu'elle existoit aux isles des Amis. On sait combien les sacrifices de sang humain étoient jadis communs

dans notre ancien monde. Il n'y a presque point eu de nation qui en ait été exempte. Comme la réforme des pratiques religieuses est un des derniers efforts de l'esprit humain, la superstition peut subsister encore après que les peuples sont éclairés. Il a fallu bien du tems pour que la civilisation enlevât au fanatisme sa cruauté, & le réduisît à des cérémonies qui, quoique souvent ridicules, sont douces & innocentes, quand on les compare aux rites barbares dont nous venons de parler. CHAP. VII ANN. 1777.

LE 5 de Septembre, nos voyageurs éprouvèrent un accident qui, bien que léger en soi, étoit fâcheux par rapport aux circonstances. Un jeune bélier de la race des moutons du Cap de Bonne-Espérance fut étranglé par un chien. Le capitaine Cook en fut d'autant plus fâché, que c'étoit le seul qu'il eût de la même espèce, & qu'il ne restoit qu'un 5 Sept.

CHAP. VII
ANN. 1777.

autre bélier de la race des moutons d'Angleterre.

14 Sept.

LE 14, le capitaine Cook & le capitaine Clerke montèrent à cheval, & se promenèrent dans la plaine de Matavai, au grand étonnement des Otahitiens, qui accoururent en foule pour les voir, & qui les regardoient avec non moins d'admiration que si nos cavaliers avoient été des Centaures. Ce que nos Capitaines avoient fait, fut répété tous les jours par quelques-uns des Officiers; mais chaque fois les Indiens témoignoient la même curiosité & la même surprise. Ils paroissoient être dans l'enchantement en voyant l'usage qu'on pouvoit faire des chevaux. Nulle autre chose apportée par les Européens, ne leur donnoit une si haute idée de la grandeur & de la puissance des nations éloignées.

QUOIQUE le capitaine Cook ne voulût point

point prendre parti dans la querelle élevée entre les isles de la Société, il étoit pourtant toujours prêt à protéger ſes amis particuliers, lorſqu'ils recevoient quelqu'injure. Towha, qui commandoit l'expédition contre l'isle d'Eimeo, avoit été obligé de ſe ſoumettre à un arrangement déſagréable; & plein de reſſentiment de n'être pas ſecondé comme il le deſiroit, il avoit juré que dès que le capitaine Cook ſeroit parti, il joindroit ſes forces à celles de Tiaraboo, pour attaquer Otoo dans Oparre. Mais notre navigateur, inſtruit de cette menace, déclara hautement qu'il étoit réſolu à défendre ſon ami contre un pareil projet; & que ſi on l'exécutoit, on ſentiroit le poids de ſa vengeance dès qu'il retourneroit à Otahiti. Cette déclaration eut ſans doute l'effet qu'en attendoit le capitaine Cook; car il n'entendit plus parler des deſſeins de Towha.

CHAP. VII
ANN. 1777.

LA manière dont le capitaine Cook fut guéri d'un rhumatisme qui lui prenoit depuis la hanche jusques au pied, mérite d'être rapportée. La mère d'Otoo, ses trois sœurs, & huit autres femmes, se rendirent à bord pour entreprendre cette cure. Le capitaine accepta leur offre amicale, leur fit étendre un lit dans la grand-chambre, & se soumit entièrement au traitement qu'elles voulurent lui faire. Elles le firent coucher au milieu d'elles; alors elles se mirent à le presser avec leurs mains de la tête aux pieds, mais principalement sur le côté endolori, jusques à ce que ses os craquèrent, & que ses chairs furent extrêmement ramollies. Cette première opération dura environ un quart-d'heure; & quoiqu'elle l'eût fort incommodé, sa douleur rhumatismale en fut tellement soulagée, qu'il se sentit encouragé à se soumettre à un second frottement avant de se mettre dans son lit. D'après cela il passa la nuit assez tranquillement. Les

femmes répétèrent deux fois leur opération dans la journée du lendemain, & enfin le capitaine Cook fut parfaitement guéri. Ce remède, appelé *romée*, eſt généralement pratiqué parmi les inſulaires de cette partie du monde. Les hommes le font quelquefois eux-mêmes; mais plus ſouvent ce ſont les femmes.

LE capitaine Cook qui avoit alors réſolu de partir promptement d'Otahiti, accompagna Otoo à Oparre, pour examiner les animaux qu'il avoit confiés à cet ami. Tout étoit ſoigné de la manière la plus convenable: tout étoit en fort bon état; tout promettoit de proſpérer. Le capitaine Cook demanda alors à Otoo quatre chèvres. Il en vouloit laiſſer deux à Ulietea, où il n'y en avoit pas encore, & deux dans la première iſle que le haſard lui feroit rencontrer ſur ſon paſſage quand il iroit dans le nord. Le lendemain Otoo vint à bord, & informa notre navigateur qu'il avoit

CHAP. VII
ANN. 1777

une pirogue, qu'il le prioit d'emporter en Angleterre, pour en faire préſent au *Earée rahie no Pretane*. C'étoit la ſeule choſe, dit-il, qu'il crût digne d'offrir à Sa Majeſté Britannique. Le capitaine Cook fut très-content de cette marque de généroſité de la part d'Otoo, ſur-tout quand il fut bien sûr que perſonne ne la lui avoit ſuggérée. Otoo ſe croyoit endetté envers les Anglois pour tous les dons utiles qu'il en avoit reçus, & de ſon propre mouvement, il voulut leur donner une preuve de ſa gratitude. Cependant la pirogue étant trop grande pour qu'on l'embarquât dans la Réſolution, le capitaine Cook fut obligé de remercier le Roi Indien de ſa bonne volonté; mais ce Prince ne fut pas auſſi ſatisfait que ſi notre navigateur eût accepté ſon préſent.

PENDANT ce dernier ſéjour des Anglois à Otahiti, l'amitié qui régnoit entr'eux & les Indiens ne fut jamais troublée. Il

n'arriva pas le moindre accident. Le capitaine Cook avoit fait sentir aux chefs, qu'il étoit de leur intérêt de le traiter avec justice, & d'empêcher le peuple de rien dérober aux Anglois. Otoo s'étoit si fort attaché à nos voyageurs, qu'il souhaitoit de les voir former un établissement fixe à Matavaï, sans considérer qu'il seroit dès-lors dépouillé en quelque sorte de sa royauté, ainsi que ses peuples de leurs droits; mais le capitaine Cook avoit une reconnoissance & un attachement trop vrais pour desirer que jamais cela arrivât. Quoiqu'il pensât que des visites passagères fussent, à beaucoup d'égards, utiles aux Otahitiens, il frémissoit en considérant qu'un établissement durable & pareil à ceux que les nations de l'Europe ont malheureusement formés chez tant d'autres Indiens, pourroit mettre Otoo & son peuple dans le cas de se plaindre d'avoir jamais été découverts par nos navigateurs. Il n'est pourtant pas vraisembla-

CHAP. VII. ANN. 1777.

ble qu'un tel événement ait jamais lieu, puisqu'il ne convient ni à l'ambition des Rois, ni à l'avarice des particuliers. Or, sans ces motifs, on ne fonde point des colonies.

30 Sept.

LE 30 de Septembre, nos voyageurs partirent d'Otahiti, & le même jour ils mouillèrent l'ancre à Eimeo. Quelques accidens qui survinrent d'abord, rendirent leur séjour dans cette isle assez désagréable. Une chèvre fut dérobée; puis on la rendit avec quelque difficulté, & les Indiens eux-mêmes conduisirent un des voleurs aux pieds du capitaine Cook : premier exemple d'une pareille justice depuis que les Anglois fréquentoient les isles de la Société. Le vol d'une autre chèvre occasionna plus d'inquiétude, & exigea plus de soins. Comme il étoit très-essentiel de ne point perdre cette chèvre, le capitaine Cook résolut de la ravoir à quelque prix que ce fût. Pour y réussir, il fut obligé de

faire une incurſion dans l'isle. Il mit le feu à cinq ou ſix maiſons, & à un grand nombre de pirogues de guerre : enfin, ayant envoyé un meſſage à Maheine, chef de l'isle, pour le prévenir que les Anglois ne laiſſeroient pas un ſeul canot dans l'isle, & que rien ne les appaiſeroit juſqu'à ce qu'on leur rendît leur chèvre ; la chèvre fut rapportée. Cette querelle cauſa autant d'affliction au capitaine Cook qu'aux Indiens mêmes. Il étoit très-affecté en conſidérant qu'après avoir refuſé de céder aux preſſantes ſollicitations des chefs d'Otahiti, pour les ſeconder dans l'attaque projettée contre les peuples d'Eimeo, il ſe trouvoit cependant dans la fâcheuſe néceſſité de faire la guerre à ces malheureux Indiens, & de leur cauſer de plus grands maux que ne leur en préparoit l'invaſion de Towha.

LE 11 d'octobre, les vaiſſeaux ſortirent d'Eimeo ; le lendemain, ils arrivèrent à Huaheine, & ils entrèrent dans

CHAP VII
ANN. 1777

le port d'Owharre, situé sur la rive occidentale de l'isle. La principale affaire du capitaine Cook, pendant qu'il résida à Huaheine, fut l'établissement d'Omaï. On employa beaucoup d'art, de sagesse, & même de politesse, pour obtenir le consentement des chefs de l'isle. Omaï s'habilla très-proprement, présenta aux chefs des présens convenables, s'acquitta de plusieurs cérémonies religieuses, & prononça un discours, dont le capitaine Cook lui avoit fourni les principales idées. Le résultat de cette négociation fut qu'on accorda à Omaï un terrein auprès du port, lequel terrein avoit deux cents pas de large, & s'étendoit du rivage, jusques au pied de la montagne. Une partie même de cette montagne fut compriſe dans la concession. Tout étant bien arrangé, & la garantie du terrein assurée, les charpentiers du vaisseau furent employés à bâtir une maison pour Omaï, afin qu'il pût y serrer les richesses qu'il

avoit apportées d'Europe. En même tems plusieurs hommes de l'équipage travaillèrent à lui faire un jardin, où ils plantèrent des chadeks, des seps de vigne, des ananas, des melons, & diverses autres graines de fruits & d'herbages, & le capitaine Cook eut la satisfaction, avant de partir d'Huaheine, de voir que ces différentes semences avoient fort bien réussi.

OMAÏ trouva à Huaheine un frère, une sœur & un beau-frère, qui l'accueillirent avec beaucoup de tendresse; mais quoique ces Indiens eussent de l'affection pour Omaï, le capitaine Cook reconnut avec peine qu'ils étoient de trop peu de conséquence dans l'isle, pour pouvoir rendre aucun service à leur parent. Ils n'avoient le moyen de protéger ni sa personne, ni ses propriétés, & il y avoit lieu de craindre qu'il ne fût dépouillé de tout ce qu'il possédoit, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le

CHAP VII
ANN. 1777

pouvoir des Anglois. Pour prévenir un tel malheur, le capitaine Cook lui conseilla de se procurer la faveur & la protection de deux ou trois des principaux chefs, en leur faisant part de ses biens. Omaï suivit prudemment ce conseil. Malgré cela, notre navigateur ne se fiant pas tout-à-fait à l'espoir de la reconnoissance des chefs, employa les menaces pour défendre son ami. Il saisit plusieurs occasions de signifier aux habitans, qu'il avoit dessein de retourner à Huaheine, après en avoir été absent suivant son usage, & que si à son retour il ne trouvoit pas Omaï dans le même état où il le laissoit, tous ceux qui l'auroient inquiété seroient sévérement punis. Les Indiens croyoient que les vaisseaux anglois continueroient à venir périodiquement dans la mer du Sud: ainsi la menace du capitaine Cook semsembloit devoir produire un heureux effet.

QUAND la maiſon d'Omaï fut preſque achevée de bâtir, on mit à terre es choſes qui lui appartenoient. Alors ıne boëte de curioſité ſervit à exciter ›ien plus l'admiration des Indiens, que es objets les plus utiles n'auroient pu e faire. Quant aux pots, aux chaudières, aux plats, aux aſſiettes, aux gobelets & autres uſtenſiles de ménage, les habitans les regardoient à peine; Omaï lui-même, ſentant que ces choſes n'étoient pas d'une grande conſéquence pour lui dans ſon nouveau domicile, en troqua ſagement la plus grande partie, avec les matelots anglois, pour des haches & d'autres inſtrumens de fer qui avoient une valeur plus réelle à Huaheine, & qui pouvoient lui donner plus de ſupériorité ſur les hommes avec leſquels il devoit paſſer le reſte de ſes jours.

QUAND Omaï s'établit à Huaheine, ſa famille conſiſtoit en huit ou dix per-

CHAP. VII
ANN. 1777

sonnes ; si l'on peut toutefois appeller famille, la maison à laquelle n'appartient ni ne peut appartenir une seule femme, à moins que son maître ne devienne moins volage. Omaï ne paroissoit pas alors disposé à se marier, ce qui pourroit faire croire que sa résidence en Angleterre n'avoit pas beaucoup contribué à lui faire desirer de goûter la félicité d'une union chaste & domestique, avec une femme de son pays.

LES armes qu'Omaï possédoit, étoient un mousquet, une bayonnette, une boëte à cartouches ; un fusil de chasse, deux paires de pistolets & deux ou trois sabres ou épées. Il étoit enchanté de cet assortiment militaire ; le capitaine Cook ne lui en fit présent que pour céder au violent desir qu'il avoit de ces armes : car il pensoit qu'Omaï seroit plus heureux de ne point garder des fusils, ni d'autres armes européennes, de peur que l'usage qu'il en pourroit faire, ne

devînt pour lui plus dangereux qu'utile; d'autant que la prudence n'étoit pas la vertu qui distinguoit le plus ce bon Indien. Quoique notre Navigateur sentît un vrai plaisir d'avoir rapporté Omaï dans le même endroit où il l'avoit pris, il étoit pourtant un peu affligé, en considérant que la situation de ce jeune homme étoit peut-être moins heureuse qu'avant qu'il connût les Anglois; il y avoit tout lieu d'appréhender que les avantages qu'il devoit à son voyage d'Angleterre, l'exposeroient à bien des périls.

QUELQUES défauts qu'eût Omaï, ils étoient bien plus que balancés par son bon naturel & ses sentimens de reconnoissance. Il avoit assez d'intelligence, mais peu d'application & de persévérance. Il savoit en général beaucoup de choses, mais il les savoit imparfaitement, & ses observations n'étoient jamais profondes; aussi il n'étoit pas

CHAP. VII
ANN. 1777

capable d'introduire les arts & les coutumes des Anglois parmi ſes compatriotes, ni même de perfectionner beaucoup les arts, qu'ils connoiſſoient dès long-tems. Cependant le capitaine Cook étoit certain qu'Omaï s'efforceroit de cultiver les fruits & les plantes, dont les Anglois avoient enrichi ſon jardin, & cela ſeul n'étoit pas une médiocre acquiſition pour les Indiens : mais le plus grand avantage que les iſles de la mer du Sud puſſent devoir au voyage d'Omaï, c'étoit les animaux qu'on avoit portés dans ces iſles : car il eſt probable qu'elles ne les auroient jamais eus, ſi Omaï n'étoit pas venu en Angleterre. Quand ces animaux ſe multiplieront, comme le capitaine Cook l'eſpéroit, Otahiti & les autres iſles de la Société égaleront & ſurpaſſeront peut-être, pour l'abondance des proviſions, toutes les autres contrées de la terre.

AVANT de quitter Huaheine, notre

Navigateur fit graver sur un des côtés de la maison d'Omaï l'inscription suivante :

Georgius tertius Rex, 2 *Novemb.* 1777.
Naves { *Resolution*, *Jac. Cook*, *Pr.*
{ *Discovery*, *Car. Clerke*, *Pr.*

LE 2 de Novembre, Omaï prit pour la dernière fois congé de nos voyageurs. Il dit adieu de la maniere la plus affectueuse à tous les officiers. Cependant il se contint avec beaucoup de force, jusqu'à ce qu'il vînt au capitaine Cook; mais alors ses larmes coulèrent en abondance, & il continua de pleurer tout le tems qu'il fut dans le canot qui le conduisit au rivage.

J'AJOUTERAI ici qu'une quinzaine de jours après, notre navigateur étant à Ulietea, reçut un message de deux hommes qu'Omaï lui envoyoit pour lui dire que ses compatriotes ne l'avoient point encore chagriné; que tout ce qui lui ap-

CHAP VII ANN. 1777.

partenoit étoit en bon état, excepté sa chèvre, qui étoit morte en faisant ses petits, & qu'il prioit le capitaine Cook de lui envoyer une autre chèvre avec une hache. Le capitaine Cook se félicitant d'avoir une nouvelle occasion de rendre service à Omaï, lui renvoya ses messagers, non-seulement avec les haches, mais avec un couple de chevreaux qu'on prit dans la Découverte.

LES deux enfans que le capitaine Cook avoit pris à la Nouvelle-Zélande, ne doivent pas être oubliés. Ils desiroient vivement de rester à bord, & le capitaine Cook les auroit volontiers conduits en Angleterre, s'il avoit eu quelque espérance de pouvoir les rendre à leur patrie. Tiarooa, le plus avancé en âge, étoit un très-beau jeune homme, plein de bon sens, & capable de profiter des instructions qu'on auroit voulu lui donner. Il sembloit persuadé de l'avantage des isles de la Société, sur la Nouvelle-Zélande

Zélande, & il consentit, quoiqu'avec un peu de peine, à fixer ses jours à Huaheine, dans le sein de l'abondance & du repos. Pour le plus jeune, il s'étoit tellement attaché à nos navigateurs, qu'il fallut le faire mettre à terre par force. Cette nécessité coûtoit pourtant au capitaine Cook & à tout son équipage; car l'enfant étoit spirituel, jovial, & tout le monde l'aimoit beaucoup. Il devint, ainsi que son camarade, une partie de la famille d'Omaï.

TANDIS que nos voyageurs étoient à Huaheine, un voleur leur causa tant d'inquiétude par sa conduite atroce, que le Capitaine Cook se crut obligé de le punir plus sévèrement qu'il n'avoit jamais puni les autres. Après lui avoir fait raser les cheveux & la barbe, il lui fit encore couper les oreilles, & il le renvoya ainsi mutilé. Nous ne pouvons apporter qu'à regret cet acte d'une sévérité cruelle.

CHAP. VII
ANN. 1777
3 Nov.
6 Id.

LE 3 de Novembre, les vaisseaux mouillèrent l'ancre dans le port de Ohamaneao, sur la côte d'Ulietea. Le 6 on éleva deux observatoires sur le rivage, & les deux journées suivantes furent consacrées aux travaux astronomiques. Dans la nuit du 12 au 13, John Harrisson, soldat de marine qui étoit en sentinelle devant les tentes, déserta arme & bagage. Le capitaine Cook se conduisit dans cette occasion avec sa fermeté & sa vigueur accoutumée. Il alla lui-même à la poursuite du déserteur, qui, après quelques difficultés de la part des habitans, fut enfin pris. On le trouva assis entre deux femmes, ayant mis son mousquet par terre à côté de lui. Tout ce qu'il put dire pour sa défense, c'est que les Indiens l'avoient engagé à rester parmi eux. C'étoit assez vraisemblable. D'ailleurs il n'avoit quitté son poste qu'environ dix minutes avant le moment où on devoit le relever. Ainsi le capitaine Cook ne lui fit infliger qu'une légère punition.

QUELQUES jours après cette déſertion, il y en eut une autre plus inquiétante. Dans la matinée du 24 Novembre, le capitaine Cook fut informé qu'un pilotin & un matelot de la Découverte manquoient. Bientôt après on fut inſtruit qu'ils s'étoient échappés la ſoirée précédente, dans un canot, & qu'ils devoient avoir déja atteint l'extrémité de l'iſle. On avoit entendu pluſieurs fois le pilotin témoigner le déſir de vivre dans ces contrées; on ne pouvoit donc pas douter que lui & le matelot ne ſe fuſſent cachés avec cet eſpoir. Quoique le capitaine Clerke partît immédiatement pour ſe mettre à leurs trouſſes, avec deux canots armés, il revint ſans les trouver. Les Indiens l'amusèrent toute la journée par de faux avis. Le lendemain on rapporta que les déſerteurs étoient à Otaha. Comme ils n'étoient pas les ſeuls dans les vaiſſeaux qui déſiraſſent de paſſer leurs jours dans ces ſles chéries, il devenoit important de

24 Nov.

25 Id.

CHAP. VII. ANN. 1777.

les ravoir à quelque prix que ce fût, afin de prévenir désormais de semblables évasions. Aussi le capitaine Cook voulant faire connoître ses intentions aux habitans, résolut de se mettre lui-même en quête des deux fugitifs ; d'autant qu'il avoit déja observé plusieurs fois que les Indiens n'osoient jamais l'abuser par de fausses informations.

IL partit donc le lendemain matin, avec deux canots armés, & accompagné d'Oreo, chef d'Ulietea. Il se rendit droit à Otaha; mais quand il fut arrivé dans l'endroit où il croyoit trouver les déserteurs, on lui dit qu'ils avoient passé à Bolabola. Notre navigateur ne jugea point à propos de les poursuivre jusques dans cette isle. Il aima mieux mettre à exécution un projet qu'il crut plus efficace. Il s'empara du fils du chef Oreo, de sa fille & de son gendre; & il déclara qu'il les retiendroit prisonniers jusques à ce qu'on eût rendu ses déserteurs.

Quant à Oreo lui-même, il lui dit qu'il étoit maître de sortir du vaisseau lorsqu'il voudroit, & de prendre les mesures les plus convenables pour ramener les deux Anglois; que s'il réussissoit, on remettroit ses enfans en liberté; mais qu'autrement on les emporteroit en Angleterre. Le capitaine Cook ajouta que la conduite du chef & de la plus grande partie de son peuple, en favorisant l'évasion des déserteurs, & en encourageant d'autres Anglois à les suivre, justifioit tout ce qu'il pourroit faire pour s'en venger. Après cette explication, Oreo se conduisit avec beaucoup de zèle pour ravoir les deux fugitifs. Il envoya un canot avec un message à Opoony, Roi de Bolabola, pour lui apprendre ce qui venoit de se passer, & pour le prier de faire saisir les deux Anglois, & de les lui renvoyer. L'Indien chargé de cette commission étoit le père de Pootoe, gendre d'Oreo. Il vint, avant de partir, demander les ordres du capi-

CHAP. VII
ANN. 1777.

taine Cook, qui lui recommanda de ne pas revenir sans les déserteurs, & de dire à Opoony, que s'ils étoient déja sortis de Bolabola, il mît ses canots à leur poursuite jusqu'à ce qu'ils fussent pris. Ces demarches hardies eurent enfin un heureux succès. Le 28 les déserteurs furent ramenés; & dès qu'ils entrèrent à bord du vaisseau on relâcha les trois prisonniers Indiens. Notre navigateur n'auroit peut-être pas pris, en cette occasion un parti aussi vigoureux, s'il n'avoit pas eu le plus grand désir de conserver à sa patrie le fils du frère d'un de ses meilleurs Officiers.

28 Nov.

PENDANT que cette affaire se passoit, quelques Indiens, affligés de l'emprisonnement des enfans de leur chef, conçurent un projet qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Ils résolurent de s'emparer, à la première occasion favorable, & du capitaine Clerke & du capitaine Cook. Relativement au ca-

pitaine Clerke, ils ne firent point un secret de leur complot, & le lendemain il fut découvert ; mais ils furent plus discrets sur leur principal dessein, qui étoit d'arrêter le capitaine Cook. Il avoit coutume d'aller se baigner tous les soirs dans une petite rivière auprès du port, & en y allant, il étoit presque toujours seul, & sans armes. Les Indiens le savoient : en conséquence ils se préparèrent, le 26, à saisir le capitaine lorsqu'il seroit au bain ; mais heureusement qu'il avoit eu la prudence de ne plus vouloir s'exposer seul, tandis qu'il retenoit prisonnière la famille d'Oreo. Il avoit même averti le capitaine Clerke & tous les officiers de ne point hasarder d'aller seuls loin des vaisseaux. Dans l'après midi, où le projet des Indiens devoit s'exécuter, le chef des Indiens demanda au capitaine Cook, s'il ne vouloit pas aller au bain ; & quand il vi que le capitaine avoit résolu de ne poin sortir ce jour-là, il se retira avec tou

CHAP. VII
ANN. 1777

26 Nov.

CHAP. VII
ANN. 1777.

ſes ſujets. Oréo ſoupçonna ſans doute que ſon plan étoit découvert ; cependant le capitaine Cook n'en avoit eu aucune idée Il imagina au contraire, en voyant les habitans ſe retirer ſi vîte, qu'ils éprouvoient quelque terreur panique, dont ils ſeroient, comme à l'ordinaire, bientôt guéris.

LE capitaine Clerke & M. Gore furent le même jour dans un aſſez grand danger. Pendant qu'ils ſe promenoient enſemble, un parti d'Indiens, armés de piques, vint les environner ; mais le capitaine Clerke tenoit un piſtolet à la main, qu'il tira une fois, & les Indiens ſe diſſipèrent. La découverte de la conſpiration formée contre le capitaine Clerke & M. Gore, fut due à une fille, qu'un des officiers avoit amenée de Huaheine. Alors les habitans furent ſi irrités contre cette fille, qu'ils menacèrent de la tuer dès que les Anglois ſe ſeroient éloignés de l'isle ; mais nos

voyageurs prirent des moyens sûrs pour la mettre à l'abri de ce malheur. On dut se féliciter que le complot des Indiens fût découvert ; parce que s'ils avoient mis leur plan à exécution, il leur seroit devenu sans doute très-funeste à eux-mêmes par le sang qu'il auroit fait répandre.

TANDIS que le capitaine Cook séjournoit à Ulietea, il fut visité par son vieux ami Orée, qui, lors des premiers voyages des Anglois, étoit chef, ou plutôt régent d'Huaheine. Cependant, quoique descendu de ce rang, & réduit, en quelque sorte, à celui d'un simple particulier, il conservoit un grand crédit : il ne parut jamais qu'avec une nombreuse suite, & des présens qui prouvoient son opulence & sa générosité.

BOLABOLA fut la dernière des isles de la Société où le capitaine Cook relâcha. Il y arriva le 8 de Décembre. Son

CHAP. VII ANN. 1777.

dessein, en s'arrêtant à Bolabola, étoit de se procurer un ancre, que M. de Bougainville avoit perdue à Otahiti, & qui étoit dans la possession d'Opoony, roi des Bolaboliens. Ce n'est pas que notre navigateur manquât d'ancres; mais il vouloit convertir celui-ci en objets de commerce, dont la quantité diminuoit beaucoup dans les vaisseaux. Le capitaine Cook réussit dans sa négociation, & il récompensa généreusement Opoony de lui avoir cédé l'ancre.

PENDANT le tems que les Anglois demeurèrent à Bolabola, ils eurent occasion de connoître parfaitement l'histoire militaire de cette isle, dont ils avoient si souvent entendu parler. Les guerriers de Bolabola avoient déja achevé la conquête d'Ulietea & d'Otaha, & leurs victoires les rendoient redoutables à tous les habitans des isles voisines. Ce qui ajoute sur-tout à leur gloire, c'est que leur pays n'a pas huit lieues de cir-

conférence, c'eſt-à-dire, la moitié de la grandeur d'Ulietea.

LE zèle du capitaine Cook pour procurer des animaux utiles aux habitans de la mer du Sud, ne ſe rallentit jamais. Opoony avoit déja un bélier, que les Eſpagnols avoient laiſſé à Otahiti. Le capitaine Cook lui donna une brebis, de la race des moutons du cap de Bonne-Eſpérance; content de pouvoir, par ce préſent, eſpérer que ces animaux ſe multiplieroient dans l'isle de Bolabola. Il avoit auſſi fait donner à Oréo, chef d'Ulietea, un verrat & une truie d'Angleterre, avec deux chèvres mâle & femelle. D'après tant de ſoins, on ne doit pas douter qu'avant peu d'années, Otahiti & toutes les isles du voiſinage, non-ſeulement aient une bien meilleure race de cochons, mais encore une grande quantité d'autres eſpèces d'animaux que leur ont porté nos voyageurs; & alors aucune autre partie du monde ne

CHAP. VII
ANN. 1777

pourra le disputer à ces isles pour la variété & l'abondance des provisions nécessaires aux navigateurs. Telles qu'elles étoient déja à l'arrivée du capitaine Cook, ce chef expérimenté les préféroit à tous les autres lieux de relâche.

UNE observation importante, c'est que le bonheur des insulaires de la mer du Sud dépend désormais beaucoup des visites des Européens. Le capitaine Cook ne pouvoit pas s'empêcher de confesser que ce peuple auroit été infiniment plus heureux de n'avoir jamais connu toutes les commodités, tous les agrémens que procurent nos arts, que d'être abandonné ensuite à son ignorance première. Si les relations entre ce peuple & nous cessoient entièrement, il ne pourroit plus jouir de cette douce indifférence, dans laquelle il vivoit avant qu'on le découvrît. Aussi, il sembloit à notre navigateur que ce fût maintenant un devoir pour les Européens, que d'aller

tous les trois ou quatre ans dans ces îsles, pour leur apporter une proviſion des choſes auxquelles nous les avons ſi bien accoutumés. Peut-être les habitans de l'Archipel de la Société ſentiront-ils vivement la privation de notre commerce, quand il ſera trop tard pour revenir aux choſes de leur invention; choſes qu'ils mépriſent en grande partie, & dont ils ne veulent plus ſe ſervir, depuis que nous leur en avons fait connoître de meilleures. On peut même craindre que quand les inſtrumens de fer, apportés d'Europe, ſeront entièrement uſés, les Indiens auront déja perdu la connoiſſance de beaucoup d'autres inſtrumens que ceux-ci ont remplacé parmi eux. Au dernier voyage du capitaine Cook, une hache de pierre paroiſſoit auſſi rare à Otahiti, qu'une hache de fer l'étoit huit années auparavant, & on n'y voyoit plus un ſeul ciſeau de pierre ou d'os. Nos ciſeaux de menuiſier leur avoient ſuccédé. Les

CHAP. VII
ANN. 1777

Indiens étoient même assez bornés pour croire qu'ils possédoient une provision inépuisable de cette dernière marchandise. De toutes les choses que nous leur avons fournies, les plus précieuses pour eux, sont les haches & les cognées. Ils ne leur comparent absolument rien; mais en général nos instrumens, nos outils leur sont devenus d'un usage si commun & si nécessaire, ils en retirent tant d'avantages & de commodités, que si on ne continuoit pas à leur en porter, ils seroient très-malheureux, puisqu'ils n'ont aucun moyen d'en fabriquer eux-mêmes.

IL est impossible de réfléchir à la situation actuelle de ce peuple, sans y prendre un vif intérêt. On ne peut s'empêcher de souhaiter que l'ordre des événemens oblige les Européens à voyager de tems en tems dans la mer du Sud, pour qu'un commerce souvent renouvellé avec les Indiens de ces con-

rées, ne leur permette pas de se plaindre de nous avoir connus, & ajoute au contraire à leur bonheur, en les faisant passer à un état de civilisation dont ils sont encore éloignés.

MALGRÉ toutes les occupations accidentelles ou subordonnées du capitaine Cook & de ses compagnons, il ne perdoit pas un seul instant de vue le principal objet de son voyage. Il saisit avec soin toutes les occasions de faire des observations astronomiques & nautiques. Aussi la latitude & la longitude de tous les endroits où les vaisseaux s'arrêtèrent, furent déterminées, les variations de la bousole marquées; les marées calculées avec une exactitude précieuse pour les sciences, & particulièrement utiles aux navigateurs, qui parcourront un jour le même Océan.

D'APRÈS les fréquens voyages que les Anglois ont faits aux isles de la Société,

CHAP VII
ANN. 1777

on seroit fondé à croire que la religion, la politique, les institutions sociales, les mœurs, les coutumes de ce pays, doivent être parfaitement connues. La dernière visite de nos navigateurs surtout put leur fournir beaucoup de lumières à cet égard. Cependant le capitaine Cook & M. Anderson ont confessé l'un & l'autre, que tout ce qu'ils avoient appris là dessus étoit fort imparfait, & même qu'ils ignoroient entièrement les plus importantes loix des Otahitiens. Le capitaine Cook a fait sur le caractère de ce peuple une réflexion qui me paroît si sage, que je veux la copier ici. » Il » me semble, dit-il, qu'on s'est trop » étendu, dans nos premières Relations, » sur certains usages, qui rendoient le » séjour d'Otahiti si agréable à plusieurs » de nos marins. S'il restoit quelques » traits à ajouter à ces tableaux, j'hési- » terois à les placer ici, parce que je » croirois que la peinture des mœurs » licentieuses ne pourroit que déplaire

aux

» aux lecteurs ſages pour leſquels j'é-
» cris ».

M. ANDERSON rapporte que le ſyſtême religieux des Otahitiens eſt très-étendu, & à beaucoup d'égards, très-ſingulier; ils ne paroiſſent point adorer un ſeul Dieu, ſupérieur à tout; mais ils rendent hommage à pluſieurs Déités, qu'ils ſuppoſent toutes très-puiſſantes. Dans les différentes parties d'Otahiti, ainſi que dans les iſles voiſines, ils choiſiſſent celles de ces Déïtés, qu'ils croient la plus propre à les protéger, ou à leur accorder ce qu'ils déſirent; & ils lui rendent un culte particulier; mais s'ils ſe trompent dans leurs eſpérances, ils ne penſent pas que ce ſoit une impiété, que de délaiſſer l'objet de leur adoration & d'offrir leurs vœux à un autre qu'ils imaginent être plus propice ou plus puiſſant. En général, les idées qu'ils ont de la Divinité, ſont abſurdes & extravagantes. Ils croient cependant que

CHAP. VII
ANN. 1777.

l'ame eſt ſpirituelle, immortelle, & en même tems, ils ne penſent pas à cette eſpérance ſublime d'une éternelle félicité, que la Religion chrétienne inſpire, & que la raiſon humaine n'a connue qu'après la perfection de ſes facultés.

IL y avoit déjà dix-ſept mois que le capitaine Cook étoit parti d'Angleterre. Quoique ſon tems n'eût pas été abſolument perdu, il étoit fâché de voir que, par rapport au principal objet de ſes inſtructions, il n'étoit encore qu'au commencement de ſon voyage. C'eſt pourquoi, en quittant les isles de la Société, toute ſon attention ſe rapporta de nouveau ſur ce qui pouvoit contribuer à la conſervation des équipages, & au ſuccès de l'expédition. Il avoit déjà fait à Otahiti l'examen de ſes proviſions. Dès qu'il fut en mer, il ordonna à tous les boſſemans, à tous les charpentiers, de lui en fournir encore un état exact, afin

qu'il pût connoître au juste, & la quantité & la qualité de ce qui restoit à bord, & par ce moyen en user de la manière la plus profitable.

C'ÉTOIT le 8 de Décembre, que les vaisseaux Anglois partirent de Bolabola, où ils étoient arrivés le même jour. Dans la nuit du 22 au 23 du même mois, notre Navigateur passa la ligne par la longitude de 203° 15′ est. Le 24 il découvrit une terre, qui fut bientôt reconnue pour une de ces isles basses & inhabitées, si communes dans cet immense Océan. Là les Anglois eurent le bonheur de prendre une grande quantité de tortues, qui leur furent d'un secours très-agréable. Le 28 une éclipse de Soleil, fut observée dans cette même isle par M. Bayley, M. King & le capitaine Cook. Les fêtes qui s'approchoient, furent cause que le capitaine Cook appella l'isle, où il étoit alors, l'isle de *Noël*. Il fit planter des noix

8 Déc.

22 au 23

24 *Id.*

28 *Id.*

CHAP. VII
ANN. 1777

de coco, & des graines de melon, dans les endroits les plus élevés, & il y laissa une bouteille renfermant cette inscription :

Georgius tertius, Rex, 31 *Décembris* 1777.

Naves { *Résolution, Jac. Cook, Pr.* / *Discovery, Car. Clerke, Pr.*

Cette isle a de quinze à vingt lieues de circuit (*a*).

1778. 2 Janv.

LE 2 du mois de Janvier 1778, les Anglois reprirent leur route vers le nord. Quoique plusieurs circonstances leur prouvassent qu'ils n'étoient pas éloignés de terre, ils ne découvrirent rien jusqu'au 18 qu'une isle fut apperçue portant nord-est par est. Bientôt après nos

(*a*) La côte ouest, où l'Eclipse fut observée, est au 1° 59′ de latitude Nord, & aux 202°. 30′ de longitude est.

voyageurs virent une plus grande étendue de terre détachée de la première. Le lendemain ils rencontrèrent une troisième isle, dans la direction de l'oueſt-nord-oueſt, & ſe prolongeant auſſi loin que l'œil pouvoit atteindre. En s'avançant vers la ſeconde terre, ils étoient incertains s'il y avoit des habitans; mais leurs doutes furent bientôt réſolus; puiſque pluſieurs canots portant de trois à ſix hommes chacun, partirent du rivage pour venir au-devant d'eux. A leur approche, les Anglois furent agréablement ſurpris de voir que ce peuple parloit la même langue que celle d'Otahiti. Aucun des Indiens n'oſoit d'abord ſe haſarder à monter dans les vaiſſeaux; mais le 20, il y en entra pluſieurs qui témoignèrent bien plus d'étonnement & d'admiration que le capitaine Cook n'en avoit jamais vu chez les autres nations nouvellement découvertes. Leurs yeux ſe portoient continuellemeut d'un objet vers l'ancre; leurs regards, leurs

20 Janv.

CHAP VII
ANN. 1778.

gestes annonçoient assez que tout ce qu'ils voyoient, leur étoit absolument étranger; & qu'ils n'avoient jamais été visités par aucun Européen. Cependant ils avoient entendu parler du fer; ils en avoient même eu quelque morceau, depuis très-long-tems; mais tout ce qu'ils en savoient, c'est qu'il avoit la propriété de couper & de percer mieux que toutes les matières connues dans leur pays. Leurs cérémonies, en entrant dans le vaisseau, leur gestes, leurs saluts, leur manière de chanter, étoient semblables à ce que les Anglois avoient vu aux isles de la Société. Une chose qui leur étoit également commune avec les autres Insulaires, c'est leur aptitude à dérober tout ce qui se présentoit sous leurs mains, ou plutôt à le prendre devant tout le monde, comme si on n'avoit dû ni s'en offenser, ni l'empêcher. Les Anglois leur prouvèrent qu'ils se méprenoient, & ils tinrent sur eux un œil si vigilant, qu'ils furent obligés de pa-

roître moins ardens à s'approprier les objets qui piquoient leur fantaisie & excitoient leur convoitise.

Le capitaine Cook établit une loi, par laquelle il étoit défendu aux canots de l'équipage d'aller à terre. Il voulut, par ce moyen, empêcher ses gens d'introduire dans cette isle une maladie fatale, qu'ils avoient malheureusement communiquée ailleurs. Il défendit également qu'il entrât des femmes dans les vaisseaux; & enfin une troisième précaution qu'il prit & qui étoit non moins nécessaire, ce fut d'avoir soin qu'aucun des Anglois qui avoient cette maladie, n'eussent de l'emploi ailleurs qu'à bord. Ainsi l'ame sensible & pleine d'humanité de notre navigateur, ne permit pas qu'une injure irréparable fût faite à ces pauvres Indiens. Il est des hommes qui s'énorgueillissent dans leur infâmie, & qui s'inquiètent fort peu du mal qu'ils peuvent faire. Tel étoit le maître canonier

CHAP VII. ANN. 1778.

de la Découverte. On l'avoit chargé à Tangataboo, de veiller à terre sur les échanges; & quoiqu'il n'ignorât point qu'il étoit déja malade, il persista à avoir des relations avec diverses femmes. Ses camarades lui en firent des reproches; mais en vain, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine Clerke, instruit de sa dangereuse inconduite, le fit mener à bord. Si je savois le nom de cet homme, je ne manquerois pas de le tracer ici, en le dévouant à la honte éternelle qui lui est due.

LE lieutenant Williamson, ayant été envoyé au rivage avec des canots pour chercher un endroit propre à faire aiguade, les habitans vinrent en foule au-devant de lui. Dans l'instant qu'il essayoit de débarquer, ils s'efforcèrent avec tant de violence à saisir les rames, les mousquets, & généralement tout ce qui étoit dans les canots, qu'on fut obligé de tirer sur eux, & il y eut un

Indien tué. Cet accident ne fut connu du capitaine Cook qu'après qu'il eut quitté l'isle : de sorte qu'il continua à se conduire avec les Indiens comme si rien n'étoit arrivé.

TANDIS que les vaisseaux étoient à l'ancre, le capitaine Cook descendit à terre. Au moment même qu'il débarquoit, tous les habitans assemblés sur la plage, tombèrent la face contre terre, & demeurèrent dans cette humble posture jusqu'à-ce qu'à force de signes, il leur eût fait entendre qu'il vouloit les voir relever. Malgré cela, ils firent encore beaucoup d'autres cérémonies. Le lendemain les échanges commencèrent. Les habitans portèrent au marché des cochons & des patates ; & les Anglois des clous & des petits morceaux de fer taillés en forme de ciseaux de menuiserie. Loin de faire des difficultés pour laisser prendre de l'eau, les Indiens aidèrent nos matelots à rouler les

CHAP. VII barriques, & ils se prêtèrent gaiement
ANN. 1778. à tout ce qu'on exigeoit d'eux.

TOUT allant à la satisfaction du capitaine Cook, il fit une incursion dans le pays, accompagné de M. Anderson & de M. Webber, l'un non moins capable de décrire avec la plume, que l'autre de représenter avec le pinceau, tout ce qui étoit digne de leur observation.

PARMI les différens objets qui fixèrent l'attention des trois voyageurs, étoit un *Morai*, dont la description particulière & le dessein gravé, sont dans le troisième voyage du capitaine Cook. A leur retour sur la rive, ils eurent la satisfaction de voir que le commerce alloit bon train. Les cochons, les volailles, les végétaux arrivoient en abondance; & les Indiens ne cherchoient plus ni à dérober, ni à tromper. L'inclination qu'ils avoient d'abord montrée pour le pillage,

toit entièrement corrigée, depuis qu'on les avoit convaincus qu'ils ne pouvoient pas s'y livrer impunément. Dans es différens articles qu'ils portèrent pour échanger, le plus remarquable étoit une ſpèce de manteau avec un bonnet très-élégant, & qui pourroit ſervir de parure, même dans les endroits où il y a e plus de recherche dans les habillemens. Ce manteau étoit richement orné de plumes rouges & jaunes, extrêmement belles, & que leur nouveauté, leur fraîcheur rendoit encore plus brillantes.

LE 22, il arriva un événement qui donna aux Anglois lieu de penſer que les habitans de l'isle où ils ſe trouvoient, étoient antropophages. Cependant pour ne pas croire à cette horrible pratique ſur de ſimples ſoupçons, le Capitaine voulut s'informer de la vérité du fait; & les réponſes qu'on lui fit, confirmèrent les premières idées qu'on lui avoit données. Un vieillard ſur-tout à qui il

22 Janv.

CHAP. VII
ANN. 1778

demanda si les Indiens mangeoient de la chair humaine, répondit qu'oui, & parut se moquer de la simplicité d'une telle question. Malgré cela, on l'interrogea encore; mais il fit la même réponse, en ajoutant que la chair humaine étoit bonne, ou, comme il l'exprimoit lui-même, « un excellent manger. » On apprit pourtant que les ennemis qui périssoient dans les combats étoient les seuls objets de cette exécrable coutume.

L'ISLE où séjournoient alors nos voyageurs se nomme *Atooi*. Tout près de celle-là, il y en a une autre appellée *Oneeheow*, où le capitaine Cook se rendit avec les deux vaisseaux le 29 du même mois. Les habitans d'Oneeheow, ressemblent à ceux d'Atooi, & ont absolument les mêmes usages. Divers exemples prouvèrent évidemment aux Anglois que le barbare usage de manger des hommes est encore plus fré-

uent & plus chéri à Oneeheow, qu'à a Nouvelle-Zélande.

LE capitaine Cook désirant d'être tile à ce peuple, en l'enrichissant de liverses choses utiles, lui laissa un bélier & deux brébis, un verrat & une truie le la race des cochons Anglois, & des graines de melons & d'oignons. Des dons pareils auroient été faits aux habitans d'Atooi; mais un gros tems écarta nos voyageurs de cette isle, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Quoique le sol d'Oneeheow parut assez pauvre aux Anglois, il étoit pourtant couvert de plantes & d'arbustes qui embaumoient l'air de parfums exquis. Aucune autre isle n'avoit offert à nos navigateurs des jouissances en ce genre, aussi délicieuses.

IL est assez curieux de voir que presque toutes les isles de l'Océan Pacifique, que les derniers voyages des Européens ont ajouté à la géographie du

CHAP. VII ANN. 1778.

globe, sont rassemblées en groupes ou en différens Archipels. Il en paroît quelques-unes seules ; mais elles sont extrêmement rares, en comparaison des autres ; & il y en a probablement beaucoup qui sont encore inconnues, & qui doivent servir comme de points par lesquels les divers Archipels sont réunis dans ces vastes mers. Celui dont nous parlons comprend une grand nombre d'isles dont le capitaine Cook ne put connoître alors que les cinq premières, Woahoo, Atooi, Oneeheow, Oreehoua & Tahoora. Il donna au groupe entier le nom d'isles *Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, son protecteur & son ami (*a*).

ATOOI est la plus considérable de

(*a*) Les isles Sandwich, sont situées par la latitude de 21° 30′ & 22° 15′ nord, & entre la longitude de 199° 20′ & 201° 30′ est, longitude qui fut déterminée d'après soixante-douze observations lunaires.

CHAP. VII
ANN 1778

es isles, & celle où le capitaine Cook éjourna le plus long-tems & prit le plus l'informations, conjointement avec M. Anderson. Il parut à nos voyageurs que a terre d'Atooi ne ressembloit point à elle des isles qui sont entre le tropique lu sud & l'équateur, excepté en ce ui concerne les montagnes, qui s'élèvent au milieu de l'isle, & qui présentent un aspect charmant. Les cochons, es chiens, les volailles sont les seuls nimaux domestiques qu'on trouve à Atooi; & leurs espèces ne diffèrent en ien de celles d'Otahiti. Les habitans ont fortement bâtis; mais d'une stature médiocre. Une chose très-remarquable parmi eux, c'est l'égalité de leur taille, de leur couleur & des traits des deux sexes. Le capitaine Cook n'avoit jamais vu une ressemblance si générale & si frappante. Ces Indiens paroissent doués de beaucoup de franchise & de gaieté. D'après l'opinion que le capitaine Cook conçut d'eux, ils sont également éloi-

CHAP. VII. ANN. 1778.

gnés & de la légéreté frivole des peuples d'Otahiti, & du trop grand sérieux de ceux de Tongataboo. Ce qui honore leur caractère, & qui prouve qu'ils connoissent les vertus sociales, c'est le respect & l'attention qu'ils ont pour leurs femmes. Ils se montrent toujours prompts à les assister dans les tendres soins du devoir maternel. D'ailleurs le peuple d'Atooi paroissoit toujours devant nos navigateurs profondément pénétré du sentiment de son ignorance; bien différent en cela de l'insolent & orgueilleux Japonois & du sauvage habitant du Groenland.

LES habitans des isles Sandwich ne connoissent pas la coutume si généralement répandue dans toutes les isles de la mer du Sud, de se percer les oreilles & d'y porter des ornemens, quoique d'ailleurs ils aiment extrêmement la parure. Tout ce qu'ils travaillent est fait avec beaucoup d'adresse & de propreté.

La

La forme élégante, la fineſſe de leurs hameçons ne pourroit pas être ſurpaſſée par nos ouvriers d'Europe, quoique nos ouvriers joignent à beaucoup de talent la ſupériorité & la multiplicité des outils. Ces Indiens ſont également inſtruits dans l'art utile de l'agriculture. La quantité & l'excellence de leurs fruits & de leurs légumes ſont dues autant à leur intelligence & à leurs travaux, qu'à la fertilité de leur terre. Parmi les conformités que ces peuples ont avec ceux des isles de la Société, une des plus frappantes, eſt celle du langage. Il eſt mot pour mot le même qu'à Otahiti.

Si les Eſpagnols avoient autrefois découvert les isles Sandwich, ils n'auroient sûrement pas manqué d'en profiter, & d'en faire un excellent lieu de relâche pour les vaiſſeaux qu'ils envoient tous les ans d'Acapulco aux Philippines. Il eût ſur-tout été bienheureux pour l'Amiral Anſon de ſavoir qu'il exiſtoit

CHAP. VII. ANN. 1778.

entre l'Amérique & Tinian, un groupp
d'isles où il pouvoit trouver abondam
ment des provisions pour faire rafraî
chir son équipage, & se mettre à l'abr
de tous les maux qu'il a soufferts.

2 Fév. LE 2 de Février, nos navigateurs continuèrent leur voyage vers le nord. Dans cette route, il ne leur arriva rien
2 Mars. jusqu'au 7 de Mars, qui ne soit entièrement relatif à la navigation. Mais le 7 de Mars, ils virent la côte long-tems désirée de la Nouvelle-Albion. Ils étoient alors par les 44° 33′ de latitude nord, & par les 235° 20′ de longitude est. Pendant que les vaisseaux rangeoient la côte ouest de l'Amérique, le capitaine Cook nomma plusieurs caps ou pointes de terre qui se présentèrent à sa vue. Enfin le 29 de Mars, il mouilla l'ancre dans une espèce de baie, dont les environs sembloient fort différents de tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors sur la même côte. C'étoient de hautes montagnes

couvertes de neige, au pied desquelles il y avoit des valons & des côteaux qui s'étendoient jusques au bord de la mer, & qui, remplis de grands arbres, offroient l'imposante perspective d'une magnifique forêt (*a*). Les Anglois s'apperçurent bientôt que la côte étoit habitée. Trois canots, portant dix-huit hommes, partirent du rivage, & se rendirent auprès de la Résolution; mais on ne put pas les déterminer à monter à bord. Malgré cela ils paroissoient avoir des intentions pacifiques. Ils donnoient avec promptitude ce qu'ils possédoient pour ce qu'on leur offroit en échange, & ils témoignoient plus de désir pour les instrumens de fer, dont l'usage leur étoit certainement connu. D'après cela nos navigateurs eurent quelque raison d'espérer qu'ils trouveroient-là une station commode où ils pourroient se pourvoir

(*a*) C'étoit par la latitude de 49° 29′ nord, & par la longitude de 232° 29′ est.

CHAP VII
ANN. 1778

des objets dont ils manquoient, & oublier les inquiétudes & les retardemens qu'ils venoient de souffrir; car des vents contraires & un temps toujours tempêtueux les avoient tourmentés depuis leur arrivée sur les côtes de l'Amérique.

LES vaisseaux étant donc entrés dans une baie commode, & les habitans paroissant disposés à entretenir un commerce amical avec les étrangers, le premier soin du capitaine Cook fut de chercher un port sûr; & il n'eut pas de peine à le trouver. Aussitôt qu'il fut à l'ancre, les échanges commencèrent avec les Américains. Les articles qu'ils offroient étoient des peaux de divers animaux, tels que des loups, des ours, des renards, des daims, des lapins des Indes, des chats sauvages, des martres, & sur-tout des loutres de mer. Indépendamment de ces peaux, sans préparation, ils en avoient aussi de travaillées en forme d'habits ou d'ornemens, ainsi

que d'autres habillemens faits d'écorce d'arbre, & une foule d'ouvrages de leur façon, très-ingénieux & très-bien faits. Mais de toutes les choſes que ces peuples portoient au marché, les plus extraordinaires ſans doute, étoient des crânes & des mains d'homme où il reſtoit encore de la chair, & qui paroiſſoient avoir été rôtis. Nous n'avons pas beſoin de dire que ces derniers objets ne furent point acceptés. Pour les autres, nos navigateurs donnoient en échange des couteaux, des ciſeaux, des petits morceaux de fer & d'étain, des clous, des miroirs, des boutons & pluſieurs autres articles de métal. Les coliers de verre avoient peu de cours, & les étoffes angloiſes étoient abſolument rejettées; quoiqu'en général les trocs ſe fiſſent avec honnêteté, il y avoit quelques Américains, auſſi inclinés au vol que les Inſulaires de la mer du Sud. Ils étoient en même tems voleurs plus dangereux, parce que, comme ils poſſé-

CHAP. VII. ANN. 1778

doient des instrumens de fer très bien aiguisés, ils pouvoient couper un hameçon qui pendoit à sa ligne, ou toute autre chose attachée à une corde, au moment que les Anglois tournoient la tête; & ils y mettoient tant de dextérité, que quoique nos Voyageurs se tinssent bien sur leurs gardes, ils échappoient souvent à leur vigilance. Quant aux petites ruses qu'ils employèrent dans les échanges, comme elles étoient assez rares, le capitaine Cook aima mieux les passer sous silence, que d'en faire l'objet d'une querelle. Les Américains, qui d'abord acceptoient toute sorte de métaux, finirent par ne plus vouloir que du cuivre; aussi quand nos Voyageurs quittèrent cet endroit, il n'en restoit pas le moindre morceau dans les vaisseaux, excepté celui qui appartenoit aux ustensiles, ou aux instrumens les plus nécessaires. Tous les habits étoient dégarnis de leurs boutons, les bureaux dépouillés de leurs garnitures, les casséroles, les bouilloires, les ca-

nastres, les chandeliers, & tous les autres articles de cuivre, furent trafiqués : de sorte que les Anglois rendirent en peu de tems les Américains possesseurs de plus de choses, qu'aucune des autres Nations qu'ils avoient visitées dans le cours de leur voyage.

DE tous les Sauvages qu'avoit vus le capitaine Cook, les habitans de la baie où il se trouvoit alors, étoient ceux qui paroissoient avoir les notions les plus certaines de leur droit de propriété exclusive sur tout ce que leur contrée produit. Dès qu'on voulut prendre de l'eau & du bois, ils en demandèrent le paiement, & certainement si le Capitaine eût été à terre quand cela arriva, il les auroit contentés : mais les officiers Anglois étoient d'une opinion différente, & ils refusèrent de se soumettre à la réclamation des habitans.

L'HERBE qui couvroit leur terre, ne

CHAP. VII
ANN. 1778

leur servoit absolument à rien ; cependant lorsqu'on voulut en faucher un peu pour les chèvres & les moutons qui restoient à bord, ils essayèrent également d'en obtenir un prix. Ils se montrèrent même très-déraisonnables à cet égard. Malgré cela le capitaine Cook consentit à les satisfaire autant qu'il le put en conscience. Il s'étoit fait une loi sacrée de ne jamais toucher aux propriétés des peuples chez lesquels ils descendoit, sans leur donner un ample dédommagement.

LE principal soin de nos Navigateurs dans cette baie, fut de réparer les vaisseaux, afin de les mettre bien en état d'achever leur route. Pendant qu'on y travailloit, le capitaine Cook s'occupa à prendre une connoissance plus étendue de la baie & des habitans. Ces peuples le reçurent presque par-tout amicalement. Cependant une fois il rencontra un chef superbe & audacieux, qui

accepta les préſens du capitaine Cook, mais que ces préſens ne purent adoucir. Les femmes du canton, où commandoit cet orgueilleux, ſe montrèrent beaucoup plus prévenantes & plus polies. Pluſieurs des plus jeunes s'étant parées à la hâte, ſe raſſemblèrent & vinrent au-devant des Anglois qu'elles accompagnèrent juſques dans leur village, en chantant une chanſon, qui n'étoit ni rude, ni déſagréable. Dans une autre occaſion, le capitaine Cook fut encore ſalué par des chanſons.

LE 22 d'Avril, un grand nombre de canots s'avancèrent vers les vaiſſeaux; & quand ils en furent aſſez près, tous les Américains s'arrêtèrent, & ſe mirent à chanter. Quelques-unes de leurs chanſons, qu'ils répétent tous enſemble, ont une meſure lente, mais d'autres fort preſtes. D'ailleurs ils s'accompagnent ou en battant des mains, ou en frappant tous enſemble de leurs pagayes ſur 22 Avril.

CHAP. VII
ANN. 1778

le bord de leurs canots, & en faisant des gestes très-expressifs. A la fin de chaque chanson, ils restent quelques momens dans le plus grand silence. Ensuite ils recommencent, en prononçant souvent le mot *hooée!* qui leur sert de refrain.

PARMI les habitans de la baie, étoit un chef qui s'attacha au capitaine Cook d'une manière extraordinaire. Le capitaine Cook lui offrant à son départ un petit présent, en reçut une peau de castor d'une bien plus grande valeur. Alors notre navigateur ajouta quelque chose à son premier don, ce qui fit tant de plaisir à l'Américain, qu'il se dépouilla soudain d'un beau manteau de pelleterie qu'il portoit & qu'il aimoit beaucoup, en insistant pour que le Capitaine l'acceptât. Le Capitaine admirant tant de générosité, & ne voulant pas que l'Américain en souffrît, lui ceignit un beau sabre à manche de laiton;

présent qui rendit ce Sauvage excessivement content.

A son arrivée dans la baie, le capitaine Cook l'avoit honorée du nom de *Baie du Roi George ;* mais il apprit ensuite que les habitans l'appelloient *Nootka* (*a*).

M. Anderson continua de seconder l'attention & le sagacité du capitaine Cook. Ils acquirent ensemble autant de lumières qu'ils pouvoient en espérer sur ce pays & sur le peuple qui l'habite. Il résulte du tableau intéressant qu'ils en ont tracé, que tout diffère-là des contrées de la mer du Sud. Je ne peux rapporter ici, comme je l'ai fait relativement aux autres pays découverts par le Capitaine, que ce qui me semble le plus digne d'être offert à mes lecteurs.

(*a*) L'entrée de la baie est dans l'est de la pointe du canal de l'Espérance, & par la latitude de 40° 33' nord, & par la longitude de 233° 12' est.

CHAP VII
ANN. 1778

NOS navigateurs trouvèrent que le climat de la baie du Roi George, étoit incomparablement plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique ne l'eſt dans une latitude parallèle. Le thermomètre ne deſcendoit jamais, pendant la nuit, au-deſſous de 42°, & le jour il montoit fréquemment au-deſſus de 60°.

LES arbres qu'on voit-là ſont en général de l'eſpèce des pins du Canada, des cyprès blancs & des pins ſauvages, avec deux ou trois autres ſortes de pins aſſez rares. Il y a d'ailleurs peu d'autres végétaux. Il eſt vrai que la ſaiſon étant fort peu avancée quand nos navigateurs s'arrêtèrent dans ce pays, toutes les plantes qu'il peut produire n'avoient peut-être pas encore pouſſé. En outre, ils ne pénétrèrent pas loin dans la campagne, & il échappa ſans doute à leurs recherches beaucoup de productions.

LES animaux les plus communs dans

cette partie de l'Amérique, ſont les ours, les loups, les renards, les daims. Il y a auſſi beaucoup d'animaux marins qui fréquentent la côte, comme des baleines, des marſouins & des phoques. Les oiſeaux y ſont beaucoup plus rares, tant pour le nombre que pour les eſpèces, & en outre fort difficiles à approcher; ce qui vient ſans doute de ce que les habitans les pourſuivent ſans ceſſe, non-ſeulement pour manger leur chair, mais pour ſe parer de leurs plumes, qui ſont un grand ornement parmi ce peuple. Le poiſſon eſt-là beaucoup plus commun que les oiſeaux; mais nos voyageurs n'en virent que de peu d'eſpèces, quoiqu'il y ait tout lieu de croitre qu'il y en a davantage dans d'autres ſaiſons. Les Anglois n'apperçurent que deux ſortes de reptiles, des ſerpens & des lézards d'eau. Mais en revanche, les inſectes couvroient la terre.

LES Américains de la baie du Roi

CHAP. VII
ANN. 1778

George sont en général d'une taille médiocre; mais quarrés ou plutôt replets & fort peu musclés. Leur offre de vendre des têtes & des bras d'hommes, prouve qu'ils traitent leurs ennemis avec beaucoup de cruauté. Cependant on ne peut pas d'ailleurs les taxer d'une inhumanité particulière. La coutume de manger la chair des ennemis qui sont tués dans les batailles, a été généralement répandue chez presque toutes les nations sauvages dans tous les tems & dans toutes les parties du globe. Les Anglois n'eurent pas à se plaindre de ces Américains. Ils les trouvèrent dociles, prévenans, doux, d'un tempérament assez phlegmatique, mais prompts à ressentir l'injure & prompts à s'appaiser. Leurs autres passions, principalemeut leur curiosité, semblent avoir peu d'activité; & on peut attribuer cela à l'extrême indolence à laquelle ils s'abandonnent pour la plupart. La plus grande occupation des hommes est d'aller à la pêche ou à

la chaſſe pour nourrir & entretenir leurs familles, tandis que les femmes travaillent à leurs étoffes de chanvre ou de laine ou s'occupent de leurs autres ſoins domeſtiques. On doit dire à leur louange qu'elles ſont toujours très-décemment & très-proprement habillées, & qu'elles ont une modeſte pudeur qui eſt le plus bel appanage de leur ſexe, & qui leur fait d'autant plus d'honneur que les hommes n'ont aucun ſentiment de honte.

DANS ſes manufactures, dans ſes arts, ce peuple ſe montre très-adroit & très-ingénieux, ſoit dans le deſſein, ſoit dans l'exécution de tout ce qu'il fabrique. On ne devroit pas en attendre autant de ſon caractère lent & inſoucieux, & du peu de progrès qu'il a fait vers la civiliſation. A la vérité, la manière dont il travaille le bois doit être principalement attribuée aux outils de fer qui ſont d'un uſage univerſel dans le pays, & dont tous les habitans ſe ſervent avec

CHAP. VII. ANN. 1778

une étonnante dextérité. Le capitaine Cook a fait beaucoup de raisonnemens sur ce qui a fourni à ces Américains la connoissance du fer. L'opinion la plus probable, est que le fer, ainsi que les autres métaux, leur sont parvenus de la baie d'Hudson & du Canada. Car les objets que nous portons d'Europe dans ces deux parties de l'Amérique, se répandent successivement d'une nation chez l'autre à travers le continent. Il y a même lieu de croire que les métaux voyagent quelquefois de la même manière, depuis la côte nord-ouest du Mexique (*a*).

Le langage de Nootka n'est ni rude, ni désagréable. Il se prononce beaucoup plus des lèvres que du gosier;

(*a*) Deux cueillères d'argent d'une forme semblable à celles qu'on voit quelquefois dans les anciens tableaux flamands, furent achetées par M. Gore; le Sauvage qui les lui vendit, les portoit comme un ornement attachées à son cou avec une courroie de cuir. M. Gore a fait présent de ces deux cuillères à sir Joseph Banks.

ce

ce qui n'eſt pas commun chez les ſauvages. M. Anderſon a recueilli beaucoup de mots de l'idiôme de ce peuple. CHAP. VII ANN. 1778.

LE capitaine Cook n'oublia pas dans cette baie de continuer ſes obſervations aſtronomiques & nautiques. Celles qu'il y fit ſont très-nombreuſes & d'une grande importance pour les ſciences.

LE 26 Avril, les vaiſſeaux furent complettement achevés de radouber, & prêts pour le départ. L'après-midi, au moment où on alloit mettre à la voile, le mercure du baromêtre tomba extrêmement bas; & l'on eut divers autres préſages d'une tempête prochaine. Elle ſembloit même venir du côté du ſud. Dans ces circonſtances, le capitaine Cook commença à héſiter de partir, d'autant plus que la nuit s'approchoit: mais l'impatience de continuer ſon voyage, la crainte de perdre pour long-tems l'occaſion de ſortir de 26 Avril.

CHAP. VII. ANN. 1778.

la baie, firent plus d'impression sur son esprit, que l'approche de la tempête. Il résolut de braver le danger, & dès le même soir il leva l'ancre & partit. Cependant il ne fut point trompé dans l'attente du mauvais tems. A peine les vaisseaux sortoient de la baie que le vent souffla avec fureur & par raffales, accompagnées de pluies. Le ciel devint en même-tems si ténébreux, que d'un bout du vaisseau, on ne voyoit pas l'autre bout. Heureusement le vent prit une direction qui éloigna nos navigateurs de la côte; & quoique le 27 Avril. 27, la tempête devînt un véritable ouragan, & que la Résolution eût une voie d'eau, on ne souffrit pas un grand dommage à bord.

En poursuivant sa route vers le nord, & en revenant ensuite aux isles Sandwich, le capitaine Cook ne fit que des observations purement nautiques. De pareils détails ne peuvent entrer dans mon

Ouvrage, & d'ailleurs, s'ils y entroient, ils me forceroient de lui donner bien plus d'étendue que je ne me le suis proposé. Ceux qui auront le desir de les connoître peuvent consulter la Relation particulière du dernier voyage du capitaine Cook, où on n'a rien oublié de ce qui doit intéresser les marins. On y voit le récit exact des lieux où passa notre navigateur, des Caps, des Promontoires auxquels il donna des noms, des Baies où il entra, des Isles qu'il découvrit, des Bordées qu'il courut, des latitudes & des longitudes qu'il détermina, des divers vents qui soufflèrent, & enfin des changemens de tems qu'il éprouva. Parmi tant de choses différentes, j'en choisirai seulement quelques-unes de celles que je croirai les plus propres à plaire à mes lecteurs.

UNE circonstance que je ne manquerai pas d'observer, c'est que pendant que le capitaine Cook longea les

CHAP. VII. ANN. 1778.

côtes de l'Amérique, il s'en tint éloigné tout le tems que le vent souffla avec trop de violence, & ensuite il y revint lorsqu'il put s'en approcher sans péril. D'après cela, il y a plusieurs lacunes dans sa route qu'il ne fut point à portée d'examiner, sur-tout entre les 50 & 55° de latitude nord; comme, par exemple, la situation du prétendu détroit d'Anian. Toutes les personnes qui se sont formé une juste idée du caractère de notre navigateur, ne douteront pas que s'il eût vécu pour retourner sur la même côte en 1779, il n'auroit pas manqué de faire ses efforts pour visiter les parties qui avoient échappé à ses observations.

LE premier endroit où le capitaine Cook relâcha, après son départ de la Baie du Roi George, ou plutôt de la Baie de Nootka, étoit une isle d'environ onze ou douze lieues de long. La pointe sud-oueſt de cette isle est par la latitude de 59° 49′ nord, & par la longitude de

216° 58′ est. Le 11 de Mai il y déposa au pied d'un arbre qui étoit sur une petite éminence peu éloignée du rivage, une bouteille, contenant un papier sur lequel on avoit écrit les noms des vaisseaux & la date de leur passage. Il renferma aussi dans la bouteille deux petites pièces de monnoie d'argent frappées au coin du Roi d'Angleterre en 1772. Il tenoit ces pièces, ainsi que plusieurs autres du docteur Kaye, Doyen de Lincoln; & pour donner à ce respectable ami une marque de son estime, notre navigateur nomma le lieu où il étoit alors, l'*Isle de Kaye*.

Le lendemain 12, les vaisseaux mouillèrent l'ancre dans une baie que le capitaine Cook nomma la *Baie du Prince Williams*. Là, non-seulement il eut la facilité de boucher la voie d'eau de la Résolution, & de faire un grand nombre d'observations géographiques; mais encore d'acquérir beaucoup plus de con-

CHAP. VII
ANN. 1778.

noissances ; relativement aux habitans de la côte de l'Amérique. Tout ce qu'on remarqua concernant la personne de ces Américains, prouve qu'ils ont une grande ressemblance avec les Eskimaux & les Groenlandois. Leurs canots, leurs armes, leurs instrumens de pêche & de chasse, sont absolument les mêmes que ceux du Groenland, tant pour la matière, que pour la façon dont ils sont faits.

LES animaux qu'on voit dans les environs de la baie du prince Williams, sont en général, pareils à ceux de Nootka. Une des plus belles peaux qu'on offrit de vendre aux Anglois, c'est celle d'un petit animal, qu'on n'a encore trouvé que dans cet endroit là ; M. Anderson avoit du penchant à croire, que c'étoit le même animal décrit par M. Pennant sous le nom de marmotte de Casan. Parmi les oiseaux que nos voyageurs apperçurent là, étoient l'aigle à tête

blanche, la poule de mer & l'alcédo, ou le roi pêcheur, dont les couleurs ſont extrêmement fines & brillantes. Le murmure s'y voyoit auſſi, & voloit ſouvent autour des vaiſſeaux pendant qu'ils étoient à l'ancre; mais il eſt difficile de croire que cet oiſeau puiſſe ſubſiſter ſur cette côte dans la froide ſaiſon de l'hiver. Enfin, le gibier marin, eſt là très-abondant. Il y a ſur-tout une eſpèce de plongeon de la groſſeur d'une perdrix, qui ſemble particulière à cet endroit. Mais en revanche, les Anglois n'y prirent que deux ſeules eſpèces de poiſſon (*a*); les végétaux y ſont auſſi fort rares. Les arbres y reſſemblent au pin ſpruce du Canada, & il y en a beaucoup d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable.

LES coliers & le fer que les Américains de la baie du prince Williams

(*a*) Torsk, and halibut.

CHAP. VII
ANN. 1778.

possédoient à l'arrivée du capitaine Cook, leur venoient sûrement de quelque Nation civilisée. Cependant, il y a tout lieu de croire, que les Anglois étoient les premiers navigateurs qui avoient eu une communication directe avec ce peuple. D'où avoit-il donc tiré nos marchandises ? Ce ne peut-être que de chez les autres Américains, qui habitent l'intérieur du continent, & qui les reçoivent eux-mêmes de la baie d'Hudson, ou des hauteurs du Canada. C'est même d'autant plus probable, que le peuple, au milieu duquel se trouvoient alors nos navigateurs, connoissoit l'usage du fer, avant que les Russes eussent fait leurs premières découvertes sur la côte de l'Amérique, & établi un commerce entre ce pays & le Kamschatka.

D'APRÈS l'examen de la baie du prince Williams, le capitaine Cook jugea qu'elle occupoit au moins un degré & demi de

latitude, & deux de longitude, ſans y comprendre les divers enfoncemens, dont il ne put pas prendre connoiſſance.

QUELQUES jours après leur départ de ce lieu, nos navigateurs arrivèrent à l'entrée d'une baie profonde, où ils s'attendirent à des découvertes intéreſſantes. Ils eurent de fortes eſpérances que c'étoit un paſſage, qui communiquoit avec la mer du Nord, ou tout au moins avec la baie de Baffin ou la baie d'Hudſon. En conſéquence ils ſe préparèrent à en faire l'examen le plus ſérieux. Cependant, bientôt après le capitaine Cook demeura perſuadé que leur ſuppoſition étoit ſans fondement: mais il perſiſta dans ſes recherches, plutôt pour ſatisfaire ſes compagnons, que pour confirmer ſa propre opinion. Après avoir bien vu, bien parcouru cet endroit, on n'eut plus de doute que le prétendu paſſage ne fût une ſimple ri-

CHAP. VII ANN. 1778.

vière. Nos navigateurs la remontèrent sans trouver sa source jusqu'aux 61° 30′ de latitude nord, & aux 210° de longitude est, c'est-à-dire, soixante-dix lieues au-dessus de son embouchure.

LE premier de Juin, le lieutenant King reçut ordre du Capitaine de se rendre à terre, d'y déployer le pavillon anglois, & de prendre possession du pays au nom de Sa Majesté Britannique. En même tems cet officier enterra une bouteille contenant quelques pièces de monnoie d'Angleterre frappées en 1772, & un papier où étoient écrits les noms des vaisseaux & la date de leur passage en cet endroit.

LA rivière qu'on venoit de découvrir semble devoir le disputer pour la grandeur aux rivières les plus considérables qu'on connoisse; elle a une largeur immense, & par elle-même, & par ses branches, elle peut fournir une commu-

nication très-avant dans les terres. Si la connoissance en devient jamais utile au commerce, les jours que nos voyageurs employèrent à l'examiner ne doivent point être regrettés. Mais le capitaine Cook, qui avoit un plus grand objet en vue, regardoit comme perdu le tems qu'il avoit passé dans cette rivière : car la saison commençoit à s'avancer. Il éprouvoit pourtant quelque satisfaction en réfléchissant que s'il n'avoit pas vérifié ce qu'étoit cette rivière, les spéculatifs fabricateurs de Géographie n'auroient pas manqué d'affirmer qu'il s'y trouvoit un passage dans la mer du Nord, dans la baie de Baffin, ou dans celle d'Hudson; peut-être aussi que ce passage auroit été marqué sur les cartes & les mappemondes avec plus de précision & des signes plus certains de réalité, que les détroits invisibles & imaginaires de Fuca & de la Fonte. En décrivant ce lieu, notre navigateur en laissa le nom en blanc; & le lord Sandwich voulut depuis,

CHAP. VII
ANN. 1778.

avec beaucoup d'équité, qu'on y mît le nom de rivière de *Cook*.

TOUS les Américains que les Anglois rencontrèrent, en remontant cette rivière, parurent avoir une parfaite reſſemblance avec la nation qui habite la Baie du Prince Williams; mais ils différoient eſſentiellement du peuple de la Baie du Roi George, ou Baie de Nootka, tant pour leurs traits que pour leur langage. Parmi les choſes qu'ils poſſédoient, les ſeules qui n'étoient pas de leur fabrique, étoient quelques grains de collier de verre, les pointes de fer qui armoient leurs lances & des couteaux du même métal. De quelque lieu qu'ils euſſent tiré ces articles, il eſt certain qu'ils n'avoient jamais eu de liaiſons immédiates avec les Ruſſes. Puiſque ſi ces liaiſons avoient exiſté, nos navigateurs n'auroient pas trouvé ce peuple communément vêtu de fourrures, auſſi eſtimées que les peaux de loutres de mer.

Un commerce de pelleteries très-lucratif, peut sans contredit être entrepris avec les habitans de toute cette côte; mais probablement ces contrées sont trop éloignées pour que la Grande-Bretagne en retire beaucoup d'avantage, à moins qu'on ne trouve enfin un passage dans le nord. Toutefois il est impossible de dire jusqu'où peut s'étendre cet esprit de commerce qui distingue si éminemment la nation Angloise (*a*). Les plus précieuses peaux, ou plutôt les seules précieuses que le capitaine Cook vit sur la côte oueſt de l'Amérique, étoient des peaux de loutres de mer. Les peaux des autres animaux du pays, spécialement

(*a*) Plusieurs vaisseaux ont déjà été armés dans les Colonies Angloises de l'Inde, aussi bien qu'en Angleterre, pour aller chercher des Pelleteries sur cette côte. Cependant ils n'ont pas jusqu'à présent fait beaucoup de bénéfice, à l'exception du premier de ces vaisseaux, qui fit baisser le prix des fourrures dans les marchés de la Chine.

CHAP. VII. ANN. 1778.

celles des renards & des martres, semblaient être d'une qualité inférieure.

6 Juin. Ce ne fut que le 6 de Juin que nos navigateurs sortirent de la rivière de Cook. En poursuivant le cours de leur voyage,

19 *Id.* ils arrivèrent le 19 au milieu d'un grouppe d'isles que Bering a nommées les *isles de Schumagin*. Là le capitaine Clerke tira trois coups de canon, & fit des signaux qui annonçoient qu'il vouloit parler au capitaine Cook. Ces signaux allarmèrent beaucoup notre navigateur; & comme il ne s'étoit apperçu d'aucun danger en passant dans le canal, il craignit qu'il ne se fût déclaré quelque voie d'eau dans la Découverte. A l'arrivée du capitaine Clerke à bord de la Résolution, il raconta que plusieurs Américains avoient suivi son vaisseau dans leurs canots; qu'un d'eux avoient fait beaucoup de signes, tirant son bonnet & saluant à la manière des Européens; qu'il avoit

attaché à une corde qu'on lui avoit allongé du vaisseau, une petite caisse de bois; qu'après avoir vu que cette caisse étoit bien arrivée à bord, il avoit encore parlé, fait d'autres signes, & qu'enfin il s'étoit retiré. On ouvrit la caisse, dans laquelle on trouva un papier soigneusement plié, où il y avoit quelque chose écrit. C'étoit probablement en langue Russe; au bas du papier étoit la date de 1778, & dans le corps de l'écriture celle de 1776. Quoiqu'il n'y eût personne à bord en état de déchiffrer cette écriture, les dates prouvoient suffisamment que d'autres voyageurs avoient précédé les Anglois dans cette affreuse contrée; & l'espérance de rencontrer bientôt des hommes qui avoient plus de rapport avec eux, & qui n'étoient point étrangers aux arts, au commerce des nations civilisées, causa beaucoup de satisfaction à nos navigateurs, qui depuis si long-tems ne conversoient qu'avec les sauvages de l'Amérique ou ceux de la

CHAP VII
ANN. 1778

mer du Sud. M. Clerke pensa d'abord que quelques Russes avoient fait naufrage sur ces côtes; mais le capitaine Cook ne fut point de cette opinion. Il crut au contraire que le papier contenoit quelque note instructive laissée par des négocians Russes, pour qu'on la remît aux premiers de leurs compatriotes qui viendroient dans le pays; & que les Américains voyant passer les Anglois & les prenant pour des Russes, leur avoient remis la note. D'après cela, nos navigateurs continuèrent leur route sans chercher davantage à s'informer de ce que ce pouvoit être.

21 Juin.

LE 21 du mois Juin, au milieu de plusieurs montagnes excessivement élevées sur la côte de la grande terre, & dont les sommets étoient entourés d'épais nuages, les Anglois découvrirent un volcan qui vomissoit continuellement des tourbillons d'une noire fumée. Il étoit peu éloigné de la mer, par la latitude de

54° 48′ nord, & par la longitude de 195° 45′ est. La montagne qui renferme ce volcan forme un cône parfait, & le crater est sur la pointe même.

L'APRÈS midi du même jour, nos navigateurs profitant d'un calme qui dura trois heures, se mirent à pêcher, & prirent beaucoup de poisson. Alors un petit canot, parti d'une isle voisine & conduit par un seul homme, se rendit à leur bord. En approchant de la Résolution, cet homme tira son bonnet, & salua à la manière européenne, ainsi que l'avoit fait l'Américain, qui avoit remis la boîte au capitaine Clerke, un ou deux jours avant. Cette formule de politesse, aussi bien que le papier reçu par les Anglois, leur montra d'abord que ce peuple avoit des liaisons constantes avec les Russes. Ensuite ils en eurent une preuve plus certaine en voyant l'homme qui étoit dans le canot, vêtu d'une paire de culotes vertes, & d'un gilet

CHAP. VII
ANN. 1778

d'étoffe noire qu'il portoit ſous ſa fourure américaine.

26 Juin. LE 26 le brouillard s'épaiſſit au point que nos voyageurs ne pouvoient rien voir à cent pas d'eux. Malgré cela le tems étoit aſſez doux; & ils réſolurent de continuer leur route. Cependant bientôt après, le capitaine Cook allarmé du bruit des briſans qu'il entendoit, revira de bord pour s'en écarter, fit jetter l'ancre, & donna ordre à la Découverte d'en faire autant. Au bout de quelques heures, le brouillard s'étant diſſipé, on vit clairement que les vaiſſeaux venoient d'échapper à un danger imminent. La Providence les avoit conduits pendant l'obſcurité à travers des rochers, où le capitaine Cook n'auroit pas voulu haſarder de paſſer en plein jour, & ils avoient heureuſement jetté l'ancre dans le meilleur endroit qu'ils euſſent pu choiſir, quand même le choix auroit été entiérement à leur option.

CHAP. VII
ANN. 1778.
27 Juin.

LE 27, ils arrivèrent auprès d'une isle nommée *Oonalashka* (*a*); & bientôt ils mouillèrent l'ancre. Là, les habitans ſe conduiſirent envers les Anglois avec beaucoup plus de politeſſe qu'on n'a coutume d'en trouver chez les Nations ſauvages. Un jeune homme, dont le canot s'étoit renverſé, ayant été obligé par cet accident de monter à bord du vaiſſeau, entra ſans répugnance & ſans crainte dans la chambre du capitaine Cook. Ses habillemens étoient mouillés. Le capitaine lui en donna d'autres, & il s'en revêtit avec non moins d'aiſance qu'auroit pu le faire un Anglois. D'après les manières de ce jeune homme, & celles du reſte des habitans, il eſt évident qu'ils connoiſſoient & les Européens & les coutumes Européennes. Il y avoit

(*a*) Le port de Samganooda, dans la partie nord d'Oonalashka, où le capitaine Cook jetta l'ancre, eſt par la latitude de 53° 55′ nord & par la longitude de 194° 38′ eſt.

CHAP. VII
ANN. 177

pourtant quelque chose dans les vaisseaux anglois, qui excitoit beaucoup leur admiration; car tous les Américains, qui ne pouvoient pas entrer dans les canots, montoient sur les hauteurs de l'isle, afin de voir nos voyageurs plus à leur aise. Dans une circonstance, il parut que les habitans étoient encore si loin d'avoir fait de grands progrès dans la politesse, qu'ils conservoient au contraire, à certains égards, les plus sauvages mœurs; tandis que le capitaine Cook se promenoit le long du rivage,

29 Juin.

dans la journée du 29, il rencontra une troupe de personnes des deux sexes assises en rond sur l'herbe, & faisant un repas de poisson crud, avec autant d'appetit & de plaisir, que les premiers gourmands d'Europe pourroient manger un turbot apprêté avec la sauce la plus délicate.

BIENTÔT après que les vaisseaux furent arrivés à Oonolashka, un Amé-

ricain vint à bord de la Réſolution, & remit au capitaine Cook un papier pareil à celui qui avoit été donné quelques jours avant au capitaine Clerke : mais comme ce papier étoit écrit en langue Ruſſe, & qu'il ne pouvoit ſervir de rien aux Anglois, quoiqu'il fût peut-être de grande conſéquence pour d'autres perſonnes, le Capitaine le rendit à l'Américain en lui faiſant quelques préſens. Alors l'Américain le remercia par pluſieurs révérences, & il ſe retira.

CHAP. VII. ANN. 1778.

LE 2 de Juillet nos voyageurs partirent d'Oonalashka ; le 16 ils découvrirent un promontoire, & lorſqu'ils en furent près, le capitaine Cook donna ordre au lieutenant Williamſon d'y débarquer, pour obſerver la direction de la côte, au-delà de ce Cap, & les productions du pays. M. Williamſon ſe rendit donc à terre ; à ſon retour il rapporta, qu'ayant débarqué à la pointe, & grimpé ſur la plus haute montagne, il avoit vu que

2 Juillet.

16 *Id.*

CHAP. VII. ANN. 1778. la partie la plus éloignée de la côte portoit presque dans le nord. En même tems cet officier ne manqua point de prendre possession du promontoire & des contrées adjacentes, au nom de Sa Majesté Britannique, & il y déposa une bouteille renfermant un papier, où étoient inscrits les noms des vaisseaux & la date de la Découverte. Il donna aussi à cet endroit le nom de Newenham (*a*). Partout où M. Williamson put étendre ses regards, il vit que la terre ne produisoit ni arbres, ni arbustes, mais que les vallées basses, étoient couvertes de gason, & avoient même quelques plantes en fleur.

3 Août. LE 3 d'Août nos navigateurs s'étoient avancés dans le nord, jusqu'au 62° 34′ de latitude, lorsqu'ils eurent le mal-

(*a*) C'est une pointe de roc très-élevée, par la latitude de 58° 42′ nord, & par la longitude de 197° 36′ est.

heur de perdre M. Anderſon des ſuites d'une conſomption, dont il étoit attaqué depuis plus d'un an. M. Anderſon, quoique fort jeune, étoit premier chirurgien de la Réſolution. Il avoit un eſprit très-cultivé, les manières douces & agréables, & une grande habileté dans ſon art. Ses connoiſſances s'étendoient même à toutes les ſciences; mais l'Hiſtoire naturelle étoit celle où il avoit fait le plus de progrès. Ce que nous avons ſouvent rapporté de lui, prouve combien il s'étoit rendu utile au capitaine Cook. Si le Ciel eût conſervé ſa vie, il n'eſt nullement douteux qu'il n'eût fourni au Public des détails très-intéreſſans ſur l'Hiſtoire naturelle des pays nouveaux où il avoit été; mais les ſeules preuves qui nous ſont parvenues de ſes talens, ſuffiſent pour que le nom d'*Anderſon* ſoit préſenté à la poſtérité à côté du nom de *Cook* (*a*).

(*a*) M. Anderſon légua ſes papiers à ſir Joſeph

CHAP. VII. ANN. 1778.

A peine M. Anderſon venoit de rendre le dernier ſoupir, que les Anglois découvrirent une isle dans le lointain; & le capitaine Cook, en mémoire de ſon ami, la nomma l'*iſle d'Anderſon.*

LE lendemain M. Law, premier chirurgien de la Découverte, paſſa dans la Réſolution, & M. Samwel, ſecond chirurgien de la Réſolution, alla prendre ſa place.

2 Août. LE 9, le capitaine Cook mouilla l'ancre près d'une pointe de terre qu'il appella le *Cap du Prince de Galles*; Cap

Banks : mais l'Amirauté s'empara de la plus grande partie, & elle la retient encore. Ce qui eſt ſeulement relatif à l'Hiſtoire naturelle, fut délivré par le capitaine King à ſir Joſeph, qui nous a priés de joindre ſon témoignage à ce que nous avons dit du caractère & de l'habileté de M. Anderſon, ainſi que de la certitude où nous ſommes, que ſi ce jeune Naturaliſte eût vécu, il auroit publié un Ouvrage infiniment utile.

très-remarquable, puisqu'il est à l'extrémité la plus occidentale qu'on eût jusqu'alors découverte dans cette partie de l'Amérique (*a*). Cette pointe n'est éloignée que de treize lieues seulement du Cap le plus est de la Sibérie. Ainsi le capitaine Cook eut la gloire de vérifier le rapprochement des deux continents, qu'on ne pouvoit que supposer, d'après le rapport de quelques Asiatiques qui habitent dans le voisinage, & d'après les observations imparfaites des navigateurs Russes (*b*). CHAP. VII ANN. 1778

LE 10 nos voyageurs ayant repris leur route, entrèrent dans une baie qu'ils crurent d'abord faire partie de l'isle d'A- 10 Août.

(*a*) Le Cap du Prince de Galles, est par les 65° 46′ de latitude nord, & par les 191° 45′ de longitude est.

(*b*) Tiré de la Comparaison des Découvertes des Russes; avec celles des capitaines Cook & Clerke, par Coxe, p. 15 & 16.

CHAP. VII
ANN. 1778.

laſchka, marquée ſur la carte de M. Sthælin. Mais en examinant la côte & la ſituation du rivage oppoſé de l'Amérique, ainſi que la longitude, le capitaine Cook penſa que cette terre étoit plus probablement celle de Tſchutski, qui ſe trouve à l'extrémité eſt de l'Aſie, & qui a été découverte en 1728 par le Ruſſe Beering. En effet c'étoit le même pays. Notre navigateur fut après cela convaincu que la carte de M. Sthælin étoit erronée ; & il reſtitua au grand continent de l'Amérique tout l'eſpace que ce Géographe a fait occuper par ſon isle imaginaire d'Alaſchka.

11 Août. LE 11 les Anglois partirent de la baie de Saint-Laurent ſur la côte Aſiatique de Tſchutski, & ils gouvernèrent un peu dans l'eſt pour ſe rapprocher de l'Amérique. Enſuite s'avançant vers le nord, ils arrivèrent le 7 par les 70° 33′ de latitude. Le même jour ils virent une clarté du côté du ſeptentrion, ſemblable

à une réverbération de la glace. Ils n'y firent pas d'abord grande attention, parce qu'ils ne supposoient pas qu'il y eût quelque probabilité qu'on rencontrât sitôt de la glace. Cependant le froid & les brouillards sembloient annoncer depuis deux ou trois jours, un grand changement de température. Enfin une heure après qu'on eut apperçu la clarté à l'horison, la vue d'un vaste champ de glace ne laissa plus nul doute à nos navigateurs. L'après midi, par la latitude de 70° 41′ les vaisseaux se trouvèrent presqu'au bord de la glace. Il n'y avoit pas de possibilité d'aller plus loin. Le 18 au 70° 44′ la glace qui étoit à côté des Anglois ressembloit à une muraille, & avoit au moins dix ou douze pieds d'épaisseur ; & plus loin dans le nord, elle paroissoit encore plus forte. La surface en étoit très-rude & très-inégale, & contenoit divers étangs. Il y avoit sur cette glace un nombre immense de chevaux marins. Le 19 nos

CHAP. VII ANN. 1778.

navigateurs en tuèrent quelques-uns pour les manger; car ils manquoient de provisions fraîches; mais quand ces animaux furent portés à bord, les matelots se trouvèrent bien loin de leur compte, eux qui les avoient regardés plusieurs jours avec des yeux de convoitise, & qui les reconnurent pour des chevaux de mer, au lieu de vaches marines, qu'ils les avoient d'abord jugés. La répugnance de l'équipage n'auroit pourtant pas eu lieu si un matelot qui avoit été dans le Groenland, n'eût pas fait faire aux autres la différence de ces animaux, en déclarant qu'on n'avoit pas coutume de les manger. Malgré cela le désir de changer de mêts vainquit le préjugé; pendant tout le tems que nos navigateurs furent dans ce parage, ils se nourrirent de chevaux marins; & peu de personnes à bord préféroient la viande salée à la chair de ces animaux.

CHAP. VII
ANN. 1778
29 Août.

LE 29, le capitaine Cook continua à traverser la mer glacée, au-delà du détroit de Beering, dans un grand nombre de directions, & malgré une infinité d'obstacles. Chaque jour la glace augmentoit, de manière à ôter à notre navigateur tout espoir d'atteindre cette année le but de son voyage. La saison étoit déja très-avancée; le froid ne pouvoit bientôt plus que croître: il eût été fort imprudent de tenter alors d'aller plus loin, & il valoit beaucoup mieux attendre l'été suivant pour continuer à chercher un passage dans la mer Atlantique. L'attention de notre navigateur se tourna donc toute entière vers d'autres objets importans & nécessaires. Il étoit de grande conséquence pour lui de trouver un endroit où il pût prendre de l'eau & du bois; mais ce qui l'occupoit sur-tout beaucoup, c'étoit la manière dont il employeroit l'hiver, afin de pouvoir se rendre de plus en plus utile à la géographie & à la navigation,

CHAP. VII
ANN. 1778.

& en même-tems se tenir à portée de retourner vers le nord au renouvellement de la belle saison.

AVANT que le capitaine Cook reprît la route du Sud, il passa un tems considérable à visiter la mer & la terre dans le voisinage du détroit de Beering, tant sur les côtes d'Asie, que sur celles d'Amérique. Dans cet examen, il confirma, autant qu'il le put, l'exactitude du navigateur Russe Beering; mais en revanche, il démontra les erreurs qui abondent dans la carte que Sthœlin a tracée du nouvel Archipel septentrional, & il ajouta beaucoup aux connoissances géographiques de cette partie du globe. « Il résulte, ainsi que l'observe juste-» ment M. Coxe, le plus grand honneur » pour le nom Anglois, de ce que notre » illustre navigateur, en partant d'une » si grande distance, a porté ses dé-» couvertes, dans une seule expédition, » aussi loin que les Russes ont pu le

» faire pendant une longue ſuite d'an- CHAP. VII
» nées dans des parties de la terre qui ANN. 1778.
» leur appartiennent, ou du moins voi-
» ſines de leur Empire ».

LE ſecond jour du mois d'octobre, 2 Octob.
nos voyageurs arrivèrent à la vue de l'isle d'Oonalashka, & le lendemain il mouillèrent l'ancre dans le port de Samganoodha. Là, le premier ſoin du capitaine Cook fut de faire radouber ſes vaiſſeaux. Tandis que les charpentiers étoient à l'ouvrage, les matelots eurent la permiſſion d'aller par tiers & tour-à-tour cueillir les mûres & les framboiſes dont l'isle abonde; & quoique ces mûres commençaſſent à paſſer, elles contribuèrent beaucoup, avec la bière de ſpruce, à guérir les équipages du ſcorbut, qu'ils pouvoient avoir gagné à la mer.

LE poiſſon ſe trouvoit auſſi dans ce port en grande quantité. Les Anglois

CHAP. VII ANN. 1778.

en pêchèrent assez non-seulement pour leur consommation journalière, mais ils purent en réserver pour quand ils seroient en mer ; & par ce moyen, ils épargnèrent leurs provisions accoutumées : ce qui étoit devenu d'une grande conséquence.

6 Octob. SIX jours après son arrivée à Oonalashka, le capitaine Cook reçut un présent singulier que lui porta un habitant nommé *Derramoushk*. C'étoit un pain de seigle, ou plutôt un pâté en forme de pain, rempli de saumon, & assaisonné de beaucoup de poivre. Cet homme présenta un pareil présent au capitaine Clerke, & chacun de ces pâtés étoit accompagné d'un billet, dont personne à bord ne put lire l'écriture. Il étoit naturel de supposer que ces présens venoient de quelques Russes des environs ; aussi nos navigateurs envoyèrent quelques bouteilles de vin, de rum & de bière de Porter à ces amis inconnus

connus, penſant que ces boiſſons étoient les choſes les plus agréables qu'ils puſſent leur offrir. Lediard (*a*), caporal

(*a*) Ce caporal Lediard eſt un homme fort extraordinaire. Je veux inſérer ici quelques fragmens de ſon hiſtoire, parce qu'ils pourront peut-être intéreſſer mes Lecteurs. Dans l'hiver de 1786, il partit avec le ſingulier projet de traverſer tout le continent de l'Amérique. Pour venir à bout d'une ſi pénible entrepriſe, il reſolut de ſe rendre en Sibérie, afin de pouvoir paſſer de la Sibérie, ſur la côte de l'Amérique, qui lui eſt oppoſée. Américain de naiſſance, il n'avoit aucun moyen de ſe procurer l'argent néceſſaire à ſon voyage : mais ſir Joſeph Banks, & quelques autres perſonnes, lui donnèrent une ſomme d'environ cinquante guinées. Avec cette ſomme il ſe rendit à Hambourg; d'Hambourg à Copenhague, & de Copenhague à Pétersbourg, où il arriva le premier de Mars 1787. Dans la route de Copenhague à Pétersbourg, ayant trouvé que le Golphe de Boſnie n'étoit pas aſſez gelé pour pouvoir le traverſer ſur la glace il fut obligé d'en faire le tour par Torneo. Il ſe repoſa à Pétersbourg juſqu'au 21 de Mai. A ſon départ de cette Ville, il obtint la permiſſion d'accompagner un convoi d'armes qu'on envoyoit à M. Billings, qu'il avoit connu contremaître dans le vaiſſeau du capitaine Cook, & qui a été depuis employé par l'Impératrice de Ruſſie à faire des découvertes en Sibérie, & ſur la côte.

CHAP. V
ANN. 1778

des soldats de marine, homme très-intelligent, fut en même-tems expédié nord-oueſt de l'Amérique. A la ſuite du convoi, le caporal Lediard arriva au mois d'Août à Irkuſtk, ville de Sibérie, enſuite il ſe rendit à Yakuſtk, où il trouva M. Billings. Delà il revint à Irkuſtk pour paſſer une partie de l'hiver, ſe propoſant de retourner au Printems à Yakustk, afin de ſe rendre pendant l'été à Okoſtk.

JUSQU'ALORS M. Lediard avoit été aſſez heureux, & il ſe flattoit de réuſſir dans ſon entrepriſe; mais au mois de Janvier de cette année 1788, il fut arrêté ſur un ordre de l'Impératrice de Ruſſie; & une demi-heure après, mis dans un traîneau, ſous la garde d'un officier & de deux ſoldats, pour être conduit à Moſcou, ſans qu'il lui fut permis de prendre ſes habits, ſon argent & ſes papiers. De Moſcou on le fit paſſer à Moioloff, dans la Ruſſie Blanche, & enſuite à Tolochin en Pologne. Là, on l'informa que les ordres de l'Impératrice étoient qu'il ne rentrât jamais dans les Etats de la Ruſſie, ſans une permiſſion expreſſe. Pendant tout le tems de ſa captivité, il avoit ſouffert les plus grands maux, tant d'inquiétude & de fatigue, que par manque du néceſſaire, & il étoit preſque réduit à l'état d'un ſquelettte. De Tolochin il s'achemina vers Konisberg, faiſant, comme il dit lui-même, un miſérable voyage, dans

avec Derramoushk pour tâcher de savoir quelles étoient les personnes qui avoient prévenu si honnêtement nos navigateurs, & on lui dit que s'il trouvoit des Russes, il essayât de leur faire entendre que nos voyageurs étoient Anglois & amis de leur nation.

LE 10, le caporal revint avec trois marins Russes, ou plutôt trois Pelletiers, qui résidoient avec plusieurs de leurs

10 Octob.

---

un misérable pays, pendant une misérable saison, avec une misérable santé & une misérable bourse, & privé de l'espérance de réussir dans sa plus chère entreprise. M. Lediard a mandé de Konisberg à sir Joseph, à qui il écrit de tems en tems, que quoiqu'il ait été arrêté dans son chemin, par malice, il n'a pas voyagé tout-à-fait en vain; & que peut-être ses observations sur la partie de l'Asie, où il a été, sont aussi complètes, que s'il y étoit demeuré plus long-tems. Il paroît par sa dernière lettre qu'il se propose de revenir le plus promptement possible de Konisberg en Angleterre.

C'EST sir Joseph Banks, qui a bien voulu nous fournir l'historique que contient cette note.

CHAP. VII
ANN. 1778

compatriotes à Egoochshac, où ils avoient leurs magasins, ainsi qu'un navire de trente tonneaux de port ou environ. Un des trois Russes étoit patron de ce navire. Un autre avoit une fort jolie écriture, & dessinoit un peu, & tous les trois paroissoient avoir de l'esprit, & se conduisirent très-honnêtement. Ils se prêtèrent aisément à donner au capitaine Cook les informations qu'il desiroit. La grande difficulté pour demander & recevoir ces informations ne venoit que
14 Octob. du manque d'interprète. Le 14, il arriva à Oonolashka un Russe, nommé *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff*, qui étoit la principale personne de toutes les isles des environs. Indépendamment de ce que le capitaine Cook apprit par ce Russe dans les conversations qu'ils tinrent ensemble, & par signes & par figures, en caractères tracés sur le papier, il obtint aussi la vue de deux cartes qu'Ismyloff lui permit de copier. L'une & l'autre de ces cartes étoient manus-

crites, & portoient tous les caractères possibles d'authenticité.

LA première renfermoit la mer *Penshinskiene*, la côte de Tartarie, au-dessous de la latitude de 41°, les isles de Kuril, & la péninsule du Kamtschatka; mais la plus intéressante sans doute pour le capitaine Cook, étoit la seconde. Elle comprenoit toutes les découvertes faites par les Russes à l'orient du Kamtschatka, en allant vers l'Amérique; découvertes qui pourtant se bornoient presque aux voyages de Beering & de Tscherikoff. A la vérité, toutes les personnes que le capitaine Cook questionna à Oonalashka s'accordèrent à lui assurer, en différens tems, qu'il n'y avoit pas d'autres isles que celles qui étoient portées sur cette carte, & que les Russes n'avoient jamais visité aucune partie de l'Amérique vers le nord, excepté celle qui est opposée à la côte asiatique de Tschutskis.

CHAP VII
ANN. 1778
21 Octob.

QUAND M. Ismyloff prit congé des voyageurs Anglois, le 21 d'octobre, le capitaine Cook lui confia une lettre pour les lords de l'Amirauté de Londres, à qui il envoyoit une carte de toutes les côtes septentrionales qu'il avoit visitées. Il espéroit qu'il se présenteroit quelqu'occasion au printems d'envoyer cette lettre au Kamtschatka, ou à Okotsk, & que de là, elle passeroit à Pétersbourg. Le capitaine ne fut point trompé. M. Ismyloff répondit fidèlement à sa confiance. Ce Russe sembloit posséder assez de talens & d'habileté pour mériter une place plus agréable que celle qu'il occupoit. Il avoit d'assez grandes connoissances en Astronomie. Toutes les branches les plus utiles des Mathématiques lui étoient familières. Notre Navigateur lui fit présent d'un octant d'Hadley; & quoique ce fût probablement le premier que M. Ismyloff eût vu, il comprit, en très-peu de tems, les divers

uſages auxquels cet inſtrument eſt applicable.

TANDIS que les vaiſſeaux ſéjournoient à Oonalashka, nos voyageurs ne négligèrent rien pour acquérir toutes les connoiſſances poſſibles ſur les productions de l'isle & ſur ſes habitans; mais comme ce que nous pourrions en citer, reſſemble à beaucoup d'égards, à ce que nous avons déjà dit, il eſt inutile de le répéter. Nous nous bornerons à une ſeule obſervation, qui ne doit pas être omiſe, par rapport à l'honneur qu'elle fait à ces Inſulaires. Ils ſont ſans doute les plus paiſibles & les moins offenſans de tous les peuples que le capitaine Cook rencontra dans le cours de ſes différens voyages, & leur honnêteté peut ſervir de modèle aux Nations les plus civiliſées. On peut ſoupçonner cependant que ces bonnes qualités leur viennent de leurs liaiſons avec les Ruſſes.

CHAP. VII
ANN. 1778

LA conformité qui se trouve entre le langage des Groenlandois & des Esquimaux, & celui des habitans de la baie de Norton (*a*) & d'Oonalashka, semble devoir prouver que ces diverses Nations ont une même origine. Or, si cela est, l'existence d'une communication par mer, entre la côte ouest de l'Amérique & la côte est à travers la baie de Baffin, cesse d'être douteuse; bien que cette communication puisse être fermée aux grands vaisseaux par la glace ou par d'autres obstacles.

26 Octob.

TOUT étant prêt pour le départ, le capitaine Cook sortit le 26 Octobre du port de Samganoodha, & cingla vers les isles Sandwich. Il avoit l'intention de passer quelques mois dans ces isles, &

(*a*) La baie de Norton est un vaste enfoncement qui s'étend au nord jusqu'à la latitude de 64° 55′; c'est sur cette côte qu'étoit descendu le lieutenant King, par l'ordre du capitaine Cook.

ensuite de revenir vers le Kamtschatka, & de tâcher même d'y arriver au mois de Mai suivant. CHAP. VII. ANN. 1778.

LE 26 de Novembre les vaisseaux avoient navigé du côté du sud jusqu'au 20° 55′ de latitude nord, lorsqu'on découvrit une terre, qui fut bientôt reconnue pour une isle nommée Mowée, qui avoit déjà été visitée par nos voyageurs, & qui se trouve compriſe dans le groupe des isles Sandwich. 26 Nov.

IL étoit de la plus grande importance de se procurer des provisions dans ces isles; mais l'expérience avoit appris à notre navigateur qu'il y réussiroit mal s'il laissoit chaque personne trafiquer à sa fantaisie toutes sortes d'objets: ainsi il publia un ordre, par lequel il étoit défendu à tous les Anglois de faire aucun espèce de commerce avec les Indiens, excepté ceux qui y seroient autorisés par lui ou par le capitaine Clerke,

CHAP VII
ANN. 1778

encore étoit-il enjoint à ceux qu'on choisiroit, de ne recevoir en échange que des provisions ou des rafraîchissemens. Nos voyageurs restèrent quelques jours à Mowée, où ils n'eurent qu'à se louer des habitans.

30 Nov.

LE 30 de Novembre, ils découvrirent une autre isle appellée par les Indiens *Owhyhee*. Comme elle parut d'une bien plus grande étendue qu'aucune des autres isles que le capitaine Cook eût encore vues dans cette partie du monde; il passa sept semaines à naviger autour d'elle & à en examiner la côte. Tandis qu'il s'occupoit de cet examen, les habitans venoient souvent à bord avec leurs canots, & se montroient toujours prêts à trafiquer avec les Anglois. Dans ce trafic, la conduite des Insulaires sembloit plus franche & moins soupçonneuse qu'on ne l'avoit éprouvé jusqu'alors de leurs voisins. Le peuple d'Otahiti même qui avoit eu des

liaisons si intimes & si fréquentes avec les Anglois, ne leur avoit jamais témoigné autant de confiance, de bienveillance & d'intégrité.

PARMI les rafraichissemens qu'on se procura de ces Indiens étoient beaucoup de cannes de sucre. Le Capitaine essaya d'en faire de la bière; à quoi il réussit parfaitement. D'après cela il ordonna d'en préparer une grande quantité pour la boisson de son équipage. Cependant quand le premier tonneau de cette liqueur fut mis en perce, aucun matelot ne voulut en goûter. Le Capitaine n'avoit eu d'autre motif, en faisant préparer cette boisson, que d'épargner le rum & l'eau-de-vie pour un climat plus froid. Il ne craignoit point que le scorbut s'emparât de son équipage, tant qu'il auroit des fruits & des végétaux en abondance; ainsi il ne jugea pas à propos d'exercer ni l'autorité, ni la persuasion pour changer la

CHAP. VII
ANN. 1778

résolution de ses gens. Il se contenta de donner ordre qu'on ne servît plus de grog (*a*) à bord des vaisseaux; & lui-même, & tous les Officiers continuèrent à faire usage de la bière de canne de sucre qui devint excellente par le mélange d'un peu de houblon qu'on trouva par hasard à bord. Il n'y avoit point de doute que cette liqueur ne fût très-saine. Cependant les matelots inconsidérés, persistèrent à dire qu'elle deviendroit préjudiciable à leur santé. Il n'y a point d'hommes plus ennemis de toute espèce d'innovation que les marins, & dont les préjugés soient aussi difficiles à détruire. Ce fut cependant en attaquant ces préjugés, & en s'écartant souvent des usages établis, que le capitaine Cook parvint à préserver ses équipages de cette terrible maladie du scorbut, qui peut-être a plus détruit

(*a*) Sorte de boisson, faite avec du rum ou de l'eau-de-vie & de l'eau.

de nos matelots, dans des voyages entrepris en pleine paix, qu'il n'en eſt tombé ſous les coups des ennemis dans les expéditions militaires.

CHAP. VII
ANN. 1778.

TANDIS que le capitaine Cook continuoit ſon examen des côtes d'Owhyhée, il éprouva tout-à-coup un calme profond, le 19 de Décembre à une heure du matin. La Réſolution laiſſée ainſi à la merci des lames qui venoient du nord-eſt, fut rapidement pouſſée vers la terre. De ſorte que long-tems avant le jour, les Anglois voyoient les feux allumés ſur le rivage, qui n'étoit pas à plus d'une lieue de diſtance du vaiſſeau. La nuit étoit en même tems très-obſcure. Il y avoit du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Lorſque le jour commença à paroître, il découvrit à nos voyageurs une houle, qui ſe briſoit à une demi-lieue d'eux ſur la côte. Il étoit évident qu'ils avoient été dans le plus grand danger, & que ce danger

19 Déc.

CHAP. VII ANN. 1779

n'étoit pas encore entiérement évité ; car le vent changeant à tout instant, à peine le vaisseau pouvoit se soutenir à une certaine distance de la terre. Ce qui rendit leur situation plus fâcheuse, c'est que la corde de la grande voile ayant manqué, la voile se déchira d'un bout à l'autre. Les deux voiles de perroquet manquèrent de même, quoiqu'elles ne fussent pas à demi usées. Cependant on eut le bonheur de les remplacer avec promptitude, & la Résolution reprit sa route avec sécurité.

16 Janv.

LE 16 de Janvier 1779, il vint tant de canots de toutes parts, qu'il y en avoit près de mille autour des vaisseaux. Ils étoient remplis d'Indiens, & chargés pour la plupart de cochons & d'autres provisions. Ce qui prouvoit encore les intentions amicales des Indiens, c'est qu'ils n'avoient pas la moindre arme offensive. Le commerce & la curiosité paroissoient être les seuls motifs de

leur nombreuse visite. Certes, parmi une si grande quantité d'hommes qui se trouvoient quelquefois à bord, il n'étoit pas étonnant qu'il y en eût quelqu'un qui montrât un peu d'inclination au vol. Un d'eux déroba le gouvernail du canot de la Résolution, & s'enfuit avec tant d'agilité, qu'il fut impossible de l'attraper. Alors le Capitaine crut qu'il falloit saisir cette occasion de faire connoître à ce peuple le pouvoir de nos armes à feu. Il ordonna qu'on tirât trois ou quatre coups de fusil, & autant de coups de canons de quatre par-dessus le canot du voleur : mais comme on n'avoit pas voulu qu'aucun de ces coups eût un effet meurtrier, les Indiens en parurent plus surpris qu'épouvantés.

Le lieutenant Blig, ayant été envoyé pour examiner la baie, rapporta à son retour, qu'il avoit trouvé un endroit commode & sûr pour mouiller l'ancre, & où il couloit une rivière, dont l'eau

CHAP. VII
ANN. 1779

étoit très-bonne. Soudain le capitaine Cook réſolut de s'y arrêter dans l'eſpoir d'y faire repoſer les équipages, & de s'y bien pourvoir de proviſions fraîches. A l'approche de la nuit une grande partie des Indiens ſe retira à terre; mais pluſieurs autres demandèrent la permiſſion de coucher à bord. Il y en avoit ſans doute beaucoup dans ce nombre, dont la curioſité n'étoit pas le ſeul motif, puiſqu'on s'apperçut le lendemain matin qu'il manquoit pluſieurs choſes. Auſſi le capitaine Cook ſe détermina à ne plus ſouffrir que tant de monde à la fois paſsât la nuit dans ſon vaiſſeau.

17 Janv. LE 17 de Janvier les vaiſſeaux mirent à l'ancre dans le port, examiné par M. Blig, & nommé par les Indiens Karakakooa. Là ce peuple continua à venir en foule à bord, & une multitude de canots couvroit ſans ceſſe la mer. Dans aucun de ſes voyages, le capitaine Cook n'avoit jamais eu occaſion de voir de peuple

peuple si nombreux; car indépendamment des habitans, qui étoient dans les canots, le rivage fourmilloit de spectateurs, & des milliers venoient à la nage autour des vaisseaux, comme des bancs de poissons. Nos navigateurs ne pouvoient s'empêcher d'admirer cet étonnant spectacle, & le plaisir dont ils jouissoient, suspendoit en ce moment leurs regrets de n'avoir pas réussi pendant l'été à trouver le passage qu'ils avoient cherché dans le Nord, pour regagner leur Patrie. « C'est à ce manque de succès, dit » le capitaine Cook, que nous avons » dû le plaisir de revoir les isles Sand- » wich, & d'illustrer notre voyage par » une découverte, qui bien que la der- » nière, semble à beaucoup d'égards, » la plus importante qu'aient fait jusqu'à » présent les Européens, dans toute l'é- » tendue de l'immense Océan Paci- » fique ».

TELLE est la réflexion qui conclut le

CHAP. VII ANN. 1779

Journal de notre navigateur ; & le sentiment de plaisir, dont il semble avoir été pénétré, en écrivant cette réflexion, doit sans doute faire une impression profonde sur l'ame de tous ceux qui la liront. Le brave & généreux capitaine Cook n'imaginoit pas qu'une découverte, qui paroissoit lui promettre d'ajouter beaucoup à sa gloire, & de lui fournir un relâche très-agréable, lui devînt jamais fatal. Il étoit loin de prévoir que l'isle d'Owhyhée fût destinée à être le dernier champ de ses travaux & la cause de sa perte.

L'ACCUEIL que les Indiens s'empressèrent de faire aux Anglois, dès que les vaisseaux mouillèrent dans la baie de Karakooa, fut on ne peut pas plus flatteur. Ils accoururent en foule sur le rivage, chantant, dansant & exprimant leur joie par toute sorte de gestes extravagans & bisarres. Pareea, jeune homme qui avoit beaucoup d'autorité sur les

Indiens, & Kaneena, autre chef, s'étoient déjà attachés tous les deux au capitaine Cook, & lui furent d'un grand secours pour empêcher leurs nombreux compatriotes de devenir trop importuns.

PENDANT la longue course de nos voyageurs autour de l'isle d'Owhyhée, les habitans agirent presque toujours avec beaucoup de candeur & d'honnêteté dans les marchés, & ne montrèrent pas le moindre penchant au vol, ce qui paroissoit d'autant plus extraordinaire que les hommes avec lesquels les Anglois traitoient, étoient pour la plupart de la classe la plus inférieure, c'est-à-dire domestiques ou pêcheurs; mais après que la Résolution & la Découverte furent à l'ancre dans la baie de Karakakooa, les choses changèrent de face. L'immense troupe d'insulaires qui couvroient sans cesse toutes les parties des vaisseaux, non-seulement leur

CHAP. VII
ANN. 1779

fourniſſoit le moyen de voler ſouvent ſans être découverts, mais encore l'eſpoir de l'impunité s'ils étoient apperçus; eſpoir qu'ils fondoient ſur la ſupériorité infinie du nombre. Une autre cauſe du changement de conduite des Indiens, venoit de la préſence & des encouragemens de leurs chefs, entre les mains deſquels ſe dépoſoit le butin, & qu'on avoit ſans doute raiſon de regarder comme les inſtigateurs des rapines qui ſe commettoient.

APRES l'arrivée de la Réſolution dans le port, Pareea & Kaneena, menèrent à bord un troiſième chef, nommé Koah, qu'ils préſentèrent comme prêtre de l'isle, & comme ayant été dès ſa première jeuneſſe un guerrier diſtingué. Le ſoir le capitaine Cook avec M. Bayley & M. King, accompagnèrent Koah à terre. Alors le capitaine fut reçu avec des cérémonies extraordinaires. Les honneurs qu'on lui rendit, mar-

quoient le plus grand respect, même une sorte d'adoration.

CHAP. VII
ANN. 1779.

UN des principaux soins de notre navigateur à Owhyhée, fut de faire saler pour la mer, une partie des cochons qu'on achetoit, & il eut alors bien plus de succès qu'il n'en avoit eu dans tous les autres essais de ce genre. Il ne paroît point que de semblables expériences aient été tentées par les navigateurs d'aucune Nation du monde, avant le capitaine Cook. Il commença à le faire pour la première fois, lors de son second voyage autour du Monde, en 1774, & le succès de cet essai, quoique très-imparfait, l'encouragea pourtant à faire de nouveaux efforts, pour réussir dans un objet d'une si grande conséquence. Comme son dernier voyage devoit vraisemblablement être plus long d'un an qu'on ne l'avoit projetté, & que conséquemment les provisions des vaisseaux étoient bornées, il fut obligé d'y remédier, en

CHAP. VII
ANN. 1779.

cherchant un nouveau moyen de nourrir les équipages, sans quoi il lui eût fallu reprendre le chemin de l'Angleterre, avant d'avoir achevé son entreprise. Il profita donc de l'occasion de renouveller ses essais pour la salaison des viandes, & l'événement remplit son espoir. Le capitaine King a rapporté depuis en Angleterre quelques barrils de porc salé à Owhyhée au mois de Janvier 1779, & plusieurs personnes qui ont goûté de cette viande en Décembre 1780, ont déclaré qu'elle étoit très bonne & très-saine. Le capitaine Cook semble donc avoir été destiné perfectionner ou à créer tous les moyens possibles de contribuer aux progrès de la navigation.

26 Janv.

Ce fut le 26 de Janvier que le capitaine Cook eut sa première entrevue avec Terreeoboo, Roi de l'isle d'Owhyhée. Son introduction fut accompagnée de beaucoup de cérémonies, parmi lesquelles on ne manqua pas d'ob-

ſerver l'uſage de troquer de nom; uſage qui eſt la plus grande marque d'amitié chez tous les Inſulaires de la mer du Sud. Après les premières formalités, nôtre navigateur conduiſit Terreeoboo, ainſi que tous les chefs qui purent entrer dans la grande chaloupe à bord de la Réſolution. On les y reçut avec les plus grands égards; & pour témoigner à Terreeoboo ſa reconnoiſſance d'un magnifique manteau garni de plumes, dont ce Roi lui avoit fait préſent, le capitaine Cook lui donna une très-belle chemiſe de lin, & lui ceignit ſon propre couteau de chaſſe.

DURANT la continuation des liaiſons des Anglois avec les Indiens, la tranquillité & la conduite obligeante de ce peuple écartoit tout ſoupçon de danger. Auſſi les Anglois alloient toujours partout avec la plus grande confiance. Les marques de prévenance & d'amitié que nos voyageurs reçurent des habitans ſont

CHAP. VII
ANN. 1779.

en si grand nombre, qu'il seroit impossible de les rapporter. Une société de prêtres sur-tout, déploya une générosité, une magnificence étonnante. Ils enyoyèrent chaque jour au capitaine Cook une provision de cochons & de fruits, sans jamais demander le moindre retour, & sans faire entendre qu'ils désiraſſent quelque chose. Ces présens étoient faits, dit-on, aux dépens de leur chef nommé *Kaoo*, homme très-considérable, & qui, dans toutes les occasions, avoit témoigné aux Anglois le plus grand attachement. Mais nos voyageurs n'avoient pas toujours raison d'être aussi satisfaits de la conduite des Earées ou Chefs des guerriers, que de celle des prêtres. D'ailleurs la satisfaction que procuroient la douceur & les mœurs hospitalières des habitans, étoit souvent troublée par l'aptitude que quelques-uns d'entr'eux avoient à dérober. Cet inconvénient étoit même d'autant plus fâcheux, qu'il obligeoit le Capitaine &

ſes Officiers à uſer quelquefois d'une ſévérité qu'ils auroient volontiers éludée, ſi la néceſſité ne l'avoit pas rendue abſolument indiſpenſable.

CHAP VII ANN. 1777.

QUOIQU'EN général les bons traitemens & les prévenances des Indiens continuaſſent, Terreeoboo & ſes Chefs commencèrent à s'informer fréquemment du tems où les Anglois partiroient; ce qui ne doit pas ſurprendre, quand on ſonge que durant l'eſpace de ſeize jours que nos navigateurs étoient reſtés dans la baie de Karakakooa, ils avoient déja fait une énorme conſommation de cochons & de végétaux. Toutefois il ne paroiſſoit pas que Terreeoboo eût d'autre objet en vue dans ſes queſtions qu'un déſir de ſe préparer à congédier nos navigateurs avec des préſens dignes de la conſidération & de l'amitié qu'il leur avoit toujours témoignées. La preuve de cela, c'eſt que ce Roi ayant appris que ſes hôtes devoient quitter la baie

CHAP. VII ANN. 1779

dans un ou deux jours, il fit proclamer dans différens villages, une espèce d'injonction qui prescrivoit aux habitans de lui porter des cochons & des fruits, pour qu'il pût en faire présent à l'*Orono* (*a*), à son départ de la baie.

3 Fév.

LE 3 de Février, veille du jour que le capitaine Cook avoit fixé pour le départ des vaisseaux, Terreeoboo invita le capitaine Cook & M. King à venir avec lui jusques dans le village où résidoit le grand Prêtre Kaoo. En arrivant, ils virent la terre couverte d'étoffes; auprès de ces étoffes beaucoup de végétaux, & un peu plus loin un grand troupeau de cochons. A la fin de l'entrevue, la plus grande partie des étoffes, tous les cochons & tous les végétaux furent donnés, par Terreeoboo, à nos navigateurs, qui demeurèrent remplis

(*a*) Orono est un titre d'honneur, qui avoit été donné au capitaine Cook.

d'étonnement, en considérant la valeur d'un si riche présent. Tant de magnificence & de générosité surpassoit de beaucoup tout ce qu'ils avoient vu aux isles des Amis & de la Société (*a*).

M. King s'étoit si bien concilié l'estime & l'affection des habitans d'Owhyhée, qu'ils lui firent les sollicitations les plus pressantes, les offres les plus flatteuses, pour qu'il demeurât dans le pays. Terreeoboo & Kaoo en firent la demande en forme au capitaine Cook, dont ils croyoient que M. King étoit le fils. Pour éviter de faire un refus positif à une offre si amicale, le capitaine Cook leur dit qu'il ne pouvoit point se séparer alors de M. King : mais qu'il

(*a*) Quand la Résolution fut partie de la baie de Karakakooa, Terreeoboo donna une nouvelle preuve de son amitié pour le capitaine Cook, en lui envoyant assez loin un dernier présent de cochons & de fruits.

CHAP. VII. ANN. 1779

reviendroit l'année suivante dans l'isle ; & qu'il feroit ensorte d'arranger cela à leur satisfaction.

ÉV.

LE 4 Février au matin, les vaisseaux partirent très à bonne heure de la baie de Karakakooa, & ils furent suivis par un grand nombre de canots. Le dessein du capitaine Cook étoit d'achever l'examen d'Owhyhée, avant d'aller dans les autres isles ; espérant de trouver une rade, encore meilleure que celle de Karakakooa mais en cas qu'il ne réussît pas, il se proposoit de se rendre dans la partie sud-est, de Mowée, où il savoit qu'il rencontreroit un port excellent.

JE rapporterai, d'après la relation de M. Samwell, la cause qui obligea le capitaine Cook de retourner dans la baie de Karakakooa, & les conséquences malheureuses de ce retour. M. Samwell m'a confié de la manière la plus obli-

geante cette relation manuscrite, en me laissant une entière liberté d'en faire l'usage que je jugerois à propos. Après l'avoir lue, j'en sentis si bien l'importance que je desirai de la voir imprimée séparément; je me chargeai même d'en faire la publication, avec l'aide de M. Samwell lui-même, pour que si on y faisoit quelques objections, je pusse y repondre dans cette histoire : mais depuis deux ans que le public a lu la relation de M. Samwell, personne n'en a contesté la vérité. Ainsi je crois pouvoir me servir ici de cet ouvrage, puisqu'il contient le récit le plus complet & le plus authentique de la funeste catastrophe, qui priva l'Angleterre d'un de ses plus illustres navigateurs.

« LE 6 de Février nous fumes surpris 6 Fév.
» par un coup de vent. La nuit sui-
» vante, le haut du mât de perroquet de
» la Résolution se cassa d'une manière
» si dangereuse, que le capitaine Cook

CHAP. VII ANN. 1779. » fut obligé de rentrer dans la baie de » Keragegoah (*a*) pour le faire réparer; » car nous ne pûmes pas trouver dans » l'isle un autre port commode. La même » bouraſque qui venoit de nous faire » perdre notre mât, avoit cauſé encore » plus de mal à divers canots indiens qui » étoient venus à la ſuite du vaiſſeau. » Un de ces canots où il y avoit deux » hommes & un enfant, fut heureuſe- » ment ſauvé du naufrage à bord de la » Réſolution. Les deux hommes avoient » ſi fort pagayé toute la nuit pour tâ-

(*a*) Il eſt néceſſaire d'obſerver que M. Samwell écrit les noms de pluſieurs perſonnes & de pluſieurs endroits, d'une manière toute différente qu'ils ne ſont dans l'Hiſtoire du voyage. Par exemple:

	Il s'appelle
Karakakooa	Ke,rag,e,goo,ah.
Terreeoboo	Kariopoo.
Kowrowa	Kavaroah.
Kaneecabareea	Kaneekapo,heroi.
Maihamaiha	Ka,mea,mea.

» cher d'attraper la terre, & ils étoient » si épuisés de fatigue, qu'ils pûrent à » peine monter dans le vaisseau ; » quand ils se virent sur le tillac, ils » versèrent un torrent de larmes, plus » frappés du danger auquel ils venoient » d'échapper que de leur délivrance ; » mais l'enfant paroissoit vif & content. » Bientôt après, un canot de la Réso- » lution sauva un homme & deux fem- » mes, dont la pirogue avoit été cha- » virée par la violence des vagues. Ils » furent portés à bord & accueillis » comme les autres par le capitaine » Cook, qui leur donna toute sorte de » marques d'intérêt & de pitié.

CHAP. VII
ANN. 1779

» LE mercredi 10 du mois, nous » nous trouvâmes dès le matin à quel- » ques milles du port, & nous fûmes » bientôt joints par un grand nombre de » pirogues, où étoient plusieurs de nos » connoissances, qui sembloient venir » pour nous inviter à entrer dans le

10 Fév.

CHAP VII. ANN. 1779.

» port. Il y avoit sur-tout un prêtre nom-
» mé *Coo*, *aha*; il portoit un petit co-
» chon & quelques noix de coco qu'il
» tenoit à la main, & après avoir chanté
» quelques-unes de ses litanies, il of-
» frit ces présens au capitaine Clerke.
» Soudain il s'empressa de se rendre à
» bord de la Résolution, pour faire les
» mêmes cérémonies amicales devant le
» capitaine Cook. Le peu de vent qu'il
» faisoit ce jour-là, ne nous permit pas
» de gagner le port. Dans l'après-midi
» un chef du premier rang nommé Ka-
» mea, mea, & proche parent de Ka-
» riapoo, vint nous voir à bord de la
» Découverte, il étoit paré d'un ma-
» gnifique manteau garni de plumes,
» qu'il sembloit avoir porté pour ven-
» dre; mais dont il ne voulut se défaire
» que pour des poignards. Cet article
» étoit celui que les chefs avoient pré-
» féré à tous les autres, lorsque nous
» avions été prêts à partir de la baie;
» car étant alors suffisamment pourvus

de

» de petites haches & d'outils, ils com- CHAP. VII
» mencèrent à se munir d'instrumens de ANN. 1779
» guerre. Kameamea obtint neuf poi-
» gnards pour son manteau ; &
» satisfait du bon accueil qu'il avoit
» reçu, il passa la nuit dans notre vais-
» seau, ainsi que toutes les personnes de
» sa suite.

» Dans la matinée du 11, la Résolu- 11 Fév.
» tion & la Découverte mouillèrent
» l'ancre à Kerragegoah, & soudain on
» se prépara à mettre à terre le mât de per-
» roquet de la Résolution. Nous eûmes
» ce jour-là peu de visites, parce qu'il
» se trouvoit peu d'Indiens dans la baie.
» Lorsque nous en étions partis, tous
» ceux qui demeuroient dans d'autres
» quartiers de l'isle, s'en étoient retour-
» nés sur leurs habitations, & il falloit
» qu'il se rassemblât de nouveau du
» monde de tous ces différents endroits,
» pour que nous nous vissions entourés
» d'une foule aussi nombreuse, comme

CHAP. VII
ANN. 1779

» nous l'avions été la première fois. L'a-
» près-midi du jour que nous mouillâmes
» l'ancre, je me rendis seul à un mille
» dans la campagne, pour visiter un In-
» dien de mes amis, qui peu de jours
» auparavant, avoit fait vingt mille dans
» un canot pour venir me voir, tandis
» que les vaisseaux étoient en calme.
» Comme il n'étoit parti du vaisseau que
» quelque tems avant la tempête, j'étois
» inquiet sur son sort : mais j'eus le plai-
» sir de le trouver en bon état, quoi-
» qu'il eût eu assez de peine, en me quit-
» tant à regagner le rivage. Je ne parle
» ici de cette petite incursion, qui m'est
» particulière, que parce qu'elle me four-
» nit une occasion d'observer, qu'il ne
» paroissoit aucun changement dans la
» conduite, ni dans les sentimens des
» Indiens. Je ne vis rien qui pût m'in-
» duire à penser qu'ils étoient fâchés de
» notre retour. Au contraire, la bien-
» veillance généreuse, qui les avoit tou-
» jours caractérisés, sembloit s'être ra-

» nimée au fond de leur cœur, & se
» manifester dans toutes leurs actions (*a*).

CHAP. VII
ANN. 1779.

» LE lendemain, les vaisseaux furent 12 Fev.
» mis par les chefs, sous un Taboo, sorte
» de pompe, qu'il sembloit nécessaire
» d'observer avant que le Roi Kariapoo
» fît la première visite au capitaine Cook
» pour le complimenter sur son re-
» tour. Le même jour, ce Prince se
» rendit à bord de la Résolution. Il
» étoit suivi d'un nombreux cortège
» d'Indiens, dont plusieurs portoient
» les dons destinés au capitaine, &

(*a*) M. King rapporte que nos voyageurs furent surpris en mouillant l'ancre, de recevoir un accueil tout différent de celui qu'on leur avoit fait à leur première entrée. Il confesse cependant que la conduite non suspecte de Terreoboo, qui vint rendre visite dès le lendemain matin au capitaine Cook, & le retour des habitans à leurs premières liaisons d'amitié avec les Anglois, sont de fortes preuves qu'ils ne meditoient rien de mal. « Les choses, dit M. » King, continuèrent à aller leur train fort paisible- » ment jusques dans l'après-midi du 13 ».

CHAP. VII
ANN. 1779.

» le capitaine le reçut avec les plus
» grands témoignages d'amitié, en lui
» faisant à son tour divers présens. Cette
» première cérémonie achevée, le taboo
» se dissipa. Les choses reprirent leurs
» cours ordinaire; & le jour suivant,
» 13 du mois, nous fûmes accablés de
» visites. Le mât de la Résolution étoit
» à terre, ainsi que les instrumens astro-
» nomiques, pour lesquels on avoit
» déja élevé un observatoire dans le
» même endroit que la première fois.
» Je débarquai, avec un Anglois de
» mes amis, près de la cité de Kava-
» roha, où nous trouvâmes un grand
» nombre de pirogues, qui venoient d'ar-
» river de différentes parties de l'isle;
» & les Indiens étoient occupés sur le
» rivage à se construire des cabanes,
» pour y loger pendant le tems que les
» vaisseaux demeureroient dans la baie.
» A notre retour à bord de la Décou-
» verte, nous apprîmes qu'un Indien
» avoit été surpris dérobant à la forge

» une pince d'armurier, & qu'on l'avoit
» sévèrement fouetté & chassé hors du
» vaisseau. Malgré cet exemple, un autre
» Indien, dès l'après-midi, eut l'audace
» d'arracher du même endroit les pin-
» ces & un ciseau, de s'élancer dans
» la mer, & de nager du côté du ri-
» vage. Le maître d'équipage & un
» pilotin furent immédiatement envoyés
» à sa poursuite. L'Indien se sentant
» suivi de près, nagea vers un canot.
» Ses compatriotes l'y reçurent, & pa-
» gayèrent de toute leur force droit à
» terre. Nous leur tirâmes plusieurs
» coups de fusil, mais inutilement. Ils
» furent bientôt hors de la portée
» de nos armes. Pareah, un des chefs,
» qui étoit en ce moment à bord de la
» Découverte, ayant appris ce qui se
» passoit, se rendit soudain à terre, avec
» promesse de rapporter les articles
» dérobés. Notre canot avoit été si bien
» devancé par celui qu'il poursuivoit,
» que le voleur eut le tems de se sauver

CHAP. VII
ANN. 1779

» dans la campagne. Le capitaine qui se » trouvoit alors sur la plage, avoit voulu » le surprendre à son débarquement; mais » il y a apparence qu'il fut dévoyé par les » habitans, qui s'étoient offerts d'eux- » mêmes à lui servir de guides.

» LE maître d'équipage, en arrivant » à terre, trouva quelques Indiens qui » lui apportoient non-seulement les pin- » ces & le ciseau, mais le couvercle » d'une barrique à eau, dont on ne sa- » voit pas la perte à bord. Il s'en re- » tournoit avec ces articles, lorsqu'il » rencontra la chaloupe de la Résolu- » tion avec cinq hommes, qui, sans au- » cun ordre, étoient partis de l'obser- » vatoire. Le maître se trouvant ainsi » par hasard secouru, se crut assez fort » pour obliger les Indiens à lui livrer » le voleur, ou du moins la pirogue » où il s'étoit sauvé. D'après ce projet, » il regagna le rivage; & ayant trouvé » la pirogue à terre, il se préparoit à

» la lancer à l'eau, quand Pareah parut,
» & insista pour qu'on ne touchât pas
» à la pirogue, parce qu'elle lui appar-
» tenoit. Le maître d'équipage ne l'é-
» coutant point, Pareah jetta ses armes
» sur son dos, saisit l'Anglois par les
» cheveux, & le retint vigoureusement.
» Alors un de nos matelots lui assena
» un coup d'aviron, & soudain Pareah
» lâchant le maître d'équipage, arracha
» l'aviron des mains du matelot, & le
» rompit en deux sur son genou.

» CEPENDANT la multitude commença
» à attaquer nos gens à coups de pierre.
» Ils voulurent d'abord lui faire résistance;
» mais ils furent bientôt obligés de cé-
» der, & de se sauver à la nage vers le
» canot, qui se trouvoit plus au large
» que la chaloupe. Les officiers n'étant
» pas habiles nageurs, firent leur re-
» traite sur un petit rocher, au milieu
» de l'eau, où les Indiens les assailli-
» rent bientôt. Un homme lança un

CHAP. VII
ANN. 1779.

» morceau de l'aviron caſſé contre le
» maître d'équipage ; mais heureuſement
» le pied lui ayant gliſſé, il manqua ſon
» coup, & la vie de l'officier Anglois
» fut ſauvée : cependant Pareah réprima
» la violence des Indiens. Nos officiers
» voyant bien que la préſence de ce
» chef étoit leur ſeule défenſe contre
» le peuple irrité, le prièrent de de-
» meurer avec eux juſqu'à ce qu'ils euſ-
» ſent regagné leurs canots; mais il re-
» fuſa leur demande, & il ſe retira.
» Le maître d'équipage ſe rendit à l'ob-
» ſervatoire pour y chercher du ſecours,
» tandis que le pilotin préféra de reſter
» dans la chaloupe, où il fut fort mal-
» traité par le peuple, qui pilla tout ce
» qu'il y avoit à piller. Il commençoit
» même à vouloir mettre en pièces la
» chaloupe, afin d'en prendre le fer,
» quand Pareah revint, & l'empêcha.
» Il avoit rencontré le maître, comme
» il alloit à l'obſervatoire; & ſoupçon-
» nant ſon deſſein, il l'avoit forcé de

» s'en retourner. Il dispersa le peuple, CHAP. VII
» & pria les Anglois de s'en aller à ANN. 1778.
» bords. Ceux-ci lui observèrent que tous
» leur avirons avoient été enlevés. Alors
» il leur en apporta lui-même quel-
» ques-uns, qu'il prit dans les mains
» des Indiens, & nos officiers furent
» très-contens de l'avoir échappé à si
» bon compte. Ils n'étoient pas encore
» bien loin, que Pareah les joignit en-
» core dans un canot, pour rendre au
» pilotin son bonnet, qui avoit été arra-
» ché par le peuple. Ce chef fit alors
» des caresses aux Anglois en forme de
» réconciliation, & il parut inquiet de
» savoir si le capitaine Cook ne voudroit
» pas le tuer pour se venger de ce qui
» étoit arrivé. Ils l'assurèrent du con-
» traire, en lui faisant, à leur tour, plu-
» sieurs signes d'amitié. Alors il partit
» pour se rendre du côté de la ville
» de Kavaroah : ce fut la dernière fois
» que les Anglois le virent. Bientôt après
» le capitaine Cook retourna à bord de

CHAP. VII. ANN. 1779.

» la Résolution, extrêmement affligé de » tous ces désagréables événemens ; & » la même nuit, il envoya un de ses » lieutenans à bord de la Découverte, » pour en apprendre les détails, parce » qu'ils avoient pris naissance dans ce » vaisseau.

Il est à remarquer que pendant que » la querelle étoit le plus animée, Ka- » nynah, chef qui avoit toujours été » très-lié avec nous, partit du lieu où » elle se passoit, & vint à bord de la » Découverte pour vendre un très-gros » cochon, dont il demanda un pahowa » ou poignard, d'une grandeur extraor- » dinaire. Il nous indiqua qu'il le vou- » loit aussi long que son bras. Le capi- » taine Clerke n'en ayant pas de cette » longueur, lui dit qu'il lui en feroit » faire un pour le lendemain matin ; & » Kanynah, satisfait de cette réponse, » laissa son cochon, & se retira sans » tarder davantage.

» IL n'eſt pas non plus inutile de » rapporter une choſe qui arriva le » même jour dans la Réſolution. Un » chef Indien étant à table avec le ca- » pitaine Cook lui demanda s'il étoit un » Tata-toa, c'eſt à-dire un homme de » guerre. Le capitaine Cook lui ayant » répondu que oui, l'Indien déſira de » voir ſes bleſſures. Alors le Capitaine » montra ſa main droite où il avoit une » forte cicatrice qui lui couvroit toute » la longueur du métacarpe, entre le » pouce & le premier doigt. Le chef » étant ainſi convaincu que le Capi- » taine étoit un guerrier, fit la même » queſtion à un Officier anglois qui » étoit préſent, & qui n'avoit aucune » cicatrice ſur ſon corps. L'Indien ajouta » qu'il étoit lui-même un toa, & il mon- » tra les marques de quelques bleſſures » qu'il avoit reçues dans les combats.

CHAP. VII ANN. 1779.

» Les Anglois qui étoient de garde » à l'obſervatoire, furent inquiétés du-

CHAP. VII. ANN. 1779.

» rant toute la nuit par les cris perçans » & douloureux & toutes les lamen- » tations des femmes des villages voi- » sins. Sans doute que la dispute des » Indiens avec les Anglois les faisoient » craindre pour leurs époux ; mais quoi- » qu'il en puisse être, leurs clameurs » mélancoliques allarmèrent beaucoup » nos sentinelles.

» Pour ajouter à l'insulte qu'ils nous » avoient faite, quelques Indiens enle- » vèrent pendant la nuit, le grand ca- » not de la Découverte qui étoit attaché » à la bouée d'un de nos ancres. Ils le » prirent même si adroitement que nous » ne nous en apperçûmes que le lende- 14 Fév. » main matin samedi 14 de Février. Le » capitaine Clerke ne perdit pas de tems » pour aller avertir le capitaine Cook » de cet accident ; & il retourna à bord, » avec ordre d'envoyer une chaloupe & » un canot, sous le commandement du » second Lieutenant, en station à la

» pointe eſt de la baie, afin d'intercepter
» tous les canots qui voudroient ſortir,
» & même de faire feu ſur eux, ſi cela
» étoit néceſſaire. Dans le même tems,
» le troiſième Lieutenant de la Réſolu-
» tion fut expédié avec deux canots, à
» l'autre pointe de la baie, chargé d'or-
» dres pareils; & le maître partit dans la
» chaloupe à la pourſuite d'une double
» pirogue, déja ſous voile, & faiſant ſes
» efforts pour ſortir de la rade. Il l'eut
» bientôt approchée, & dès qu'il tira
» quelques coups de fuſil, elle regagna
» le rivage, & les Indiens l'abandon-
» nèrent. Il ſe trouva que cette pirogue
» appartenoit à Omea, chef qui portoit
» le titre d'Orono. Il étoit alors lui-
» même dans la pirogue, & il eût été
» heureux pour les Anglois de le prendre;
» car le peuple regardoit la perſonne de
» cet Indien comme auſſi ſacrée que
» celle du Roi.

» PENDANT ce tems-là le capitaine

CHAP. VII
ANN. 1779.

» Cook se préparoit à se rendre lui même » à la ville de Kavaroah, pour s'assurer » de la personne du Roi Kariopoo, avant » qu'il eût le tems de se retirer dans » quelque partie de l'isle, hors de la por- » tée des Anglois. Cette démarche sem- » bloit même le moyen le plus efficace » de recouvrer notre canot. D'ailleurs » c'étoit la précaution qu'avoit constam- » ment prise le capitaine Cook en pa- » reil cas, dans les autres isles de la » mer du Sud; & elle lui avoit toujours » réussi. Certes, il auroit été très-dif- » ficile d'indiquer une manière de se » conduire plus sûre & plus prudente » pour obtenir ce qu'on désiroit de ces » peuples (*a*).

» NOUS avions lieu de penser que le

(*a*) M. King avoue qu'il craignoit toujours que l'extrême confiance, dont le capitaine Cook étoit rempli d'après tous ses succès avec les Indiens, ne put dans quelque moment infortuné, l'engager à trop exposer sa personne.

» Roi & sa suite s'étoient enfuis à la
» première allarme; mais en ce cas, le
» capitaine Cook étoit dans l'intention
» de s'emparer de toutes les grandes pi-
» rogues qu'il trouveroit sur le rivage. Il
» partit donc de son vaisseau à sept heures
» du matin, accompagné par le Lieute-
» nant des soldats de marine, un ser-
» gent, un caporal & sept soldats. La
» chaloupe, également bien armée, les
» suivoit sous le commandement de M.
» Roberts. Tandis qu'ils ramoient vers
» le rivage, le capitaine Cook ordonna
» à un des canots qui étoient en sta-
» tion à la pointe ouest de la baie, de
» quitter son poste & de le suivre. Cette
» circonstance mérite d'être remarquée;
» parce qu'elle montre que le Capitaine
» avoit quelque appréhension d'éprouver
» de la résistance de la part des Indiens,
» ou du moins qu'il songeoit à prendre
» des précautions pour sa sûreté & celle
» de son monde. J'oserai dire que de la
» manière dont les choses se présen-

CHAP. VII
ANN. 1779

» toient alors, il étoit peut-être le seul
» qui crût tant de soins nécessaires; tant
» on doit être éloigné de le taxer de
» présomption & d'imprudence! Il dé-
» barqua avec les soldats de marine
» au-dessus de la ville de Kevaroah.
» Soudain les Indiens l'environnant en
» foule comme de coutume, lui té-
» moignèrent le même respect en se
» prosternant devant lui, & ne laiſ-
» sèrent pas appercevoir la moindre
» marque d'hostilité ou d'allarme. Ce-
» pendant le Capitaine ne voulant point
» se fier à ces apparences, fut très-at-
» tentif à la disposition de ses soldats,
» & empêcha qu'ils ne fussent trop res-
» serrés par la multitude. Il demanda
» d'abord à voir les fils du Roi, qui s'é-
» toient tous deux fort attachés à lui,
» & qui demeuroient ordinairement avec
» lui à bord. On leur envoya des mes-
» sages; & bientôt ces jeunes Indiens
» parurent eux-mêmes. Ils dirent au ca-
» pitaine Cook que leur père étoit cou-
ché

» ché dans une de ſes maiſons peu éloi-
» gnée. Ils en prirent tous trois enſemble
» le chemin, & le Capitaine ſe fit ſuivre
» par ſes ſoldats de marine. Par-tout où
» il paſſa les Indiens ſe proſternèrent
» devant lui, & ſemblèrent n'avoir rien
» perdu du reſpect qu'ils étoient habi-
» tués à lui témoigner. Il fut joint en
» route par pluſieurs chefs, parmi leſ-
» quels étoient Kanynah & ſon frère
» Koohowrooah, qui continrent le peu-
» ple dans l'ordre, ainſi qu'ils avoient
» coutume de le faire; mais comme ils
» ignoroient les deſſeins du capitaine
» Cook, ils lui demandèrent pluſieurs
» fois s'il avoit beſoin de cochons ou
» d'autres proviſions; à quoi il répondit
» toujours que non, qu'il n'avoit beſoin
» que de voir le Roi. Dès qu'il fut arrivé
» devant la maiſon de ce Prince, il chargea
» quelques Indiens d'informer Kariapoo
» qu'il deſiroit de lui parler. Ces Indiens
» allèrent & revinrent deux ou trois fois,
» & au lieu de porter une réponſe, ils pré-

CHAP. VII
ANN. 1779

CHAP. VII. ANN. 1778.

» sentèrent au capitaine Cook diverses
» pièces d'étoffe rouge ; ce qui fit
» soupçonner au Capitaine que le Roi
» n'étoit pas dans la maison. Alors il
» donna ordre au Lieutenant des soldats
» de marine d'entrer. Le Lieutenant
» trouva le vieux Roi qu'on venoit de
» réveiller, & qui paroissoit fort al-
» larmé de ce message. Malgré cela il
» sortit sans hésiter. Le capitaine Cook
» lui tendit la main, en l'invitant ami-
» calement à le suivre à bord ; & Karia-
» poo y consentit tout de suite. Les
» choses paroissoient devoir s'arranger
» favorablement, & les Indiens n'avoient
» pas l'air de craindre que les Anglois
» les attaquassent ; ce qui étonna un peu
» le capitaine Cook ; mais en témoignant
» sa surprise, il dit que comme les ha-
» bitans de la ville paroissoient inno-
» cens de l'enlèvement de son canot, il
» ne vouloit pas les en punir ; & qu'il
» falloit seulement que le Roi vînt à
» son bord. Kariapoo s'assit alors devant

» ſa maiſon, & fut bientôt environné
» d'une immenſe foule de peuple. Ka-
» nynah & ſon frère ſe montroient l'un
» & l'autre très-diligens à maintenir le
» bon ordre. Cependant, en peu de tems,
» les Indiens ſe furent armés de longues
» lances, de piques, de poignards, &
» ſe revêtirent d'épaiſſes nattes qui leur
» ſervoient de cuiraſſes. Ces diſpoſitions
» hoſtiles parurent bientôt accrues &
» furent plus inquiétantes à l'arrivée
» de deux hommes qui venoient dans
» une pirogue de l'autre côté de la baie,
» & qui rapportèrent qu'un chef nommé
» Kareemoo, avoit été tué par les gens
» d'un canot de la Découverte. En traver-
» ſant la baie, ces deux hommes avoient
» donné la même nouvelle à l'un & l'au-
» tre de nos vaiſſeaux. Soudain les fem-
» mes, qui étoient aſſiſes ſur la plage où
» elles déjeûnoient & qui cauſoient fa-
» miliérement avec nos matelots, ſe re-
» tirèrent précipitamment & confuſé-
» ment en murmurant beaucoup entre

CHAP. VII
ANN. 1779

» elles. Un vieux prêtre s'avança vers
» le capitaine Cook, portant dans sa
» main une noix de coco qu'il lui pré-
» sentoit, & chantant d'une voix très-
» forte. On le pria souvent de se taire,
» mais envain, il continua son chant im-
» portun & bruyant. Il sembloit qu'il
» cherchoit à détourner l'attention du ca-
» pitaine, tandis que ses compatriotes ac-
» couroient en tumulte armés, de tous
» les quartiers de la ville. Le capitaine
» Cook, se voyant en même tems en-
» vironné de toutes parts, pensa que sa
» situation devenoit hasardeuse. En con-
» séquence il ordonna aux soldats de
» marine, de faire marcher sa petite
» troupe du côté du rivage où étoient
» nos canots; les Indiens se rangèrent
» en haie pour les laisser passer, & ne
» parurent nullement vouloir s'oppose
» à leur retraite. Nos gens n'avoient
» guère que cinquante ou soixante pas à
» faire; le capitaine Cook venoit après,
» tenant par la main le roi Kariapoo,

» qui marchoit très volontairement, ac-
» compagné de sa femme, de ses deux
» fils & de plusieurs chefs. Le vieux
» prêtre importun les suivoit aussi, &
» continuoit à faire le même bruit.
» Keowa, le plus jeune des fils du Roi,
» entra d'abord dans la chaloupe, pen-
» sant que son père alloit le suivre; mais
» au moment que ce vieux Prince arriva
» au bord de l'eau, sa femme se jetta à
» son cou, & avec le secours de deux
» chefs, elle le força de s'asseoir à côté
» d'une double pirogue. Le capitaine
» Cook se plaignit, & leur fit des re-
» proches; mais inutilement; ils ne vou-
» lurent jamais consentir que le Roi allât
» plus loin, disant qu'on lui donneroit
» la mort s'il se laissoit conduire au vais-
» seau. Kariapoo, dont l'ame sembloit
» entiérement résignée à se soumettre à
» la volonté des autres, laissa tomber
» sa tête sur sa poitrine & parut excessi-
» vement affligé.

CHAP. VII ANN. 1779. » TANDIS que le Roi étoit ainſi » arrêté, un chef que nous connoiſſions » tous beaucoup, Coho, rodoit autour » tenant un poignard à demi caché ſous » ſon manteau, & avoit l'air de vouloir » frapper furtivement le capitaine Cook, » ou le lieutenant des ſoldats de marine. » Le lieutenant propoſa de lui tirer un » coup de fuſil, mais le capitaine Cook » ne voulut pas le permettre. Coho s'ap- » prochant trop de lui, l'officier lui donna » un coup de croſſe de fuſil & l'obligea de » ſe retirer. Un autre Indien ſaiſit le fuſil » du ſergent, & tenta de le lui arracher; » mais le lieutenant le frappant auſſi, lui » fit lâcher priſe. Le capitaine Cook, » voyant alors le tumulte s'accroître, & » les Indiens devenir plus déterminés & » plus audacieux, obſerva que s'ils vou- » loient employer la force pour retenir » leur Roi, les Anglois ne pourroient pas » s'empêcher de ſacrifier la vie de plu- » ſieurs habitans. Après cela il s'arrêta un » moment, & il étoit prêt à donner ſes

» ordres pour l'embarquement, lorſ-
» qu'un Indien lui lança une pierre; il
» lui répondit par un coup de fuſil à
» petit plomb, dont un des canons de
» ſon fuſil à deux coup étoit chargé;
» mais cet homme, qui avoit la poitrine
» rembourrée avec une natte, ne fut que
» peu ou point du tout bleſſé, &
» brandiſſant ſon dard, il menaça le
» Capitaine de le lui lancer. Le Capi-
» taine, qui ne vouloit point le tuer, au
» lieu de le percer d'une balle, ſe con-
» tenta de le renverſer d'un coup de
» croſſe de fuſil. Il fit beaucoup de re-
» proches de cette conduite turbulente
» aux plus avancés de la foule, il avoit
» déjà déſeſpéré de mener le Roi à
» bord parce que cela paroiſſoit impra-
» ticable. Il ne ſongeoit plus qu'à ſe
» tenir ſur la défenſive, & à protéger
» l'embarquement de ſon foible parti,
» qu'il voyoit preſſé par pluſieurs milliers
» d'Indiens. Le fils du Roi, le jeune
» Keowa, qui étoit déjà dans la cha-

CHAP. VII
ANN. 1779

» loupe, entendant le premier coup de
» fusil, fut effrayé & demanda à être
» remis à terre, ce que M. Roberts lui
» accorda promptement, ne pensant pas
» que le Capitaine fût en danger. Au-
» trement il auroit gardé le prince, ce
» qui n'eût pas manqué de contenir les
» habitans. Un d'entre eux fut apperçu
» derrière une double pirogue, où il
» visoit le capitaine Cook pour lui lan-
» cer son dard. Le Capitaine fut obligé
» pour se défendre, de faire feu sur lui:
» mais il tua un autre homme, égale-
» ment audacieux. Le sergent ayant ap-
» perçu que le premier étoit manqué,
» le coucha en joue, reçut l'ordre de
» tirer, & étendit l'Indien roide mort.
» Ces deux coups firent reculer la mul-
» titude: mais poussée par les rangs de
» derrière, elle revint bientôt à la charge,
» & lança une volée de pierres sur les
» soldats de marine, qui sans attendre
» aucun ordre, firent une décharge gé-
» nérale; & cette décharge fut prompte-

» ment suivie par le feu de canots. On » entendit alors le capitaine Cook ex- » primer son étonnement. Il fit signe » de la main aux canots de cesser leur feu » & de s'approcher pour recevoir les sol- » dats. Malgré une pluie de pierres que » les Indiens faisoient tomber sur nos » gens, M. Roberts rangea immédiate- » ment la chaloupe aussi près du rivage » qu'il put le faire, sans s'échouer, » mais.... le lieutenant qui commandoit » le petit canot, au lieu d'aller au se- » cours du Capitaine, s'éloigna encore du » rivage, dans le moment où tout dé- » pendoit de ce que les canots agissent » d'accord. Il avoua depuis avoir mal » entendu le signal. Mais, quoiqu'il en » puisse être, il me semble que c'est là » ce qui décida du sort du capitaine » Cook, & qui lui ôta tout moyen de » sauver sa vie.

» D'APRÈS cela, la chaloupe put » seule servir de retraite aux soldats de

CHAP. VII
ANN. 1779

» marine qui étoient sur la plage ; & » le peuple se précipita tellement en » foule de ce côté-là, que l'équipage » ne put ni faire usage de ses armes à » feu, ni donner aucun secours au ca- » pitaine. Ainsi il paroît donc que le plus » grand malheur vient de la fuite du » petit canot, dans l'instant où il étoit » le plus nécessaire. Enfin, indépendam- » ment de ce que les gens de ce petit » canot ne purent plus, en s'éloignant, » faire feu sur la foule, la confusion » que causa sa retraite empêcha tout » l'effet des ordres du capitaine Cook (*a*). » Dans ce moment, le capitaine Cook » ne pouvoit plus attendre du secours » que des canots seuls. Dès que les

(*a*) Je sais de bonne part que, d'après l'opinion du capitaine Philips, qui commandoit les soldats de marine, & dont le jugement doit être d'un grand poids dans cette affaire, il est très-douteux qu'on eût pu sauver le capitaine Cook, quand bien même il n'y auroit pas eu de mépriſe à bord du canot.

» Anglois eurent fait leur décharge, les » Indiens les pouſsèrent dans l'eau, où » quatre ſoldats furent tués. Leur Lieu- » tenant étoit bleſſé : malgré cela, il » eut le bonheur de s'échapper, & il fut » mis à bord de la chaloupe.

» LE capitaine Cook étoit le ſeul qui » demeuroit ſur le rocher. Il fut apperçu » ſe retirant vers la chaloupe, tenant ſa » main droite derrière ſa tête pour ſe » garantir des coups de pierre, & por- » tant ſon fuſil ſous ſon bras gauche. On » voyoit auſſi un Indien qui le pour- » ſuivoit, mais d'un air de méfiance & » de timidité ; car il s'arrêta une ou » deux fois, comme s'il étoit incertain » de ce qu'il devoit faire ; mais enfin, » il s'avança tout-à-coup vers lui, & lui » porta ſur le derrière de la tête un » grand coup d'une large pique (*a*) ;

(*a*) » J'ai entendu un des officiers, qui étoient pré- » ſens, dire que le premier coup que le Capitaine reçut,

CHAP. VII. ANN. 1779.

» après quoi, il se retira précipitamment. » Le coup parut avoir étourdi le capi- » taine Cook. Il chancela quelques pas, » & comme il tomboit sur une main & » sur un genou, son fusil lui échappa. » Cependant il commença à se relever; » mais dans le même instant, un autre » Indien lui porta un grand coup de » poignard sur le cou. Alors il tomba » dans un creux du rocher où il y avoit de » l'eau jusqu'au genou & où une troupe » d'assaillans se jetta sur lui, & essaya

---

» étoit un coup de poignard, ainsi qu'il est représenté » dans l'Estampe du Voyage; mais d'après le rapport « de plusieurs autres, qui furent aussi témoins de ce » malheureux événement, je puis assurer qu'il fut d'a- » bord frappé avec une pique. Cela m'a été ensuite » confirmé par le prêtre Kaireekea, qui me cita parti- » culiérement le nom de l'Indien, qui avoit porté le » coup, ainsi que celui du chef, qui après frappa le » capitaine de son poignard. Ceci ne mérite pas trop » de causer une dispute; mais je le raconte, parce que » je desire d'être exact dans ce récit, même pour ce » qui a rapport aux circonstances les moins impor- » tantes. (Note de M. Samwell.) »

» de le retenir. Mais en ſe débatant vi-
» goureuſement avec eux, il éleva ſa
» tête, & porta vers la chaloupe des re-
» gards qui ſembloient demander du ſe-
» cours. Quoique le canot ne fût pas à
» plus de cinq ou ſix pas de diſtance,
» le trouble des Anglois & la foule qui
» s'oppoſoit à leur paſſage ne permirent
» pas de ſauver l'infortuné Capitaine. Les
» Indiens le remirent bientôt deſſous,
» dans une eau plus profonde. Malgré
» cela, il éleva ſa tête encore une fois,
» & à force de ſe débattre, il gagnoit
» le côté du rocher comme pour s'en
» faire un rempart, quand un ſauvage
» lui aſſena un grand coup de pique
» qui l'étendit mort. Pluſieurs d'entr'eux
» le traînèrent enſuite ſur le haut du
» rocher, où ils ſembloient ſe faire un
» barbare plaiſir d'aſſouvir leur furie ſur
» ce corps inanimé; s'arrachant les poi-
» gnards de la main les uns les autres,
» pour percer encore la victime qui
» avoit déja ſuccombé à leur rage.

CHAP. VII. ANN. 1779

» JE ne me permettrai point de lon-
» gues réflexions sur la grandeur de notre
» perte, ni sur la douleur que nous en
» ressentîmes tous. Il suffit de dire que
» jamais aucun homme ne fut ni plus
» chéri, ni plus admiré. On est encore
» plus affligé quand on réfléchit qu'il n'a
» péri que parce qu'on a manqué de
» le secourir à propos, tandis que lui
» s'est au contraire toujours éminem-
» ment distingué par le soin qu'il a eu
» de ceux qui étoient sous ses ordres,
» paroissant même jusqu'à la fin plus at-
» tentif à leur conservation qu'à celle de
» sa propre vie.

» SI quelque chose pouvoit ajouter
» à l'horreur & à la tristesse dont on
» se sent pénétré en voyant ainsi périr
» le capitaine Cook, c'est de penser que
» ses restes furent abandonnés lâche-
» ment sur le rivage, quoiqu'on eût pu
» les rapporter. Il paroît par le récit de
» quatre ou cinq pilotins qui arrivèrent

» ſur le champ de bataille vers la fin de
» cette fatale querelle, que les Indiens
» s'étoient preſque tous enfuis, laiſſant
» aux canots la liberté de leur feu, &
» ſe diſperſant dans la ville. Il n'y avoit
» donc pas grand obſtacle à reprendre
» le corps du Capitaine; mais ſans faire
» la moindre tentative à cet égard, le
» Lieutenant retourna à bord. Il eſt inu-
» tile de m'étendre davantage ſur un
» ſujet ſi triſte, & de rapporter toutes
» les plaintes & les reproches qu'excita
» la conduite du Lieutenant. J'obſer-
» verai ſeulement que les murmures
» vinrent au point d'obliger publique-
» ment le capitaine Clerke de recevoir
» par écrit les dépoſitions des accuſa-
» teurs de l'Officier. Mais la triſte ſanté
» M. Clerke & les approches de ſa mort,
» l'engagèrent, dit-on, à ſupprimer de-
» puis ces témoignages d'une juſte indi-
» gnation.

» IL eſt ſans doute très-fâcheux d'a-

CHAP VII. ANN. 1779.

» à voir parler d'événemens qui peuvent » dégrader le caractère d'un homme quel » qu'il ſoit; mais cependant l'amour de » la vérité me force à déclarer les choſes, » ſans prétendre les déguiſer par aucun » adouciſſement. Il m'a toujours ſemblé » que la principale qualité d'un Hiſto- » rien eſt, de ne rien affoiblir, comme » de ne rien exagerer.

» LE funeſte accident que je viens » de raconter, arriva à huit heures du » matin, environ une heure après que » le Capitaine fut deſcendu à terre. Il » paroît que ni le Roi Kariapoo, ni » ſes enfans, n'en furent témoins. On » penſe au contraire, qu'ils s'étoient » retirés pendant le fort du tumulte. Les » principaux aggreſſeurs étoient d'autres » chefs, pour la plupart, parens ou » amis du Roi. L'homme qui frappa le » Capitaine avec un poignard ſe nom- » moit Nooah. Il ſe trouva que je fus » le ſeul à bord, qui me rappellai de » ſes

» ſes traits, parce que j'avois autrefois » écrit ſon nom ſur mon journal. J'a- » vois eu la fantaiſie de le noter parti- » culièrement, non pour ſon rang & ſa » qualité de parent du Roi; mais à cauſe » de ſa figure. Cet Indien fort quarré » & de haute taille, montroit dans ſes re- » gards & dans ſes geſtes, beaucoup » de férocité, & réuniſſoit l'agilité & » la force à un plus haut dégré qu'aucun » autre homme que j'aie jamais vu. Il » pouvoit avoir environ trente ans; & » par l'eſpèce de galle blanche qui con- » vroit ſa peau, & par la rougeur de » ſes yeux, on jugeoit qu'il étoit » grand buveur de kava. Il étoit le com- » pagnon ordinaire du Roi, avec qui » je le vis, lorſque ce prince vint rendre » viſite au capitaine Clerke.

» Le chef, qui, le premier, donna » un coup de pique ſur le derrière de » la tête de notre infortuné Comman- » dant, portoit le nom de Karimaao-

CHAP. VII
ANN. 1779

» Craha ; il m'étoit absolument inconnu. » J'appris toutes ces circonstances du bon » prêtre Kaireekea, qui ajouta que ces » deux Indiens s'étoient acquis beaucoup » d'estime & de crédit, par rapport à » leur barbare action ; mais ni l'un, ni » l'autre ne reparurent plus du côté des » Anglois. Quand les canots se furent » éloignés du rivage, les habitans prirent » le corps du capitaine Cook, & ceux » des quatre soldats de marine, & ils » les emportèrent derrière la ville sur » une éminence où nous les distinguions » aisément du vaisseau avec nos lunettes » d'approche.

» CET événement déplorable n'avoit » été prévu par nous, ni vraisemblable- » ment prémédité par les Indiens. Je ne » m'apperçus jamais de rien avant ni après » qui pût me faire croire que ce peuple » avoit eu le moindre dessein de nous » chercher dispute. Le vol fut cause de la » dernière querelle ; mais il s'étoit com-

» mis des vols pendant notre premier » séjour dans la baie, comme pendant » le second. Le vol étoit la source de » tous nos mal-entendus. On faisoit quelquefois semblant de ne pas prendre » garde à de petites choses que les Indiens déroboient ; mais quelquefois » aussi on punissoit légèrement les voleurs. Le canot qu'ils se hasardèrent » enfin de nous enlever, étoit très-important pour nous. Nous ne pouvions » pas le remplacer, ni conséquemment » l'abandonner, & nous n'avions d'autre » moyen de le ravoir, qu'en nous emparant de la personne du Roi. Dès que » nous essayâmes d'aller prendre ce prince, les habitans craignirent pour leur » sûreté, & s'opposèrent naturellement » à une entreprise de gens, qu'ils regardèrent dès-lors comme leurs ennemis ; » & enfin dans la querelle qui succéda, » nous eûmes le malheur de perdre notre brave & généreux commandant. » Aussi, j'ai toujours considéré cette

CHAP. VI. ANN. 1779

» cruelle affaire, comme purement acci-
» dentelle; & non comme provenant
» de quelque ancienne offenſe faite aux
» Indiens, ou projettée par la jalouſie
» qu'auroit pu leur inſpirer notre retour
» dans la baie.

» Pareah fut la principale cauſe de ce
» déſaſtre. Nous apprîmes par la ſuite
» que c'étoit lui qui avoit fait voler
» notre canot. Certainement le Roi ne
» fut point conſulté pour cela. Il n'ap-
» prit même ce qui étoit arrivé au capi-
» taine Cook, que lorſque le capitaine
» débarqua.

» ON remarqua en général que dans
„ le combat, les Indiens montrèrent
„ beaucoup de réſolution, en faiſant
„ face à nos armes à feu; mais leur bra-
„ voure n'étoit que l'effet de leur igno-
„ rance. Ils imaginoient que les nattes
„ dont ils étoient cuiraſſés, les défen-
„ droient d'une balle comme d'un coup

„ de pierre ; mais bientôt, convaincus
„ de leur erreur, & ſans trop ſavoir
„ comment les fuſils avoient tant de
„ pouvoir, ils employèrent un ſtrata-
„ gême, qui, bien qu'inutile, ſervit à
„ prouver combien ils étoient ingénieux
„ & prompts à inventer des reſſources.
„ En voyant le feu des mouſquets,
„ ils jugèrent que l'eau en rendroit l'effet
„ nul, & dès-lors ils trempérent dans
„ la mer leurs cuiraſſes & leurs armu-
„ res, pour faire face aux Anglois. Ce-
„ pendant, trouvant que ce dernier
„ moyen étoit encore inutile, ils ſe
„ diſpersèrent, & laiſsèrent le rivage
„ déſert. Une choſe qu'ils ne négligè-
„ rent jamais, même au riſque des plus
„ grands haſards, ce fut d'emporter
„ leurs morts. Ils ſont ſans doute atta-
„ chés à cette coutume, d'après la bar-
„ barie avec laquelle ils traitent eux-
„ mêmes le corps des ennemis qu'ils
„ ont tués dans les combats, & d'a-

CHAP. VII
ANN. 1779

„ près les trophées qu'ils font de leurs „ os ».

CETTE barbarie fut cause qu'on ne put pas recouvrer tous les restes du capitaine Cook. Quelques soins qu'on prît pour cela, quelques promesses, quelques menaces qu'on employât tour-à-tour, on ne put ravoir qu'une partie de ses membres ; encore fut-ce avec une extrême difficulté. Alors nos navigateurs rendirent les derniers devoirs à leur illustre & malheureux commandant. Ses os ayant été mis dans un cercueil, & les prières funèbres prononcées, on l'enterra, le 21 de Février, avec tous les honneurs militaires. Nous n'essayerons pas de peindre la douleur & les regrets des équipages des deux vaisseaux pendant cette triste cérémonie ; tous ceux qui y furent présents, savent assez qu'il est impossible de les rendre.

UNE promotion d'officiers suivit la mort du capitaine Cook. Le capitaine Clerke succédant de droit au commandement de l'expédition, passa à bord de la Résolution. Il chargea alors M. Gore de le remplacer en qualité de capitaine à bord de la Découverte. Le reste des lieutenans fut avancé à proportion de leur rang; & M. Harvey, pilotin, qui avoit déja suivi dans le second voyage le capitaine Cook, passa à la lieutenance vacante.

TANDIS que l'Europe ignoroit encore la mort du capitaine Cook, elle fut témoin d'un événement qui eut rapport au voyage de ce navigateur célèbre, & qui est si honorable pour lui & pour la Nation généreuse au milieu de laquelle il se passa, que je sens une douce satisfaction de pouvoir le consigner ici. Il s'agit de la Lettre écrite le 19 de Mars 1779, par M. de Sartine, ministre de la Marine en France, à tous les

CHAP. VII. ANN. 1779.

commandans des vaisseaux de Sa Majesté Très-Chrétienne. Cette Lettre étoit conçue en ces termes : « Le capitaine „ Cook, qui partit de Plymouth au mois „ de Juillet 1776, à bord de la frégate „ la Résolution, & en compagnie de „ la Découverte, capitaine Clerke, pour „ tenter des découvertes sur les côtes, „ isles & mers du Japon & de la Cali- „ fornie, doit être sur le point de re- „ tourner en Europe. Comme de pa- „ reilles entreprises sont d'une utilité „ générale pour toutes les nations, la „ volonté du Roi est que le capitaine „ Cook soit traité comme le comman- „ dant d'une Puissance neutre & alliée, „ & que tous les capitaines des vais- „ seaux armés, qui rencontreront ce „ navigateur célèbre, l'informent des „ ordres de Sa Majesté à son égard, „ & en même-tems lui fassent connoître „ qu'il doit lui-même s'abstenir de toute „ espèce d'hostilités, &c. »

NOUS avons appris de M. le marquis de Condorcet, que cette noble attention avoit été ſuggérée par M. Turgot, qui étoit doué de l'ame d'un excellent citoyen & d'un grand homme d'Etat. „ Quand la guerre, dit M. de Condor- „ cet, fut déclarée entre la France & „ l'Angleterre, M. Turgot ſentit com- „ bien il ſeroit glorieux pour la nation „ Françoiſe, que le vaiſſeau du capitaine „ Cook fût reſpecté à la mer. Il com- „ poſa un Mémoire, dans lequel il „ prouva que l'honneur, la raiſon & „ même l'intérêt dictoient cet acte de „ reſpect pour l'humanité; & ce fut „ d'après ce Mémoire, dont l'auteur „ demeura inconnu pendant ſa vie, „ qu'on donna l'ordre de ne pas traiter „ comme ennemi le bienfaiteur commun „ de toutes les nations de l'Europe ».

MAIS quoiqu'on doive louer beaucoup M. Turgot, d'avoir été cauſe que le gouvernement François prît des meſures

CHAP. VII ANN. 1779

qui lui firent le plus grand honneur, nous ne devons pas oublier que la première idée de ce plan de conduite fut probablement due au docteur Benjamin Franklin. Il eſt du moins certain que ce philoſophe illuſtre, étant à Paris Miniſtre Plénipotentiaire des Etats-Unis de l'Amérique, donna à la Cour de de France l'exemple d'une pareille généroſité. Voici la Lettre qu'il écrivit de Paſſy, près de Paris, le 10 de Mars 1779.

« A tous les capitaines & comman-
„ dans des vaiſſeaux armés, par com-
„ miſſion du Congrés des Etats-Unis
„ de l'Amérique, maintenant en guerre
„ avec la Grande-Bretagne.

„ MESSIEURS, un vaiſſeau a été
„ armé par l'Angleterre, avant le com-
„ mencement de cette guerre, pour
„ découvrir de nouveaux pays dans
„ des mers inconnues, ſous la conduite

„ du célèbre capitaine Cook; & comme
„ cette entrepriſe, vraiment louable en CHAP. VII
„ elle-même, peut augmenter les con- ANN. 1772
„ noiſſances géographiques, faciliter la
„ communication entre les nations éloi-
„ gnées pour les échanges des den-
„ rées, ainſi que des productions des
„ arts, qui concourent au bonheur de
„ la vie, & enfin étendre les progrès
„ de toutes les ſciences utiles au genre
„ humain, je deſire fortement que ceux
„ de vous qui pourront rencontrer le
„ vaiſſeau du capitaine Cook, qui eſt
„ maintenant attendu dans les mers
„ d'Europe, ne le regardent point com-
„ me un ennemi, & ne ſouffrent ni
„ qu'on pille les effets qu'il porte, ni
„ qu'on s'oppoſe à ſon retour direct en
„ Angleterre; mais que vous traitiez
„ au contraire le capitaine Cook & ſes
„ compagnons avec civilité & bienveil-
„ lance, leur accordant, comme à des
„ amis communs du genre humain,
„ tous les ſecours qui dépendront de

CHAP. VII
ANN. 1779

„ vous. En agissant ainsi, je suis sûr „ non seulement que vous suivrez les „ mouvemens de votre propre généro- „ sité, mais que vous obtiendrez l'appro- „ bation du Congrès, & celle de tous „ les armateurs Américains.

„ J'AI l'honneur d'être, Messieurs, „ votre très-humble & obéissant servi- „ teur, B. FRANKLIN, Ministre Pléni- „ potentiaire du Congrés des Etats-Unis „ de l'Amérique à la Cour de France ».

ON doit observer que le docteur Franklin, agissant de sa propre autorité, ne put que recommander aux chefs des vaisseaux Américains, de ne pas considérer le capitaine Cook, comme un ennemi, & même qu'il ne recommande qu'un seul vaisseau, ne disant rien du capitaine Clerke. Quant à la confiance qu'il témoigna pour l'approbation qu'il espéroit avoir du Congrès, il se méprit beaucoup. Les membres

de cette assemblée, qui n'étoient pas pour la plupart doués d'un esprit aussi éclairé, ni d'un cœur aussi noble que leur ambassadeur, parurent très-mécontens de son acte d'humanité, & de son amour pour les sciences. Les ordres qu'il avoit donnés, furent revoqués immédiatement, & le Congrès recommanda à tous ses officiers de marine de faire tous les efforts possibles pour s'emparer du vaisseau du capitaine Cook, si par hasard ils le rencontroient. Les Américains pensoient faussement qu'il seroit dangereux pour eux que les Anglois eussent une connoissance certaine de la côte de l'Amérique, qui est opposée aux Etats-Unis.

LA conduite de la cour d'Espagne fut dirigée par de semblables principes de jalousie. Cette cour appréhendoit qu'il ne fût dangereux d'accorder trop aisément sa protection aux vaisseaux du capitaine Cook, puisqu'on ne pouvoit

CHAP. VII. ANN. 1779

prévoir les malheurs qu'occasionneroit aux Espagnols la découverte d'un passage septentrional pour se rendre dans leurs possessions de l'Amérique. M. de Belluga, officier Espagnol, philosophe très-instruit, & membre de la Société royale de Londres, essaya d'obtenir de M. le comte de Florida Blanca & de M. d'Almodovar, qu'ils donnassent l'ordre aux commandans de marine de protéger les vaisseaux la Résolution & la Découverte, & il se flattoit que ces Ministres préféreroient la noble cause des sciences, à celle d'un intérêt partiel : mais il se trompoit. Le gouvernement Espagnol ne se montra pas digne d'adopter un projet aussi magnanime. Il étoit réservé à la seule Nation Françoise de donner un si grand exemple de sagesse & d'humanité ; exemple qui, j'espère, deviendra moins rare à l'avenir dans l'histoire des peuples (*a*).

(*a*) C'est sir Joseph Banks, qui m'a fourni les dé-

CHAP. VII. ANN. 1779.

LA continuation du voyage après la mort du capitaine Cook, ne doit pas être détaillée ici. Il suffit de dire simplement qu'on acheva l'examen des isles Sandwich, & qu'on acquit beaucoup de connoissances sur leurs productions & sur leurs habitans. De là nos voyageurs se rendirent au Kamtschatka, où ils furent parfaitement accueillis des officiers Russes qui y résidoient. Le major Behm principalement, qui commandoit la garnison de Bolcharetsk, leur donna toutes

---

tails, que je viens de raconter. Sir Joseph & M. Stephens, ont pris beaucoup de peine, pour se procurer par le duc de Dorset, une copie authentique des lettres de protection accordées par la cour de France aux vaisseaux du capitaine Cook. Si on la reçoit à tems, je l'insérerai à la fin de ce volume.

J'AJOUTERAI ici, que dès que le capitaine Gore fut informé (à Canton où il étoit alors), de l'ordre de la Cour de France, il se crut lui-même lié en reconnoissance d'une exception si généreuse; il résolut de s'abstenir de prendre aucun des vaisseaux français, qui le hasard lui offriroit, & d'achever son voyage dans la plus stricte neutralité.

CHAP. VII ANN. 1779.

les marques de l'hoſpitalité la plus généreuſe. Après cela, ils s'avancèrent dans le nord, occupés toujours du grand projet de leur expédition ; mais ayant paſſé le détroit de Beering, & étant parvenus un peu au-delà du ſoixante-neuvième degré & demi de latitude ſeptentrionale, ils trouvèrent qu'il étoit impoſſible de pénétrer à travers la glace, ſoit du côté de l'Amérique, ſoit du côté de l'Aſie.

PRIVÉ de l'eſpérance de s'ouvrir là un chemin pour paſſer dans l'Océan Atlantique, le capitaine Clerke fut obligé de retourner vers le Sud. Il n'y avoit pas encore un mois qu'il avoit repris cette route, lorſqu'il mourut d'une maladie de conſomption, le 22 du mois d'août 1779 (*a*).

(*a*) Le capitaine Clerke mourut dans la trente-huitième année de ſa vie. Il ſervoit dans la Marine royale, depuis ſa plus tendre jeuneſſe, & il s'étoit

LE

LE capitaine Gore succéda au commandement de la Réſolution, & le lieu-

trouvé dans pluſieurs actions pendant la guerre de 1756. Dans le combat qui eut lieu entre la Bellona & le Courageux, il étoit à ſon poſte au haut du mât de misène, & il fut emporté d'une volée de coups de canon avec ce mât : mais heureuſement il tomba à la mer ſans avoir le moindre mal. Il fit depuis le tour du Monde en qualité de pilotin dans le Dauphin, commandé par l'amiral Byron. Enſuite il ſervit dans l'eſcadre ſtationnée en Amérique. En 1768 il fit ſon ſecond Voyage autour du Monde dans l'Endeavour, où il étoit contre-maître, & à la mort de M. Hicks, qui arriva en Mai 1771, il fut nommé lieutenant. Son troiſième voyage dans l'Océan Pacifique fut fait dans la Réſolution, il y rempliſſoit la place de ſecond lieutenant. A ſon retour en 1775, il fut élevé au rang de Capitaine commandant, & il monta la Découverte, ainſi que nous l'avons déjà dit. La conſomption, dont cet officier mourut, avoit commencé avant ſon départ d'Angleterre, & elle le fit languir durant tout le voyage. Quoique le déclin de ſa ſanté affligeât beaucoup ſes amis & ſes compagnons de voyage, ils éprouvoient une ſorte de conſolation, en voyant avec quel courage il ſupportoit ſes maux, & avec quelle douce & conſtante ſérénité il regardoit ſa dernière heure s'approcher. « Il » étoit cependant impoſſible, dit M. King, de ne

CHAP. VII. ANN. 1780

tenant King à celui de la Découverte. Les deux vaisseaux retournèrent alors au Kamtschatka, voyage qui servit à faire encore mieux connoître à nos voyageurs, cette partie de l'Asie. La Géographie sur-tout y gagna considérablement. Delà les Anglois cinglèrent vers les côtes du Japon & de la Chine. Ils s'arrêtèrent quelque tems à Canton. Ensuite ils se rendirent au cap de Bonne-Espérance. Le 22 de Mai 1780, ils mouillèrent l'ancre à Stromness; & enfin, le 4 d'Octobre ils arrivèrent à Nore, après une absence de quatre ans, deux mois & vingt-deux jours.

22 Mai.

4 Octob.

DURANT tout le voyage, la Résolution perdit seulement cinq hommes

» pas être vivement affecté en voyant mourir cet » homme, dont la vie avoit été une scène conti- » nuelle des peines & des dangers auxquels les » marins sont sujets, & dont il devint enfin la » victime ».

de maladie ; trois desquels jouissoient déja d'une assez mauvaise santé à leur départ d'Angleterre, & la Découverte n'en perdit pas un seul.

CHAP. VII. ANN. 1780

L'HISTOIRE du voyage fut écrite, depuis la mort du capitaine Cook, par M. King, qui s'en acquitta dignement. J'ajouterai ici que M. King lui-même mourut à Nice, en Piémont, en l'année 1784, & que l'Angleterre fit en lui la perte d'un brave & savant navigateur, dont les talens & les services ont fait joindre son nom au nom de l'immortel Cook.

CHAPITRE VIII.

Caractère du Capitaine Cook. — Effets de ses Voyages. — Témoignages qu'on lui a rendus. — Etat de ses services. — Observations relatives à sa famille. — Conclusion.

D'APRÈS l'histoire que je viens de donner de la Vie du capitaine Cook, & des importans événemens auxquels il a eu le plus de part, mes lecteurs doivent déja connoître la magnanimité de son caractère; car c'est dans ses actions qu'on peut recueillir les traits divers qui ont servi à manifester sa grande ame. Mais peut-être que si je n'essayois pas d'en présenter un portrait séparé, on m'accuseroit de manquer au devoir que je me suis imposé, en écrivant son Histoire.

CH. VIII.

PERSONNE ne niera, je crois, que le capitaine Cook ne fût doué de beaucoup de génie. Par le génie, je n'entends pas ici l'imagination seule, ou cette faculté de se livrer à de brillans écarts, & de cultiver avec succès les fleurs de la littérature; mais un esprit fécond, plein de ressources, & auquel sa force naturelle présenta toujours de nobles objets à poursuivre, en lui donnant le pouvoir de les atteindre. Notre navigateur possédoit éminemment cet esprit; & il en a donné assez de preuves par la rare sagacité & la constance inébranlable qu'il sut déployer dans les situations les plus difficiles & les plus périlleuses.

A beaucoup de génie, le capitaine Cook réuniſſoit cette application, sans laquelle rien de grand & de durable, ne peut être accompli, même par les hommes qui ont le plus de capacité. Une attention constante à tout ce qui

CH. VIII.

avoit rapport à la marine, le distingua dès sa première jeunesse; & il montroit le même zèle pour toutes les choses qu'il entreprenoit. En quelque lieu qu'il allât, rien de ce qu'il convenoit à un homme de mer de connoître ou de pratiquer, n'échappoit à ses observations.

LE génie & l'application du capitaine Cook étoient accompagnés d'une grande étendue de connoissances; & ces connoissances ne se rapportoient point à la navigation seule. Plusieurs autres genres de science étoient familiers à cet habile marin. Le desir de savoir qui l'animoit, avoit triomphé des désavantages d'une éducation trop bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques, & particulièrement dans l'astronomie, furent si rapides, qu'il devint enfin capable de se charger lui-même des observations astronomiques qu'il y avoit à faire dans le cours de ses voyages. Il acquit aussi

assez d'érudition, & assez de perfection dans l'art d'écrire pour être en état de s'exprimer avec une clarté & une mâle précision qui le rendent recommandable en qualité d'Historien, comme il l'étoit déja par ses voyages & par ses belles actions. CH. VIII.

UNE chose sur-tout très remarquable dans le capitaine Cook, c'est cette persévérance avec laquelle il poursuivoit les grands projets auxquels il avoit consacré sa vie. C'est même ce qui distingue le plus son caractère. Personne au monde n'eût pu le surpasser en cela. Rien ne le détournoit jamais des résolutions qu'il avoit prises. Il persistoit à les exécuter, malgré toutes les difficultés, tous les obstacles, qui souvent auroient suffi pour rebuter des hommes très-courageux.

CE qui le rendoit capable de persévérer ainsi dans ses entreprises, c'étoit

CH. VIII.

la force invincible de ſon ame. Il en a donné des preuves innombrables dans ſes différens voyages; mais je me bornerai à en rappeller ici deux exemples. Le premier eſt l'indomptable opiniâtreté avec laquelle il pourſuivit ſes découvertes le long de la côte de la Nouvelle-Hollande. Environné des plus grands dangers poſſibles, ſans ceſſe parmi les rochers, les bancs de ſable, les récifs, & ayant un vaiſſeau à demi briſé, ce navigateur magnanime ne conſidéra rien que ce qu'il crut devoir faire pour le ſervice de ſa patrie. Le ſecond exemple eſt l'intrépidité avec laquelle, après avoir paſſé le Cap de Bonne-Eſpérance, à ſon ſecond voyage, il s'avança dans des mers inconnues, & pénétra à travers des montagnes innombrables & des iſles de glace pour chercher un nouveau continent. Il ſembloit alors ſe précipiter dans les abymes du chaos. Devant lui tout étoit ténèbres, tout étoit confuſion; & rien ne peut être comparé à cet éton-

nant voyage, que celui du célèbre Magellan, lorsqu'il entra par le détroit qui porte son nom dans l'immense Océan Pacifique.

LA valeur du capitaine Cook fondée sur la raison, & non sur un vague instinct, n'étoit point une ardeur impétueuse, mais le pouvoir de se posséder soi-même. Il savoit se maîtriser dans toutes les occasions difficiles, & il paroissoit d'autant plus calme que le péril étoit plus grand. Dans les situations dangereuses, quand il avoit donné ses instructions & ses ordres, il se retiroit dans sa chambre, & il dormoit souvent avec la plus grande tranquillité, pendant les heures de repos qu'il s'étoit prescrites. Rien n'annonce peut-être mieux l'ame supérieure qui est toujours contente & assurée de la justesse de ses mesures.

MAIS à tant de grandes qualités, le

CH. VIII. capitaine Cook joignoit les plus aimables vertus. Jamais aucun autre homme n'a mieux ſenti tous les droits de l'humanité. On le voit par la manière dont il traitoit toujours ſon équipage, ainſi que les habitans des pays nouveaux, qu'il découvrit. La ſanté, l'aiſance des matelots, & tout ce qui pouvoit leur procurer des agrémens, étoit l'objet de ſes ſoins continuels; & il ne ſe montroit pas moins zélé pour améliorer la condition des peuples ſauvages. Il a excuſé dans ſon journal leur inclination au vol. Il faiſoit ſouvent ſemblant de ne pas prendre garde à leurs petites fautes, que d'autres auroient ſévèrement punies; & quand il ſe trouvoit dans l'indiſpenſable néceſſité de faire infliger quelques châtimens, il ne l'ordonnoit qu'avec une répugnance & une inquiétude extrêmes.

C'EST dans ſa vie privée, ſur-tout, que le capitaine Cook paroiſſoit intéreſ-

sant. Excellent époux, père tendre, sincère & constant ami, il possédoit cette discrétion, cette réserve de caractère qui embellit toutes les autres qualités morales, & qui semble en être le plus sûr garant. CH. VIII.

CEPENDANT malgré sa bonté & son excessive humanité, il se laissoit de tems-en-tems emporter par la vivacité de son tempérament. Aussi ce défaut a été exagéré, par le peu de dépréciateurs qui l'ont attaqué; car certes, il en avoit peu. Mais ses amis conviennent qu'il étoit quelquefois prompt. Le capitaine King & M. Samwell en parlent dans le portrait qu'il nous en ont tracé. M. Hayley l'appelle dans un de ses poëmes le *doux* Cook; mais ce n'est peut-être pas l'épithète la plus heureuse qu'il pouvoit lui appliquer. La simple douceur ne doit pas être considérée comme le trait le plus distinctif, le plus admirable dans le caractère d'un homme

CH. VIII. célèbre par l'élévation de son génie & par ses grands travaux qui eut tant d'obstacles à vaincre, & qui fut si souvent obligé de déployer toute la vigueur & l'autorité du commandement.

ENFIN le capitaine Cook avoit une franchise, une simplicité dans ses mœurs & dans ses manières, qui est presque toujours l'apanage des grands hommes. Il n'étoit ni affecté, ni présomptueux dans sa conversation. Il parloit même fort peu; mais il répondoit toujours obligeamment & d'une manière communicative à ceux qui vouloient apprendre quelque chose de lui. D'ailleurs, il étoit impossible qu'un défaut aussi pitoyable que celui qu'on nomme vanité, pût entrer dans une ame comme la sienne.

L'ESQUISSE imparfaite que je viens de tracer du caractère du capitaine Cook, est justifiée par tout le cours de sa vie, & parfaitement conforme aux sentimens

des personnes qui ont vécu avec lui dans la plus étroite intimité. Cependant je crois devoir rapporter ici ce que quelques Ecrivains ont dit de cet illustre navigateur. CH. VIII.

LE capitaine King s'exprime de la manière suivante. « La constitution ro-» buste du capitaine Cook, & son ha-» bitude au travail le rendoient capable » de résister aux plus dures fatigues & » aux plus grandes incommodités. Son » estomach supportoit sans peine une » nourriture grossière & indigeste. Il se » soumettoit avec une extrême indiffé-» rence à toutes sortes de privations. » Les grandes qualités de son ame étoient » analogues à celles de son corps. Il » avoit un esprit étendu & rempli de » perspicacité; & un jugement toujours » prompt & sûr. Hardy, audacieux même » dans ses projets, il déployoit dans » leur exécution, comme dans leur con-» ception, un génie vraiment extraor-

CH. VIII. » dinaire. Sa valeur étoit tranquille, mais » sûre; & une préſence d'eſprit admi- » rable ne l'abandonnoit jamais dans le » danger. On auroit peut-être pu lui re- » procher quelquefois un peu trop de » vivacité; mais ſa colère étoit bientôt » déſarmée par ſa bonté naturelle.

» TEL étoit le capitaine Cook; mais » ce qui le diſtingue le plus, c'eſt la » perſévérance continuelle avec laquelle » il marchoit à ſon but. Non ſeulement » les obſtacles, les fatigues, les dangers » ne pouvoient le rallentir; mais il ne » connoiſſoit pas même le beſoin ordi- » naire des diſtractions & du repos. Du- » rant ſes longs & pénibles voyages, » ſon ardeur & ſon activité ne dimi- » nuèrent pas un ſeul inſtant. Les plaiſirs » n'avoient nul pouvoir ſur lui; & dans » ces intervalles de récréation que le » haſard lui offroit quelquefois, & qui » étoient déſirés par nous avec une » ſorte d'ardeur qu'excuſèront facile-

» ment ceux qui ont long-tems éprouvé
» les fatigues de la mer, il témoignoit
» toujours de l'impatience, à moins qu'il
» ne pût faire servir ces récréations à
» l'avantage de ses desseins.

M. Samwell s'est un peu plus étendu sur le capitaine Cook. Voici comme il en parle :

» LE caractère du capitaine Cook est
„ prouvé par ses services, qui sont uni-
„ versellement connus, & qui ont placé
„ son nom au-dessus de tous les autres
„ navigateurs. La nature l'avoit doué
„ d'un esprit courageux & intelligent,
„ qu'il cultiva lui-même dès ses plus
„ jeunes années. Ses connoissances
„ étoient en général étendues & va-
„ riées ; mais dans celles qui avoient
„ rapport à sa profession, personne ne
„ pouvoit le surpasser. C'est avec une
„ ame forte, un jugement sain, une
„ résolution constante, un génie particu-

CH. VIII.

„ lièrement entreprenant, qu'il pour-
„ ſuivit toujours ſes projets. Il étoit
„ vigilant & actif au degré le plus émi-
„ nent; froid & intrépide dans les dan-
„ gers; patient & opiniâtre contre les
„ obſtacles, fécond en expédiens, ſu-
„ blime dans ſes deſſeins, & ardent à
„ les exécuter. Toutes ces qualités en
„ faiſoient l'ange tutélaire de notre ex-
„ pédition. Dans aucune circonſtance il
„ ne pouvoit avoir de rival; tous les
„ yeux ſe tournoient vers lui: il étoit
„ enfin l'aſtre qui nous conduiſoit,
„ & qui, en diſparoiſſant, nous laiſſa
„ plongés dans les ténèbres & le dé-
„ ſeſpoir.

„ SON tempérament étoit très-fort;
„ & ſa manière de vivre très-ſobre. —
„ Modeſte, même timide, il avoit une
„ converſation agréable, ſpirituelle &
„ inſtructive. Il ſembloit quelquefois un
„ peu vif; mais ſa bienveillance & ſon
„ affabilité réparoient bien ce défaut.
— Il

„ — Il avoit plus de six pieds de haut; „ & quoique fort bien fait, il avoit la „ tête un peu petite, les cheveux très- „ bruns, le nez extremêment bien, les „ yeux noirs & petits, mais vifs, per- „ çans, & pleins d'expression; enfin, des „ sourcils fort épais lui donnoient un „ air un peu austère.

„ TOUT l'équipage le chérissoit, & „ obéissoit à ses ordres avec joie. Notre „ confiance en lui étoit inaltérable; „ notre admiration pour ses grands ta- „ lens, extrême; & notre estime pour „ ses bonnes qualités, franche & remplie „ d'affection.

„ CE qui le distinguoit éminemment, „ c'est l'activité de son esprit, qui lui „ faisoit donner des soins continuels „ à tous les objets qui avoient rap- „ port à ses entreprises. La stricte éco- „ nomie avec laquelle il ménageoit les „ agrès du vaisseau, & l'attention par-

CH. VIII

„ ticulière qu'il avoit pour conſerver la
„ ſanté des matelots, étoient les princi-
„ pales cauſes qui le rendoient capable
„ de pourſuivre le cours de ſes décou-
„ vertes dans les mers les plus éloignées,
„ & de faire des voyages bien plus
„ longs que ceux des premiers naviga-
„ teurs. La méthode qu'il a trouvée
„ pour conſerver la ſanté des gens de
„ mer dans les expéditions de long
„ cours, ſuffit ſeule pour faire tranſ-
„ mettre ſon nom à la poſtérité, comme
„ le nom d'un ami & d'un bienfaiteur
„ du genre humain; & le ſuccès qu'eut
„ cette méthode, cauſoit plus de ſa-
„ tisfaction à cet homme, vraiment
„ grand, que la gloire qu'il avoit obte-
„ nue par la découverte de tant de pays
„ nouveaux.

» L'ANGLETERRE a rendu un juſte
„ hommage à ſes vertus, & toute l'Eu-
„ rope a reconnu ſon mérite. Il y a
„ peu de contrées ſur la terre, quel-

„ qu'éloignées & ſauvages qu'elles ſoient, „ qui ne ſe rappellent long-tems ſa bien- „ faiſance & ſon humanité. Un jour „ l'Indien reconnoiſſant, en montrant „ les troupeaux qui paîtront dans ſes „ fertiles plaines, racontera à ſes enfans „ comment le premier bétail fut porté „ dans ſes isles; & le nom de Cook ſera „ placé parmi ces eſprits ſacrés qu'on y „ adore comme les auteurs de tous les „ biens, & la ſource de toutes les „ félicités ».

A la fin de l'Introduction au voyage du capitaine Cook dans l'Océan Pacifique, on trouve un éloge de ce navigateur tracé par un autre marin qui n'eſt pas moins diſtingué par l'élévation de ſon rang que par ſes vertus privées (*a*). Cet éloge eſt, ſans doute, connu de la plus grande partie de mes lecteurs; cependant j'eſpère

(*a*) L'Amiral Forbès.

CH. VIII.

qu'ils ne seront pas fâchés d'en retrouver ici quelques traits.

» LE capitaine Cook, dit l'auteur de » cet éloge, posséda au plus haut dégré » toutes les qualités propres à réussir » dans sa profession & dans les grandes » entreprises, ainsi que les vertus ai- » mables qui caractérisent l'honnête » homme.

» FROID & réfléchi, en jugeant; » plein de sagacité en projettant, rapide » en exécutant; ferme & persévérant » dans ses desseins, ne se rebutant point » par les fatigues, les obstacles & les » mauvais succès; fécond en expédiens; » ne manquant jamais de présence d'es- » prit; il avoit toujours le don de se » maîtriser lui-même, & de pouvoir user » de toutes les ressources de son génie.

» DOUX, juste, mais exact dans la » discipline, il étoit le père de son équi-

» page, à qui il savoit inspirer non moins » d'affection que de confiance.

» SES connoissances, son expérience, » sa sagacité le rendirent si bien capable de » commander, que les plus grands obs- » tacles étoient surmontés, & la navi- » gation la plus périlleuse devint aisée, » presque même sans danger, pour les » vaisseaux qu'il dirigeoit.

» PAR sa bienfaisance & sa continuelle » attention à la conservation des ma- » telots, il a introduit un régime de » santé dans les voyages de long cours, » dont les effets ont été admirables.

» LA mort de ce grand homme fut » une perte pour tout le genre humain; » & il doit être particulièrement pleuré » chez les nations qui respectent les » grandes qualités qui honorent la science » & qui chérissent les sentimens de bien- » faisance & de générosité. Mais il est

CH. VIII.

» sur-tout à regretter pour le pays qui
» peut justement se vanter d'avoir pro-
» duit en lui un navigateur, dont les
» talens n'avoient pas encore été égalés;
» & notre douleur est encore aggravée
» quand nous réfléchissons que la patrie a
» été privée d'un homme qui lui faisoit tant
» d'honneur, par l'injuste barbarie d'un
» peuple à qui il n'avoit fait aucun mal.
» Il montroit toujours au contraire les
» soins les plus attentifs & la plus ten-
» dre compassion pour les sauvages; il
» s'efforçoit par toute sorte de bons
» traitemens à dissiper leur crainte, &
» à gagner leur amitié; faisant semblant
» de ne pas voir leurs vols, leurs tri-
» cheries, & s'exposant fréquemment
» au péril de sa vie, de les protéger
» contre le ressentiment de ses compa-
» gnons affectés.

» O VOYAGEUR! contemple, admire, &
» imite cet homme supérieur, dont les tra-
» vaux & l'habileté ont reculé les bornes

» de la philoſophie, ajouté à la ſcience » de la navigation, & découvert l'ordre » admirable, & long-tems caché, de la » Providence dans la création de ce » globe, & en même-tems l'arrogance » des mortels, qui ſont aſſez préſomp- » tueux pour fixer, dans leurs ſpécu- » lations, les loix par leſquelles elle a » daigné tout former. Il eſt maintenant » prouvé, il eſt hors de doute que » l'Etre tout-puiſſant qui a créé l'uni- » vers avec une ſeule parole, a voulu » de même que la terre ſe reposât dans » un juſte équilibre, ſans avoir beſoin » pour cela d'un continent auſtral; *il a* » *étendu le Pole du nord ſur le vuide*, » *& il a ſuſpendu la terre ſur rien.* » Job. XXVI. 7.

» SI par ſes recherches difficiles, mais » exactes, le capitaine Cook n'a pas dé- » couvert un nouveau monde, il a au » moins découvert des mers inconnues. » Il nous a fait connoître des isles,

CH. VIII.

» des peuples, des productions de la » terre dont nous n'avions aucune idée; » & s'il n'a pas eu comme Américo » le bonheur de donner son nom à un » continent, ses droits à une pareille » distinction ne sont surpassés par aucun » autre navigateur. Il sera révéré tant » qu'il subsistera une page de la mo- » deste relation de ses voyages, tant » que les Marins & les Géographes » profiteront de la nouvelle carte de » l'hémisphère sud, & admireront les » diverses routes qu'il a parcourues, & les » nombreuses découvertes qu'il a faites.

» Si les services publics ont droit d'être » consacrés publiquement, si l'homme » qui a étendu la gloire de son pays, » doit en recevoir des honneurs, le ca- » pitaine Cook peut mériter qu'un monu- » ment soit élevé à sa mémoire par une » nation généreuse & reconnoissante.

» Virtutis uberrimum alimentum est honor.
Valer. Maxim. Lib. 2, Cap. 6.

CH. VIII.

LE dernier portrait du capitaine Cook que j'insérerai ici, a été tracé par un savant Ecrivain, qui, d'après les mécontentemens survenus, dit-on, entre lui & notre navigateur, ne peut pas être accusé d'avoir emprunté pour le célébrer, le langage de la flatterie. Le docteur Reynold Forster, ayant fait un court récit de la mott du capitaine Cook, ajoute: " ainsi tomba ce navigateur . vraiment „ grand & justement admiré. — Si nous „ considérons son habileté, ses qualités „ naturelles, & celles qu'il avoit ac„ quises, la fermeté, la constance de „ son ame, ses soins vraiment paternels „ pour l'équipage qui lui étoit confié, les „ manières prévénantes avec lesquelles „ il savoit gagner l'amitié de toutes les „ Nations sauvages, & même sa con„ duite envers ses amis & ses connois„ sances, nous devons avouer qu'il a „ été un des plus grands hommes de „ son siècle, & la raison justifie cette

CH. VIII. „ larme, que l'amitié paie à ſa mé-
„ moire „.

D'APRÈS cet éloge du capitaine Cook, on doit moins s'en rapporter à ce que le docteur Forſter ajoute. Tout ce qu'il dit concernant l'humeur du capitaine, ſemble être exagéré & dicté par une animoſité perſonnelle; & quand il inſinue que notre navigateur s'oppoſa à l'avancement du lieutenant Pickersgill, je ſuis certain que cette inculpation eſt ſans fondement. Il y a encore une autre erreur dans l'ouvrage de M. Forſter, qu'on ne doit pas paſſer ſous ſilence. Il a l'air de vouloir empêcher qu'on ne donne le nom de *Détroit de Cook*, au Détroit découvert par Beering, entre l'Aſie & l'Amérique. Mais ſi le docteur a lu le Voyage dans l'Océan Pacifique, publié par l'ordre du Gouvernement, il a dû voir qu'on n'a eu aucun deſſein d'enlever à Beering l'honneur auquel il a droit.

CH. VIII.

D'APRÈS un mûr examen du caractère du capitaine Cook, il eſt naturel de faire quelques réflexions ſur l'effet des grandes entrepriſes dont il a été chargé. Nous avons déja inſéré quelqu'une de ces réflexions dans l'hiſtoire que nous venons d'écrire; & le docteur Douglas, évêque de Carlisle, s'eſt beaucoup étendu ſur le même ſujet, dans ſon admirable introduction au dernier voyage de notre navigateur dans l'Océan Pacifique. Sous la conduite d'un ſi digne guide, nous allons joindre encore quelques idées aux ſiennes.

IL faut d'abord convenir que je ne puis rien dire de nouveau ſur les trois principales conſéquences des voyages du capitaine Cook. Ces conſéquences ſont d'avoir fait évanouir l'illuſion d'une terre auſtrale inconnue; d'avoir démontré l'impoſſibilité de trouver un paſſage ſeptentrional de l'Océan Pacifique dans l'Atlantique; & enfin d'avoir établi une

CH. VIII. méthode sûre pour conserver la santé des gens de mer dans les plus longs voyages, & dans les climats les plus dangereux. J'ai parlé plusieurs fois de ces trois grands objets; ainsi, je ne chercherai pas davantage à en faire sentir l'importance, & j'ose croire que mes lecteurs ont à cet égard rendu justice au mérite du capitaine Cook.

L'EVÊQUE de Carlisle a sagement observé qu'un des plus grands avantages qu'on a retirés des derniers examens du globe c'est d'avoir pleinement refuté ces théories imaginaires, trop faites pour donner naissance à des entreprises impraticables. Les philosophes spéculateurs, qui ont si long-tems amusé le monde savant, & enfanté les plus brillantes espérances par leurs rêveries ingénieuses, sont désormais obligés de se soumettre aux seules règles de la vérité & de l'expérience. Les voyages du capitaine Cook ne seront pas seulement utiles au genre

humain, en détournant les nations de l'Europe de faire des recherches vaines, mais ils le feront ſur-tout en diminuant les dangers & les fatigues qui attendoient les voyageurs dans ces mers naguère inconnues, & maintenant livrées aux vœux du commerce & de la navigation. Les découvertes des Anglois peuvent déja être d'un grand avantage au commerce; mais ſans doute que par la ſuite elles deviendront d'une utilité, dont on ne ſauroit pas ſe faire à préſent une juſte idée. Dans l'immenſe enchaînement des cauſes & des effets, perſonne ne peut prédire juſqu'à quel point les liaiſons des divers habitans de la terre peuvent s'étendre, d'après les moyens qu'a découverts & indiqués le capitaine Cook, pour faciliter ces liaiſons.

MAIS les ſciences ne doivent pas moins que le commerce à notre illuſtre navigateur. Perſonne ne peut douter

CH. VIII.

que la connoissance du globe où nous vivons, ne soit très-importante. Tandis que les philosophes les plus éclairés s'en occupent assiduement, les hommes même que leurs études ne conduisent pas directement à cet objet, sont pourtant bien aises d'acquérir des lumières qui y aient rapport, & on sait combien le capitaine Cook a favorisé l'acquisition de ces lumières. Avant les voyages entrepris de nos jours, presque la moitié du globe étoit encore couverte d'un voile, que le capitaine Cook a courageusement déchiré: mais la Géographie a changé de face, & est devenue en quelque sorte, une science nouvelle, d'après les expéditions de ce savant & intrépide Marin, & il a porté si loin ses recherches, qu'il ne reste désormais aux autres navigateurs, que peu de pays à découvrir.

IL est heureux pour les Sciences, qu'une de leurs branches ne puisse pas s'étendre, sans faciliter nécessairement

l'accroiſſement des autres. Des mers nouvelles ne ſont jamais parcourues, des pays nouveaux jamais viſités, ſans préſenter une foule d'objets extraordinaires à nos ſpéculations & à nos recherches, & propres à perfectionner les connoiſſances de la philoſophie.

L'ASTRONOMIE nautique en particulier étoit preſque encore dans ſon enfance, quand les derniers voyages furent entrepris. Mais durant le cours de ces voyages, & ſur-tout pendant la troiſième expédition du capitaine Cook, la plupart des bas-officiers étoient en état de calculer la diſtance qu'il y a de la lune au ſoleil, ou à une étoile, & même de faire les obſervations les plus délicates avec beaucoup d'exactitude. Quant aux Officiers d'un rang ſupérieur, ils auroient rougi d'eux-mêmes, s'ils avoient cru ne pouvoir pas marquer au juſte l'heure à la mer; cependant une pareille connoiſſance étoit na-

CH. VIII.

guère assez rare parmi les marins. Nos plus grands Philosophes même doutoient qu'on pût faire ce calcul avec la précision nécessaire. On doit avouer en même-tems que les progrès que les Officiers de la marine ont fait dans l'art des observations astronomiques, est due en grande partie à l'établissement du bureau des longitudes. Les Commissaires ont apporté la plus grande attention à cet important objet; des récompenses généreuses ont été données à des Mathématiciens pour perfectionner les tables lunaires, & faciliter les calculs; & des Artistes ont été encouragés à construire des instrumens & des montres marines, plus commodes & mieux entendues que les anciennes.

IL est impossible de dire ici combien les remarques du capitaine Cook ont ajouté aux tables qu'on avoit déja des marées; à la connoissance de la direction & de la force des courans: & à celle

celle des propriétés de la bouſſole & de la théorie de ſes variations. Les loix la nature ont été auſſi mieux connues par les obſervations faites ſur les effets de la gravitation en des lieux très-différens & très-éloignés les uns des autres ; & notre navigateur, en pénétrant ſi avant dans les mers Auſtrales, a prouvé que le phénomène, communément appellé *Aurore boréale*, n'eſt point particulier aux plus hautes latitudes ſeptentrionales, mais appartient également aux climats les plus froids nord, ou ſud.

MAIS parmi les différentes ſciences, dont les voyages du capitaine Cook ont favoriſé les progrès, aucune n'en a fait de plus étendus que la Botanique. Douze cents plantes nouvelles au moins, ont été ajoutées au ſyſtême connu, & on a acquis une immenſité de connoiſſances relatives aux autres parties de l'Hiſtoire Naturelle. Cette vérité eſt déjà établie dans les écrits du docteur Sparrman,

CH. VIII.

de MM. Forſter & de M. Pennant ; mais on en aura encore une preuve bien plus complète, quand le grand ouvrage de ſir Joſeph Banks ſera achevé & enrichira le Monde ſavant.

LES effets des découvertes du capitaine Cook vont encore plus loin. C'eſt d'après ces découvertes que l'importante étude de l'homme a pu être graduellement ſuivie dans les divers états plus ou moins ſauvages, mais toujours intéreſſants, où l'on trouve l'eſpèce humaine répandue dans tant de contrées de la mer du Sud. Les iſles qui ſont dans le centre de l'Océan Pacifique, & qui ont été le principal ſéjour de nos navigateurs, étoient, à leur arrivée, un pays encore inconnu. Les habitans ne s'étoient jamais mêlés à aucune autre Nation depuis leur établiſſement dans ces iſles. Ils étoient entiérement abandonnés à leurs propres facultés pour les arts & les inventions les plus néceſſaires ; &

à des traditions très-reculées pour toutes les institutions politiques & religieuses. Ils n'avoient nulle idée d'aucune espèce de science, ni la moindre éducation, qui pût perfectionner leur entendement; ainsi l'état de ces peuples ne doit pas manquer d'offrir un sujet très-intéressant aux méditations & aux recherches du philosophe. On peut recueillir parmi eux, une infinité de faits relatifs à l'homme, à sa perfectibilité, à sa défectuosité, à ses vertus, à ses vices, à ses occupations, à ses plaisirs, à sa sensibilité, à ses manières, à ses coutumes, dans un certain période de société. Les curiosités même que ces isles ont fourni, & qui enrichissent le Muséum Britannique, ainsi que le cabinet de M. Parkinson (*a*), sont une acquisition précieuse pour l'Angleterre.

CH. VIII.

(*a*) M. Parkinson les a acquises à la mort de sir Ashton Levert.

CH. VIII.

PEU de recherches plaisent autant que celles qui se rapportent aux migrations des diverses familles ou tribus qui ont peuplé la terre. On savoit en général que la Nation asiatique des Malais, étoit jadis en possession de la plus grande partie du commerce des Indes, & que leurs vaisseaux, non-seulement fréquentoient les côtes d'Asie, mais se hasardoient sur les mers même d'Afrique, jusqu'à la grande isle de Madagascar. Mais on ignoroit que de Madagascar aux isles Marquises & à l'isle de Pâque, qui est près de la côte orientale d'Afrique, & enfin jusques du côté oueſt de l'Amérique, dans un espace qui renferme plus de la moitié de la circonférence du globe, la même Nation partie de l'Orient, avoit fondé des établissemens & des Colonies dans tous les ports de ce vaste pays, même dans des isles à des distances étonnantes du continent, & dont les habitans ne soupçonnoient pas l'existence les uns des autres ; c'est

pourtant un fait hiſtorique que les voyages du capitaine Cook ont parfaitement développé. C'eſt le capitaine Cook qui a découvert ce nombre innombrable d'iſles perdues dans l'immenſité de l'Ocean Pacifique, dont tous les peuples montrent par des traces frappantes, que leur commune origine vient d'Aſie. Cela ne paroît pas ſeulement par la conformité des coutumes & des inſtitutions, mais par une preuve invincible, l'analogie du langage. Le recueil des mots employés dans les différentes isles, au loin ſemées & viſitées par nos navigateurs, ne peut pas manquer, d'après l'examen d'un Bryant & d'un Marſden, de jetter un grand jour ſur l'origine des Nations, & la manière dont le globe a été peuplé. M. Marſden, ſurtout, qui conſacre ſes études & ſes méditations à cet objet intéreſſant, ſe propoſe de publier là-deſſus un ouvrage, qui ne peut qu'être curieux & inſtructif.

CH. VIII.

IL y a encore une autre famille d'habitans de la terre, sur laquelle les Navigateurs anglois nous ont donné de nouvelles idées. On pensoit bien que les Eskimaux, qu'on avoit trouvé établis sur les côtes du Labrador & de la baie d'Hudson, ressembloient parfaitement aux Groenlandois, on savoit qu'ils avoient les mêmes coutumes, les mêmes manières, le même langage, enfin tout ce qui démontre une identité d'origine; la chose n'avoit jamais paru douteuse. Mais que cette race habite les isles & les côtes de la rive oueſt de l'Amérique septentrionale, dans la partie opposée au Kamtschatka; c'est ce qu'on n'avoit pas soupçonné, & c'est ce qu'a prouvé le capitaine Cook. On voit d'après son rapport que ce même peuple s'est étendu jusques dans la baie de Norton, dans l'isle d'Oonalashka, & dans la baie du Prince Williams, c'est-à-dire, à quinze cents lieues du Groenland & de la côte du Labrador. La conformité des mœurs

n'eſt pas non plus ici la ſeule choſe qui appuie ce fait; mais une table comparative des mots le confirme de la manière la plus certaine. CH. VIII.

D'AUTRES queſtions très-importantes deviendront plus faciles à réſoudre qu'elles ne l'avoient paru juſques à préſent. Le voiſinage de l'Aſie & de l'Amérique eſt pleinement prouvé. Or il ne ſemblera plus ridicule de croire que l'un de ces continens a pu fournir des habitans à l'autre. Les faits nouveaux que nos voyageurs ont recueillis ajoutent à la confiance que nous devons au recit de la Genéſe. Ce récit peut braver, ſans doute, les recherches les plus ſavantes & les objections les plus rigoureuſes. Certes, je ſuis dès long-tems convaincu, par les plus profondes méditations dont mon eſprit eſt capable, que la ſaine philoſophie & la naïve révélation ne peuvent pas ſe nuire l'une à l'autre. Les ſages amis de la Re-

CH. VIII. ligion ſont ſi loin de craindre les recherches, qu'ils ne déſirent rien tant qu'un examen profond, calme, impartial, & fait avec toutes les lumières que la raiſon la mieux perfectionnée & la ſcience la plus étendue peuvent fournir.

UN des grands effets qu'on doit aux voyages du capitaine Cook, c'eſt d'avoir ranimé le zèle des entrepriſes ſemblables aux ſiennes. D'autres nations ont tenté depuis d'aller faire des découvertes. Le Gouvernemeut françois a fait partir de Breſt, au mois d'Août 1785, MM. de la Pérouſe & de Langle, dans les frégates la Bouſſole & l'Aſtrolabe. L'objet de cette expédition eſt le progrès de la Géographie, de l'Aſtronomie, de l'Hiſtoire Naturelle & de la Philoſophie, & le déſir de mieux connoître les coutumes & les mœurs des peuples de la mer du Sud. Pour obtenir un ſuccès plus certain, on a employé dans ce voyage pluſieurs perſonnes dont le nom eſt déja avanta-

geuſement connu dans les ſciences & dans la littérature ; M. Dagelet Aſtronome ; M. de la Martinière, le Père Receveur & M. du Freſne, Botaniſtes ; le chevalier de la Manon & M. Mongès, le jeune, chargés de la partie de l'Hiſtoire Naturelle. Les Officiers de la Bouſſole ſont eux-mêmes des hommes très-inſtruits, comme très-courageux ; & il y a dans l'équipage un grand nombre d'ouvriers en tout genre.

CES voyageurs ont à bord, non-ſeulement des montres marines, mais tous les autres inſtrumens qui ont rapport à leur entrepriſe. M. Dagelet eſt particulièrement chargé de faire des obſervations avec la pendule invariable de M. de la Condamine, & de déterminer les différences en gravité. On a déja reçu quelques informations qui prouvent que ces Meſſieurs ont procédé à l'examen de la côte de la Californie, fixé la ſituation de plus de cinquante

endroits presqu'entièrement inconnus,
CH. VIII. & visité Owhyhée & le reste des isles Sandwich. A leur retour, il n'y a point de doute qu'on ne fasse part au public du résultat de leur expédition.

QUOIQUE le capitaine Cook ait fait tant de découvertes dans l'Océan Septentrional, & sur la côte est de l'Asie, & la côte ouest de l'Amérique, M. Coxe a savamment démontré qu'il restoit encore beaucoup de recherches à faire dans cette vaste partie du monde. En conséquence l'Impératrice voulant exécuter un pareil projet, a fait faire un armement dont elle a donné la conduite au capitaine Billings, Officier de la Marine Angloise. Le capitaine Billings étoit du dernier voyage du capitaine Cook; & on a tout lieu de croire qu'il est digne de l'entreprise qui lui est confiée. Cette entreprise paroît très-importante & très-étendue; & si elle est couronnée du succès, elle ne peut man-

quer d'ajouter considérablement à nos connoissances géographiques. CH. VIII.

UN avantage particulier à l'Angleterre, qui a résulté des voyages du capitaine Cook, & que je ne dois point omettre ici, c'est l'établissement de la Baie Botanique dans la Nouvelle-Hollande; sans parler de toutes les mesures qu'on a prises pour fonder cette nouvelle Colonie, je ne doute pas que le plan n'en ait été adopté avec les meilleures intentions, & qu'il ne soit le fruit des plus mûres délibérations & de la sagesse la plus consommée. Ce qu'il y a d'heureux sur-tout, c'est qu'il empêchera une foule de misérables scélérats, d'être induits, par les premiers objets de leur tentation, à retomber dans le crime, & qu'il leur fournira les moyens de se procurer une subsistance honnête, & de se corriger.

TANDIS que nous considérons l'u-

CH. VIII.

tilité des Découvertes pour les peuples qui les font, une queſtion ſe préſente naturellement : c'eſt de ſavoir quel bien il en a réſulté pour les peuples découverts ? Nous aurions un très-grand plaiſir de pouvoir répondre à cette queſtion d'une manière ſatisfaiſante ; mais il faut avouer que notre réponſe ſeroit mêlée de beaucoup de doutes & de difficultés ; & ces doutes, ces difficultés peuvent être très-exagérés, par une imagination diſpoſée à contempler les choſes ſous un aſpect défavorable.

M. Samwell a eſſayé de démontrer que les habitans des pays nouvellement découverts, particulièrement ceux des isles Sandwich, n'ont nullement eu à ſe plaindre des Anglois. Le capitaine Cook prenoit des ſoins continuels pour que les gens de ſes vaiſſeaux, non-ſeulement n'offenſaſſent jamais les Indiens, mais ne leur communiquaſſent aucune maladie. S'il avoit toujours réuſſi,

en cela, le bien qu'il a fait à ces peuples, en tant d'occasions différentes, auroit bien plus de prix à nos yeux.

IL y a une extrême différence des voyages qu'on a faits nouvellement, à ceux des premiers navigateurs. Personne n'ignore les horribles cruautés qu'ont exercées les superbes conquérans du Mexique & du Pérou; cruautés dont on ne se rappellera jamais sans rougir pour la Religion & l'humanité. Mais les voyages entrepris dans le dessein d'étendre la civilisation, & d'améliorer la condition des sauvages, ont sans doute un noble objet. Les extrémités du globe ont été parcourues par le capitaine Cook, non pour y porter l'esclavage & la désolation, mais pour étendre les connoissances humaines. Les peuples nouveaux ont été visités comme amis; & on n'a cherché à les découvrir que pour les rendre aux devoirs de l'humanité, & leur porter ce qui manquoit

CH. VIII.

à leurs beſoins, dans leur état imparfait de ſociété. Telles étoient les vues bienfaiſantes que le capitaine Cook fut chargé de remplir, par l'ordre de notre Monarque; & nous ſommes fondés à croire qu'elles n'ont pas été tout-à-fait ſans ſuccès. Les liaiſons de nos navigateurs avec les Indiens des isles des Amis, de la Société & Sandwich, doivent avoir répandu quelques traits de lumière dans l'ame de ce peuple preſqu'enfant. Les objets extraordinaires qu'on lui a préſentés, & qui ont tant excité ſa ſurpriſe, ont auſſi, ſans doute, augmenté naturellement la ſomme de ſes idées, & fourni un nouveau ſujet à l'exercice de ſes facultés intellectuelles. Les préſents qu'on a faits à ces isles, tant de diverſes eſpèces de bétail que d'un grand nombre de fruits & de plantes propres à la nourriture de l'homme, ajouteront sûrement beaucoup aux biens dont la nature les avoit déja pourvues; & quand les ſeuls avan-

tages des visites des Anglois se borneroient à leur avoir procuré de nouveaux moyens de subsistance, ce ne seroit pas pour elles une petite acquisition.

MAIS nos espérances ne peuvent-elles pas se porter encore vers un plus noble objet ? La découverte que nous avons faite des nations, qui sont à une si grande distance de nous, est un premier pas qui peut avoir une foule de conséquences, dont l'avantage est beaucoup au-dessus de nos conceptions. Peut-être que nos derniers voyages sont le moyen dont la Providence a voulu se servir pour commencer à faire connoître les douceurs de la civilisation aux nombreuses tribus de l'Océan Pacifique, & les préparer à prendre un rang honorable parmi les autres peuples de la terre. Il ne peut y avoir jamais d'entreprise plus louable que celle de s'efforcer de retirer des millions d'hommes

CH. VIII.

de l'état humiliant & à demi brut dans lequel ils ſont plongés. Rien ne peut auſſi contribuer plus eſſentiellement à la réuſſite d'un ſi noble projet, que l'introduction ſage & raiſonnable du Chriſtianiſme parmi ces peuples; mais du Chriſtianiſme épuré & dans toute ſa ſimplicité première, ſe bornant à l'adoration d'un ſeul Dieu, donnant les leçons de la morale la plus ſainte, & promettant à la vertu les récompenſes d'une éternelle vie. De pareils principes qui ſont à portée de tous les hommes, doivent néceſſairement produire les plus heureux effets.

EN conſidérant les grands talens du capitaine Cook & ſes courageux travaux, on ne doit pas être étonné que ſa mémoire ſoit auſſi reſpectée chez les nations étrangères qu'en Angleterre même. Que dis-je? peut-être nos rivaux lui ont rendu de plus grands honneurs que nous. Il eſt, j'en ſuis certain, plus admiré dans le

le reſte de l'Europe, qu'il ne l'eſt à Londres. Nous en avons une preuve remarquable dans l'éloge de notre navigateur, par Michel Angelo Ganetti, lu à l'Académie de Florence, le 9 de Juin 1785, & publié à Florence la même année. Cependant, comme cet Eloge ne m'eſt pas tombé entre les mains, il m'eſt impoſſible d'en citer ici quelques morceaux. CH. VIII.

UNE autre Académie a propoſé en France, pour ſujet d'un de ſes prix, l'Eloge du capitaine Cook; & nous ne devons pas douter que pluſieurs Ecrivains ne concourent dans une occaſion ſi digne de faire briller les talens d'un Orateur.

J'AI déja inféré ici pluſieurs témoignages d'eſtime donnés en proſe à notre navigateur; mais je ne puis m'empêcher de faire connoître quelques-unes des fleurs que la poéſie a ſemées ſur

CH. VIII. son tombeau. M. l'Abbé de Lille a terminé son Poëme des Jardins en payant un tribut de justes louanges à la mémoire du capitaine Cook. Voici ses vers.

» Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages,
» Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,
» Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.
» Toi, sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
» Unis par les regrets la France & l'Angleterre;
» Toi, qui dans ces climats, où le bruit du tonnerre
» Nous annonçoit jadis, Triptolême nouveau,
» Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
» Le soc cultivateur, les arts de ta Patrie,
» Et des brigans d'Europe expiois la furie.
» Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
» Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
» Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
» Et que fait son pays à ma reconnoissance?
» Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
» Imitons notre Roi, digne d'être le sien.
» Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace,
» Ait vu des Cieux brûlans, fendu des mers de glace:
» Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
» Seul, sur les vastes mers, son vaisseau fût sacré;
» Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
» L'ami du Monde, hélas! meurt en proie aux Sau-
» vages.

QUELQUES-UNS des Poëtes Anglois, les plus élégans, ſe ſont auſſi empreſſés à honorer la mémoire du capitaine Cook. L'aimable & ingénieuſe miſs Hannah More a dernièrement célébré & ſa bienfaiſance & ſon humanité, dans l'intéreſſant Poëme qu'elle a compoſé ſur l'Eſclavage.

» POURQUOI ces mortels intrépides,
» qui, à travers les ondes impétueuſes
» de l'Océan, ſont allés chercher de
» lointains rivages, par une inſatiable
» ſoif de l'or, ou du pouvoir, & qui
» n'ont jamais été que des conquérans
» qui ravagent, ou des voyageurs qui
» ruinent; pourquoi, dis-je, ces hom-
» mes, ô Cook! n'ont-ils pas eu ton
» ame ſenſible? ton amour des arts? ton
» amour du genre humain? Ah! s'ils
» euſſent conçu des projets auſſi nobles,
» auſſi bienfaiſans que les tiens, l'hom-
» me n'eût point maudit les découvertes!
» Alors, ô ſage philantropie! Alors, tes
» mains généreuſes auroient réuni en

CH. VIII.

» ſociété de frères, les mondes diviſés ;
» & les humains, ſans regarder ſi la
» couleur ou le climat les ſépare, vi-
» vroient & mourroient dans le doux
» commerce d'une amitié mutuelle ! »

BIENTÔT après qu'on eut appris en Angleterre la mort du capitaine Cook, il parut deux Poëmes conſacrés à ſa mémoire. L'un eſt l'Ode de M. Fitz-Gérald de Gray's-Inn, & l'autre une très-belle Elégie de Miſs Seward, dont les talens ſont ſi avantageuſement connus du Public. Je vais citer ici quelques morceaux de ce dernier Ouvrage. Miſs Seward repréſente au commencement de ſon Elégie les principes d'humanité qui animoient le capitaine Cook dans toutes ſes entrepriſes.

» VOUS qui cueillez le laurier & le
» chêne pour couronner le front de
» l'illuſtre Cook ; vous qui vous prépa-
» rez à ſuſpendre ſes avirons en tro-

» phée avec des guirlandes de fleurs, CH. VIII.
» & à faire retentir les rivages les plus
» lointains du concert de ſes louanges :
» arrêtez, & ſonnez la cloche de la
» mort! — Répandez des branches de
» cyprès ſur ſon cercueil, en récitant
» les vers ſacrés du Pſalmiſte ; qu'une
» proceſſion funèbre ſe promène autour
» de ſa tombe ; pleurez, pleurez, com-
» me un mortel, celui que vous chantez
» comme un Dieu !

» Dites, d'abord, quel pouvoir inſ-
» pirant à ſon indomptable cœur, le
» mépris du danger & d'un repos ſans
» gloire, lui fit abandonner les riches
» campagnes de la ſuperbe Londres ; ces
» campagnes, où les plaiſirs brillent pa-
» rés de mille couleurs attrayantes ? dites
» quel pouvoir lui fit braver le brûlant
» Equateur, & les rigueurs du Pole An-
» tarctique ? Climats ſi oppoſés ! Dans
» l'un, le ſoleil dévorant brille tou-
» jours ſans nuage, & verſe un déluge

CH. VIII.

» de flammes autour de la ligne ; tandis
» qu'on voit dans l'autre l'empire d'un
» froid éternel ; & que des montagnes
» de glace s'élèvent au milieu du som-
» bre été des mers Australes. Quel pou-
» voir ? — l'humanité ! — Elle a fait
» chercher à Cook, sur des côtes in-
» connues, l'homme pauvre, nud, fris-
» sonnant, qui habite sous les plus
» froides zones, & l'Indien basané qui
» erre dans les immenses déserts, où l'ar-
» dent Capricorne rougit la terre de ses
» feux. — Sur leurs rivages infertiles,
» semez les végétaux nourrissans apportés
» par la généreuse humanité. Unissez de
» ses doux liens, les cœurs sauvages & les
» mains ennemies ! — Couvrez la terre
» de ses trésors ; entonnez ses can-
» tiques, & consacrez son temple. —
» O humanité ! nymphe divine ! Je
» vois tes pas brillans empreints jusques
» sous la Zone Torride ! Tes yeux vi-
» gilants guident le pilote incertain ; &
» tu lui apprends à fatiguer de son tran-

» chant aviron, les ondes enflammées. CH. VIII.
» A meſure que tu fais avancer ſa proue
» glorieuſe, les rayons obliques du ſo-
» leil brillent avec plus de douceur.
» Déja le père du jour s'eſt reculé; &
» timide, il fait rouler ſon char pâliſ-
» ſant tout au-tour de l'horiſon. Le froid
» Borée lance des flèches cruelles à tra-
» vers la grêle & la pluie neigeuſe; les
» heures lentes traînent à leur ſuite une
» obſcurité funeſte; & l'horreur pèſe
» ſur la vaſte étendue des flots.

LES efforts du capitaine Cook pour ſe rendre utile aux habitans de la Nouvelle-Zélande, en leur procurant des animaux & des végétaux, ſont ainſi décrits :

» LE ſage navigateur fait deſcendre
» ſon bétail ſur le rivage de la Nouvelle-
» Zélande; & plante des végétaux d'Eu-
» rope dans ce ſol ſans culture. Là la
» toiſon ſoyeuſe, le fruit excellent,

CH. VIII.

» l'épi doré, ſont dûs à ſes ſoins; &
» par lui, bientôt les troupeaux & les
» moiſſons couvrent les immenſes plai-
» nes. Déja ſes chevreaux joyeux bon-
» diſſent ſur le gaſon des prairies; l'oi-
» ſeau, meſſager du jour, fait entendre
» ſon chant matinal; l'oie au blanc du-
» vet, s'avance vers la plage, étend ſes
» ailes & ſe joue majeſtueuſement ſur
» les ondes; le taureau rumine le long
» du rivage effrayé, & ſes mugiſſemens
» font trembler des nations innombrables.

J'AJOUTERAI encore ici la noble & touchante concluſion de ce beau poëme.

» MAIS hélas! — Sur le haut des
» rochers eſcarpés qui bordent les ri-
» vages d'Albion, & qui dominent la
» profonde mer, quelle femme, triſte,
» inquiète, promène ſes regards ſur les
» flots ſolitaires, & prie le ciel d'écar-
» ter la tempête? — Epouſe infortunée!

» — C'en eſt fait. — Envain, tes yeux » avides contemplent les ondes. — Tu » ne vois que les vagues agitées & » blanchiſſantes d'écume qui s'élèvent » dans le lointain : ce ne ſont point ſes » voiles ! — Ton époux ne reviendra » plus. — Ses os ſont maintenant diſ- » perſés ſur une rive ſauvage. — Eloigne » toi. — N'entends-tu point l'oiſeau meſ- » ſager des orages & de l'infortune, » qui crie en ſillonnant les mers du » bout de ſes aîles ? Ne vois-tu pas l'air » s'obſcurcir & confirmer tes funeſtes » préſages ? — Les cruels eſprits de la » nuit grondent déjà dans la tempête, » & en étendant un voile ténébreux ſur » la face des eaux, ils font dreſſer tes » cheveux & palpiter ton ſein. — Fuis, » Epouſe déſolée ! fuis ! va, rentre dans » ta demeure, pleure : mais ſonge à te » conſoler.

CH. VIII.

» QUOIQUE tu aies perdu celui qui » faiſoit les délices de ta vie : quoique

CH. VIII.

» l'aſtre qui embelliſſoit tes jours ſe ſoit
» plongé dans une nuit affreuſe; élève
» tes penſées vers la plaine étoilée du
» firmament; reconnois que ta douleur
» eſt injuſte & vaine; puiſque l'Angle-
» terre rendant hommage aux vertus de
» ton Epoux, lui prépare des couronnes
» & lui érige un buſte immortel; puiſ-
» que ſa renommée volant ſur l'aîle des
» vents, va retentir à jamais dans l'im-
» menſe étendue des cieux. Ce pouvoir
» divin, l'humanité qui, conduiſoit ſes
» voiles, qui répandoit ſes bienfaits ſur
» des rivages ſtériles, le porte elle-même,
» vers les plaines de l'immortalité, où
» l'Etre des Etres daigne le recevoir
» dans ſa clémence, où déjà ſon ame,
» revêtue de la forme des Anges, jouit
» de toutes leurs félicités, & du ſein de
» la gloire veille ſur toi! »

LES découvertes du capitaine Cook, ont enfin ouvert des ſcènes nouvelles à l'imagination poétique; des ſcènes où le

génie & le goût peuvent choisir une infinité d'images brillantes. Les Morais, sur-tout, des Insulaires de la mer du Sud, sont un sujet bien digne de la poésie élégiaque. Aussi, une jeune Muse s'en est déjà emparée, & en le traitant elle a couronné d'un nouveau laurier notre célèbre Navigateur. C'est miss Helène Maria Williams, la même qui dans plusieurs morceaux de son *Perou*, de son *Ode sur la Paix*, & sur-tout de ses *fragmens irréguliers*, a prouvé complettement qu'elle possède non-seulement le talent d'une versification élégante & harmonieuse, mais le génie de la vraie poésie. Le Poëme, que j'ai le plaisir de publier le premier, & qui a été composé à ma sollicitation, se trouvera dans l'Appendix de ce volume. Je remarquerai à cette occasion, qu'il est peut-être assez singulier, que ce soit trois jeunes filles, qui ont jusqu'à présent chanté en Angleterre, avec le plus de distinction, la gloire du capitaine Cook.

CH. VIII. Peut-être un ſujet plus riche & plus étendu que celui qui a été célébré dans la Luſiade, & qui feroit ſans doute honneur à la plume d'un Haylay & d'un Cowper, inſpirera par la ſuite le génie d'un autre Camoens.

LA Société Royale de Londres, en perdant le capitaine Cook, voulut honorer ſa mémoire par une marque d'eſtime particulière. En conſéquence elle réſolut de faire frapper une médaille, & elle ouvrit pour cela une ſouſcription. Les Membres de la Société qui avoient ſouſcrit pour vingt guinées, eurent la médaille en or; ceux dont la ſouſcription étoit au-deſſous, en eurent une d'argent; & enfin, les autres en eurent une en bronze. Les ſouſcripteurs pour trente guinées furent ſir Joſeph Banks, Préſident de la Société Royale, le Prince d'Anſpach, le Duc de Montagu, Lord Mulgrave & MM. Cavendish, Peachey, Perrin, Poli & Shuttleworth.

LA médaille représente d'un côté la tête du capitaine Cook en profil. Tout autour on lit : *Jac. Cook Oceani inveſtigator acerrimus ;* & ſur l'exergue : *Reg. Soc. Lond. Socio ſuo.* Sur le revers l'Angleterre tient un globe. Il y a autour : *Nil intentatum noſtri liquere ;* & ſur l'exergue : *Auſpiciis Georgii III.*

UNE de ces médailles d'or fut préſentée au Roi ; une autre à la Reine, & la troiſième au Prince de Galles. Deux furent envoyées à des Souverains étrangers. La première au Roi de France, en reconnoiſſance de la protection qu'il avoit daigné accorder aux vaiſſeaux du capitaine Cook, & la ſeconde à l'Impératrice de Ruſſie, dans les Etats de laquelle ces mêmes vaiſſeaux avoient été accueillis avec amitié. Ces préſens furent reçus par ces Princes de la manière la plus diſtinguée. Le Roi de France témoigna ſa ſatisfaction à la Société Royale, par une lettre ſignée de ſa main, & contreſignée par M. de

CH. VIII. Vergennes; & l'Impératrice de Ruſſie chargea M. Oſterman de témoigner à M. Fitzherbert tout le plaiſir que lui faiſoit un pareil préſent. Elle le fit dépoſer dans le Muſeum de l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, & elle envoya à la Société Royale, une magnifique médaille d'or, repréſentant d'un côté ſon effigie, & de l'autre le monument qu'elle a fait ériger à Pierre le Grand.

APRÈS qu'on eut ainſi rempli le premier vœu des ſouſcripteurs (*a*), le Préſident réſolut d'employer la ſomme qui reſtoit, à faire frapper un plus grand nombre de médailles en or, qui furent préſentées à madame Cook, à lord Sandwich, au docteur Benjamin Franklin, au docteur Cooke, chef principal du college du Roi à Cambridge & à

(*a*) Dans le Printems 1784.

M. Planta. On accorda en même-tems à M. Aubert, l'agrément d'avoir une de ces médailles pour la valeur intrinſeque, & le prix du frappement; & M. Aubert l'envoya au Roi de Pologne.

PENDANT les deux fois que la Réſolution & la Découverte allèrent au Kamtſchatka, nos voyageurs reçurent tous les ſecours, toutes les marques d'amitié, que put leur accorder le colonel Belm, commandant de cette Province. Sa conduite généreuſe eſt amplement rapportée dans le troiſième voyage du capitaine Cook. Auſſi les Lords de l'Amirauté de Londres ont été ſi ſenſibles à l'honnêteté de l'Officier Ruſſe, que déſirant de lui témoigner leur admiration & leur gratitude, ils lui ont fait préſenter une ſuperbe plaque d'or, avec une inſcription relative à ſa bienfaiſance & à ſon humanité. C'eſt le docteur Cooke qui a compoſé l'inſcription. Je vais la copier ici.

CH. VIII. *VIRO EGREGIO MAGNO DE BELM : qui Imperatricis Augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi benignitate, sæva, quibus præerat, Kamtschatkæ littora, navibus nautisque Britannicis, hospita præbuit : eosque, in terminis, si qui essent imperio Russico, frustrà explorandis, mala multa perpessos, iteratâ vice excepit, refecit, recreavit, & commeatu omni cumulatè auctos dimisit ; Rei navalis Britanniæ Septemviri in aliquam benevolentiæ tam insignis memoriam, amicissimo, gratissimoque animo, suo, patriæque nomine*, D. D. D.

M. DCC. LXXXI.

SIR Hug Palliser, qui, pendant toute la durée de la vie du capitaine Cook, lui témoigna tant de considération & d'amitié, a prouvé depuis la mort de ce brave navigateur, combien sa mémoire lui est chère. Il a fait construire dans sa maison de campagne de Buckimgamshire,

kingamshire, un petit monument sur lequel est une colonne où on lit le caractère du capitaine Cook, qui est à la fin de l'Introduction au troisième Voyage, & dont nous avons inséré une partie dans ce volume (*a*). Ce caractère est tracé de la main d'un illustre Officier, l'Amiral Forbès, que nous avons vu long-tems à la tête de la Marine Angloise, & qui est maintenant Général des troupes de mer; il s'est empressé d'honorer le capitaine Cook, quoiqu'il ne le connût que par la réputation de son mérite & par ses grands travaux.

PARMI les nombreuses marques d'estime & d'intérêt qu'a occasionnées la perte de notre Marin, le soin de pourvoir à la fortune de sa famille, n'a point été oublié. Les Lords de l'Amirauté s'en occupèrent efficacement, dès qu'ils

(*a*) Page 413.

CH. VIII.

furent instruits de la mort infortunée du capitaine Cook; & en réponse au mémoire qu'ils adressèrent au Roi à ce sujet, Sa Majesté accorda sur le trésor de l'Amirauté une pension annuelle de deux cents livres sterling à la veuve du Capitaine, & une autre pension de vingt-cinq livres sterling à chacun de ses trois fils.

LE mémoire présenté au Roi, étoit signé par lord Sandwich, M. Buller, le comte de Lisburne, M. Penton, lord Mulgrave & M. Mann; tous les autres officiers de l'Amirauté, secondèrent le zèle de leurs supérieurs, par la promptitude avec laquelle le brevet du Roi pour la pension de la veuve & des enfans du capitaine Cook, fut enregistré avec les formes d'usage.

ON saisit encore une autre occasion de conférer de nouvelles graces à la famille du capitaine Cook. Les cartes

& tous les deſſins relatifs au dernier voyage dans l'Océan Pacifique, gravés aux dépens du gouvernement, furent vendus un prix conſidérable ; & on chargea ſir Hugh Palliſer & M. Stephens, d'employer la moitié de ce prix au profit de madame Cook, pour qu'elle en jouît pendant ſa vie, & qu'après ſa mort, il fût diviſé entre ſes enfans (*a*).

LES honneurs, ainſi que la fortune, étoient réſervés aux deſcendans de notre navigateur. Le 3 de Septembre 1785, Sa Majeſté Britannique leur accorda une cote d'armes, monument des ſervices de leur père (*b*).

(*a*) Un quart fut donné au Capitaine King, & le quart reſtant à M. Blyth & aux repréſentans du capitaine Clerke ; les repréſentans de M. Anderſon avoient été recompenſés.

(*a*) Dans un champ d'azur, entre les deux étoiles polaires en or, une ſphère, avec ſon méridien, le pôle nord élevé, les cercles de latitude marqués de dix en dix degrés, & ceux de longitude de quinze en

CH. VIII.

LE Capitaine Cook eut ſix enfans; Jacques, Nathanael, Eliſabeth, Joſeph, George & Hugh. De ces enfans, Joſeph, George & Eliſabeth moururent jeunes. Jacques qui naquit dans la paroiſſe de *Saint Paul Shadwell*, le 13 d'Octobre 1763, eſt maintenant Lieutenant dans la Marine Royale. L'Amiral Richard Hughes, dans l'Eſcadre duquel il a été employé, en rend le témoignage le plus avantageux. Nathanael, né le 14 de Décembre 1764 à *Mile-end*, *Old Town*, entra également dans la Marine; mais ce jeune homme qui promettoit

---

quinze, montrant l'Océan Paciſique entre les deux cents ſoixante, & les quarante oueſt, borné d'un côté par l'Amérique, & de l'autre par l'Aſie & la Nouvelle-Hollande, en mémoire de découvertes faites par le capitaine Cook, bien au-delà de tous les premiers navigateurs. Sa route eſt marquée en lignes rouges. Pour cimier, ſur une guirlande de couleurs, il y a un bras vêtu de l'uniforme de capitaine de vaiſſeau, & dont la main tient au bout d'un bâton, le Pavillon d'union. Le bras eſt auſſi entouré de lauriers & de palmes.

beaucoup, périt malheureuſement à bord du vaiſſeau le *Thunderer* (*a*), commandé par le Commodore Walſingham, dans l'ouragan qu'il y eut à la Jamaïque le 3 Octobre 1780. Hugh, le plus jeune de tous, vint au monde le 22 de Mai 1776, & fut ainſi nommé, d'après le nom du meilleur ami de ſon père, ſir Hugh Palliſer. CH. VIII.

ON a ſouvent témoigné de l'étonnement de ce qu'un monument patriotique n'eſt point encore dédié à la mémoire du capitaine Cook, dans l'abbaye de Weſtminſter. L'Evêque de Carliſle & l'Amiral Forbès en ont parlé dans l'Introduction au troiſième voyage de notre navigateur; & enfin ſir Hugh Palliſer m'a témoigné tout le déſir qu'il auroit de voir rendre un pareil honneur à la mémoire de ſon ami. Certes, il ſeroit glorieux pour la Nation Angloiſe

(*a*) Le Tonnant.

CH. VIII.

de consacrer ainsi les talens & les services d'un de ses plus illustres marins, & on ne peut s'empêcher de le désirer; mais un monument dans l'Eglise de Westminster, n'ajouteroit rien à la réputation du capitaine Cook. Sa gloire est appuyée sur une base plus solide & plus étendue, & durera bien plus, sans doute, qu'un périssable tombeau de marbre ou d'airain. Le nom de Cook sera honoré sur la terre, tant que l'histoire conservera la mémoire des grands événemens; & il est impossible de dire quelles récompenses la sagesse divine réserve dans d'autres mondes, aux hommes qui ont donné des exemples transcendans de sagesse & de vertu.

APPENDIX.

LE MORAI (*a*),

POEME,

Par Miſs HELENE MARIA WILLIAMS.

» BELLE Otahiti ! Toi qui fus long-
„ tems favoriſée par la préſence & les
„ bienfaits de ce Navigateur, qui brava
„ tant de fois les écueils des mers auſ-
„ trales, les montagnes ſourcilleuſes,
„ les rochers de glace, où l'intrépide
„ oiſeau des mers bâtit ſon nid, &
„ apprend à dédaigner la rage des
„ ondes; où la nuit qui chérit les
„ éternelles tempêtes étend un voile
„ profond & ténebreux, où le danger
„ enfin eſt d'autant plus terrible qu'il
» paroît incertain, & ne laiſſe voir

(*a*) C'eſt le nom que les Otahitiens donnent à l'endroit où ils enterrent leurs morts.

APPENDIX

„ qu'à demi ſes horribles gouffres! Mais,
„ tandis que la nature, d'un air ſi triſte
„ & ſi ſévère, ſe penche ſur ces rocs
„ entaſſés les uns ſur les autres, for-
„ midable image du cahos! le nau-
„ tonier étonné, craintif, en la voyant
„ déchaîner d'une main cruelle les vents
„ & les orages, & s'abandonner à toute
„ ſa fureur, oublie qu'elle fait ſuccé-
„ der dans d'autres climats, à ſon aſ-
„ pect terrible, un aſpect touchant &
„ doux, qu'elle ſait prodiguer les cou-
„ leurs brillantes & les fleurs qui em-
„ belliſſent nos Etés, & qu'elle daigne
„ enfin charmer les mortels avec ce
„ ſourire dont elle ſe pare dans les boc-
„ cages d'Otahiti.

» Oui, tandis que le Printems de ſes
» doigts empreints de roſée, ne fait
» naître dans d'autres campagnes que
» quelques fleurs paſſagères, il vient,
» charmante Otahiti, il vient dans tes
» odorans boccages s'environner ſans

» ceſſe des plus brillantes fleurs. Mais
» d'où partent ces cris douloureux ? d'où
» coulent ces larmes amères ? O Mort !
» ton infatigable main frappe quelques
» familles malheureuſes. — Eternité !
» plante ſuperbe ! qui t'épanouis ſous
» un ciel plus brillant & plus fortuné,
» le tems eſt une branche languiſſante,
» qui croît ſur ta belle tige, mais qui
» ne croît que pour mourir.

» QUI es-tu ! ô Mort ! — Pouvoir
» terrible ! qui t'enveloppes d'une im-
» pénétrable obſcurité. — Souvent l'i-
» magination audacieuſe veut pénétrer
» dans le centre de ta demeure, où la
» nuit ſeule règne, & n'accorde jamais
» au jour une heure conſolante ; mais
» l'imagination, à l'aſpect de tant d'hor-
» reurs, frémit, & pouſſe de longs
» ſoupirs. Là, elle ne t'apperçoit qu'à
» peine errante dans les ténèbres, &
» ſoudain l'inſenſée réaliſe autour de toi

APPENDIX

» toutes les visions fantastiques qu'elle a
» créées, & dont elle s'épouvante
» elle-même. — Mais une voix mor-
» telle peut-elle dire si l'imagination te
» peint telle que tu es, ou telle que tu
» n'es pas? Non non, nos pinceaux
» ne peuvent jamais rendre la terreur
» que cause ton aspect. L'œil qui te con-
» temple une seule fois, n'élève plus
» son orbite immobile. Les lèvres qui
» sauroient révéler tes secrets, sont
» condamnées à un éternel silence. En
» vain nous pressons la main glacée qui
» vient de te toucher; en vain nous arro-
» sons de larmes le sein qui t'a sentie.
» Le cœur qui répondoit à nos sou-
» pirs, cesse d'être ému, & l'œil n'a
» plus la force ni de nous voir, ni de
» pleurer.

» CEPENDANT, des bords où le
» Gange roule ses flots sous le ciel de
» Zone Torride, jusques auprès des

» pôles où la terre glacée ne reçoit » que les derniers rayons d'un jour » languiſſant, les morts ſont toujours » ſacrés ! Une douce penſée vient allé- » ger la douleur, & commande à l'hom- » me en deuil de fouler d'un pied léger » la terre, où les reſtes inſenſibles des » humains ſont dépoſés. Elle lui com- » mande d'envélopper d'une obſcurité » paiſible le gazon qui croît ſur les » tombeaux. L'homme revère dès-lors » avec un plaiſir mélancolique l'herbe, » les fleurs, les fruits, tout ce qu'il » voit dans ces lieux funèbres, & d'une » main religieuſe, il en treſſe des guir- » landes.

» Portez les yeux ſur les plaines d'O- » tahiti. Voyez-y s'avancer un convoi » funèbre. La foule affligée ſuit, d'un » pas lent, le cercueil, & récite, en » ſoupirant, les prières ſolemnelles. » Arrivé ſur le rivage de la mer, le

APPENDIX » pontife va trois fois puiſer, d'une main
» pieuſe, l'eau pure de la vague la plus
» élevée, & il en arroſe le cercueil.
» Jamais un autre que lui n'oſeroit en
» verſer une goutte profane, de peur
» de ſouiller les cendres du mort.

» Mais, déja les reliques ſanctifiées
» ſont portées dans les détours du laby-
» rinthe ſacré. On ſuſpend des guirlan-
» des au-deſſus de la tombe : on entre-
» lace la nourriſſante banane & les feuil-
» les du riche palmier, & on couronne
» chaque nœud de la plante conſacrée
» aux morts.

» Cinq fois dans ſon cours périodique
» la Lune éclaire de ſa pâle lumière
» cette pieuſe & longue cérémonie.
» Cinq fois elle revoit la beauté éplo-
» rée, qui, les cheveux épars, vient
» gémir ſur les cendres de ſon époux.
» Hélas ! veuve infortunée, ſes beaux

» cheveux ne lui ſont plus chers. Elle
» parſeme leurs treſſes ſur le tombeau
» de celui qu'elle aimoit ; &, dans l'ex-
» cès de ſa douleur, elle arroſe ſouvent
» la terre du ſang qui coule de ſes bleſ-
» ſures.

» DÈS que l'aſtre du jour s'eſt plongé
» dans les mers de l'Occident, & qu'il
» réfléchit encore ſa lumière ſur l'horiſon
» rougi ; quand le crépuſcule rend la
» clarté douteuſe, & que la nuit eſt
» prête à étendre ſes voiles ſur la terre,
» du ſein du nuage ſombre, qui eſt ſuſ-
» pendu ſur le ſommet de la montagne,
» on entend l'ame échappée nouvelle-
» ment du corps placé dans le Morai,
» mêler ſes cris au ſifflement des vents,
» & pouſſer des gémiſſemens longs &
» plaintifs. --- Alors quelque paſſion ter-
» reſtre la domine encore. Elle eſt encore
» ſenſible aux ſoupirs d'une épouſe dé-
» ſolée : elle chérit encore ſes larmes
» fidelles.

APPENDIX

» MAIS cinq fois la lune a fourni ſa » pleine carrière, Elle a ſous un aſpect » varié, partagé cinq fois avec le ſoleil la » gloire d'éclairer les mortels. Il eſt tems » d'accomplir le rîte funébre, & de » rendre aux manes le dernier devoir, » ce devoir qui leur ſi cher! Le Pon- » tife revient, & recueille avec un ſoin » pieux, les reſtes du mort, pour les » confier à la tombe, creuſée dans le » centre obſcur du morai. Enſuite il » plante autour la banane ſacrée, en » ſuſpendant à ſa tige des plumes treſ- » ſées, ſymbole révéré des Divinités qui » gardent les tombeaux — Arrête. — » Que jamais aucun cri de douleur ne » trouble la paix de ces lieux. Que ja- » mais, jamais aucune plainte ne s'y faſſe » entendre, que lorſque la nature bri- » ſera de nouveau ſes liens. — Brillant » croiſſant de l'aſtre des nuits! qui de ta » douce lumière, argentes la haute py- » ramide du morai, tandis qu'en om-

» brageant la terre, elle répand au loin
» une ſombre horreur; Lune, ſois té-
» moin de leur piété. Les cérémonies
» ſont accomplies; tous les tributs ſont
» payés. Que l'eſprit errant ſur les nua-
» ges n'oſe plus rien demander. Mortels!
» ceſſez de fouler la tombe, & livrez
» ces lieux au ſilence & à la mort!

» Mais où peut-elle, cette femme,
» qui aime à s'égarer parmi les ombres
» funèbres, & qui ſe plaît dans la triſ-
» teſſe des tombeaux; où peut-elle cher-
» cher cet orgueilleux morai, qu'un ſou-
» venir trop cher lui rappelle, & où
» eſt tombé l'ami de l'humanité? —
» Iſles lointaines, c'eſt dans votre ſein,
» vous qu'environne un immenſe Océan,
» & qui, pendant de ſi longs âges, fûtes
» inconnues juſqu'à ce que le généreux
» Cook, guidé par la philantropie, traverſa
» des mers infréquentées, brava tant d'é-
» cueils, & parut ſur vos bords, pour

APPENDIX » y répandre des bienfaits : — Il ne reſ-
» ſembloit point à ces Conquérans meur-
» triers qui ont ſouillé de tant de ſang
» les vaſtes contrées de l'Amérique. Il
» ne reſſembloit point à quelques en-
» fans de la Grande-Bretagne, qui, in-
» ſultant à la liberté, ſi chère à leur
» noble patrie, vont chercher les ri-
» vages d'Afrique pour y briſer les liens
» les plus doux & les plus ſacrés, pour
» charger d'autres chaînes peſantes une
» race de frères, pour plonger un poi-
» gnard dans leur cœur, pour dédaigner
» enfin les douleurs lamentables de la
» nature au déſeſpoir !

» O Cook ! cette noble & ardente
» ambition qui apprit ſi ſouvent à dé-
» truire à tant d'autres hommes, te con-
» duiſoit par des routes bien différentes,
» & t'environnoit du ſourire de l'amour,
» de l'eſpérance & de la joie.. Les mêmes
» feux qui embraſent l'errante comète,
lorſqu'elle

» lorsqu'elle traîne au loin sa queue menaçante, peuvent former aussi ces rayons » purs & bienfaisans qui couronnent le » front de l'étoile dorée du matin. — » Certes, où la cendre d'un héros repose, les nations récemment forties » du sein de la nuit, s'empressent. Leurs » témoignages de reconnoissance & d'amour doivent être éternels. Son tombeau paroît couvert de fleurs; & ce » culte qu'on rend aux morts, ce culte » inventé par une imagination sensible, » honore les mânes de Cook.

» Que dis-je? hélas! — non, non! — » les fleurs ne jonchent point sa tombe. » Les vœux, les présens funéraires ne » lui sont point offerts. — Son sang a » abreuvé une rive sauvage. Une prière » hâtive, une furtive larme de l'amitié » est le seul devoir rendu à ses membres » coupés par morceaux, & dispersés » dans les ondes couroucées. Les gouffres profonds de l'Océan recèlent

APPENDIX

» les reſtes du navigateur qui a péri loin
» de ſon toit domeſtique ; loin, loin de
» celle, hélas ! dont les vœux & les
» ſoupirs ſuivoient fidèlement la courſe
» périlleuſe de ſon époux ; de celle dont
» la tendre penſée aimoit à errer avec
» lui ſur des mers inconnues & dans des
» contrées nouvelles : de celle qui ſema
» long-tems des fleurs que lui préſentoit
» l'eſpérance, la ténébreuſe route de la
» tempête.

» CEPENDANT, brave Cook ! des
» lauriers immortels te couronnent, —
» tandis que la reconnoiſſante Albion
» t'élève un tombeau de marbre & un
» buſte glorieux, qui atteſteront à ja-
» mais tes talens & tes vertus ; tandis
» que, jalouſe d'entendre tes louanges,
» elle commande à la Muſe de l'Hiſtoire
» de les conſacrer dans ſes faſtes, & de
» les préſenter à toutes les nations ci-
» viliſées ; les ſauvages habitans des
» contrées lointaines que tu découvris,

» répéteront ſouvent ton nom ſacré; & » leurs enfans apprendront à connoître » Cook, en apprenant à prononcer les » premiers mots, qu'on leur répète, en » apprenant ces traditions dont on nour- » rit les jeunes années, & dont le ſou- » venir ſe conſerve toujours juſqu'aux » bornes de la vie!

APPENDIX

Fin du Tome II. & dernier.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Vie du Capitaine Cook*. Je ſuis bien convaincu que cet Ouvrage intéreſſant, & bien écrit, ne peut qu'être fort agréable au Public.

A Paris ce 26 Novembre 1788.

MENTELLE.

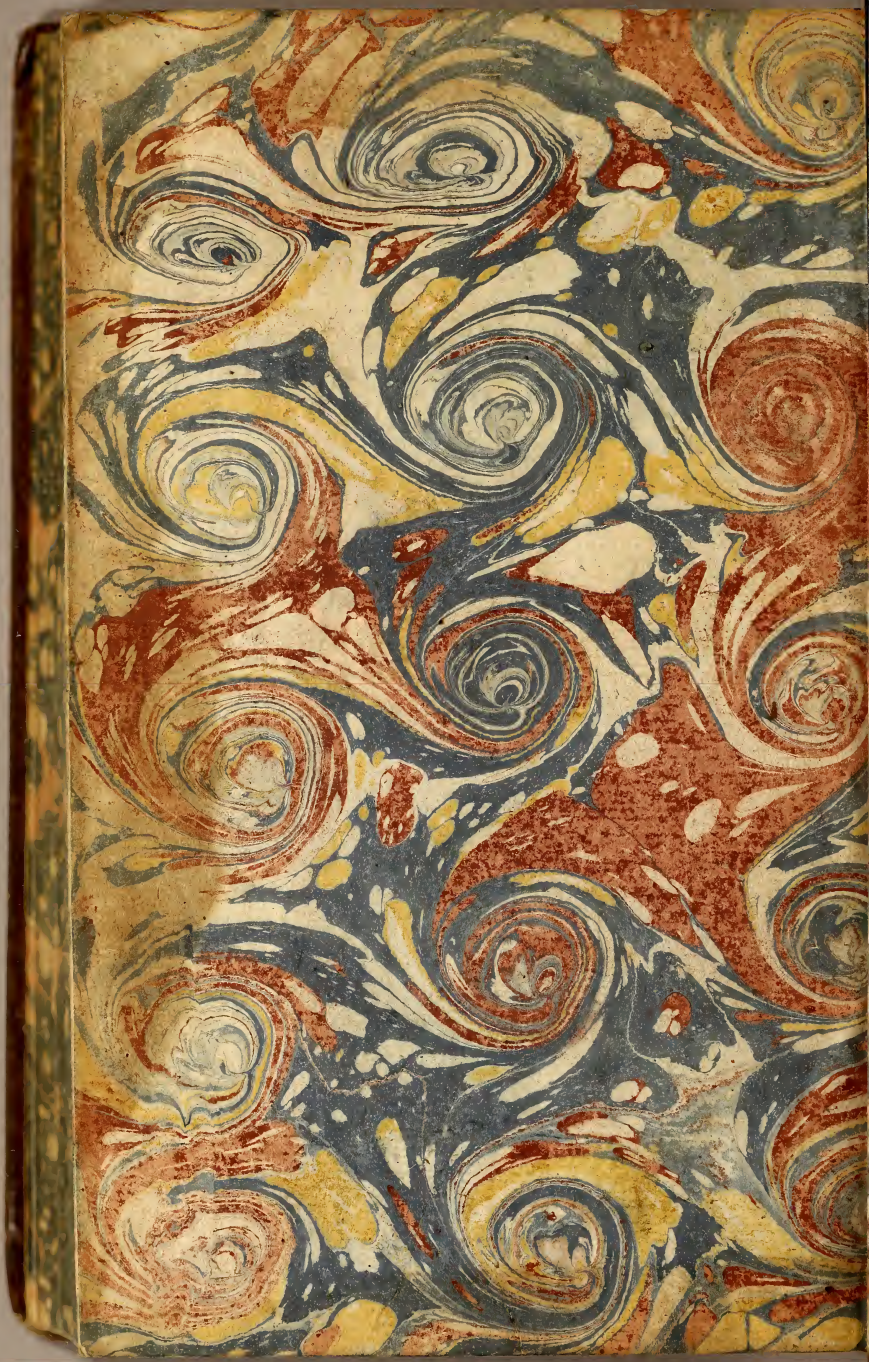
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ces deux Volumes.

LETTRE du Traducteur de la Vie du capitaine Cook, à M. Garat, Professeur d'Histoire au Lycée, p. première
PREFACE de l'Auteur Anglois, xlix
CHAP. I. *Histoire du capitaine Cook, avant son premier Voyage autour du Monde*, 1
CHAP. II. *Continuation de l'Histoire du capitaine Cook, jusqu'à la fin de son Ier Voyage autour du Monde*, 18
CHAP. III. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, depuis la fin de son premier Voyage autour du Monde, jusqu'au commencement du second*, 310
CHAP. IV. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, pendant son second Voyage autour du Monde*, 323

TOME II.

CHAP. V. *Continuation du second Voyage du capitaine Cook, jusqu'à son retour en Angleterre*, page première
CHAP. VI. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, depuis la conclusion de son second Voyage autour du Monde, jusqu'au commencement du troisième Voyage dans l'Océan Pacifique*, 98
CHAP. VII. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, depuis le commencement de son troisième Voyage, jusqu'à sa mort*, 133
CHAP. VIII. *Caractère du capitaine Cook. — Effets de ses Voyages. — Témoignages qu'on lui a rendus. — Etat de ses services. — Observations relatives à sa famille. — Conclusion*, 420
APPENDIX, — le Moraï Poëme, par Miss Helène-Maria Williams, 430

Fin de la Table des Chapitres.

32945
Alfred Paine.
April 1961

D789
K57v
v.2